

L'Exécuteur [003]

– Le masque de combat

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR



Le Masque De Combat

PAR DON PENDLETON

PLON

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan rêvait et il le savait. En plus, il aimait ce rêve et était agacé par la volonté extérieure qui voulait le tirer de ce songe plaisant. Dans son rêve, il était de nouveau parmi ses compagnons de la Death Squad - l'Equipe de la Mort - dans le grand salon de la villa sur la plage qui leur servait de base.

Chopper Fontenelli et Deadeye Washington plaisantaient à propos du standing des Noirs dans la hiérarchie de la Mafia. Flower Child Andromede récitait un poème lugubre à Gunsmoke Harrington qui s'exerçait à dégainer ses colts. Boom-Boom Hoffower piégeait une ampoule électrique pendant que Bloodbrother Loudelk mimait toute la scène avec des signaux indiens. Whispering Zitka lançait un poignard sur des mouches tandis que Politicien Blancanales et Gadgets Schwarz travaillaient sur un panneau électronique.

Ce panneau agaçait Bolan. Il émettait des « couacs » odieux qui menaçaient la continuité du rêve.

C'était bien d'être réunis, de revoir ensemble cette équipe diabolique. Soudain, son agacement se dissipa et Bolan se réveilla. Il était seul dans la pénombre de la pièce, entièrement vêtu, à moitié allongé sur un fauteuil. Le dispositif de sécurité, une espèce de console qui se trouvait sur une table basse à la droite de Bolan, émettait un bourdonnement aigu et une ampoule jaune s'allumait et s'éteignait frénétiquement.

Bolan était sur pied et avait traversé la moitié de la pièce avant même que son esprit ait pu analyser la situation. Il écarta un rideau et scruta l'obscurité, puis retourna près de la console pour regarder le vérificateur de distance. L'ampoule signalait un intrus au portail du chemin d'accès à quelque deux cents mètres de la villa. Soudain une seconde ampoule se mit à clignoter, puis une troisième. Bolan suspendit une mitraillette à son épaule et sourit sinistrement. Puis il se dirigea sans bruit vers le patio sur le côté de la maison.

Celle-ci était isolée sur une plage de la côte déchiquetée, au sud de la Californie, près de Santa Monica. Abrisée par des falaises de chaque côté et la mer dans son dos, Bolan l'avait choisie pour son isolement et ses défenses naturelles. L'endroit lui avait paru idéal comme base pour sa Death Squad pendant leur guerre contre la Mafia. Mais, maintenant, il n'y avait plus d'équipe. Bolan, seul, survivait, et il se demandait si cet emplacement ne serait pas un piège pour un défenseur solitaire. La solitude lui pesait, accentuée par le grondement de la mer et les nuages noirs dans le ciel nocturne. Et on venait lui rendre visite...

Mack Bolan retourna dans la maison et prit une valise déjà

préparée, la porta dehors, traversa le patio, et la mit sur la banquette arrière d'une quatre-portes noire. Il mit le moteur en marche et le laissant tourner doucement, retourna près du mur du patio. Là, il aligna une série de fusées éclairantes, calcula l'azimuth et la portée d'un mortier de 60 mm disposé sur sa plaque et y laissa tomber instantanément une charge. Le tube eut un renvoi de fumée et émit un « ooump ! » presque silencieux. Bolan régla un autre azimuth et laissa tomber une seconde charge. Il vissa ses jumelles à ses yeux avant même le deuxième lancement.

La première fusée éclata haut dans le ciel au-dessus du portail et la seconde illumina l'espace situé entre le portail et la maison. Deux voitures roulaient doucement, sans phares, dans le chemin. Elles s'immobilisèrent brusquement. Une portière de la voiture de tête s'ouvrit et deux hommes se jetèrent dehors.

Bolan reconnut un visage familier dans le champ des jumelles et grogna : Lou Pena, un des tueurs de la Mafia locale. Ainsi, se dit-il calmement, la Mafia avait fini par le retrouver ! Il domina l'angoisse qui lui serrait l'estomac, tendit la main vers sa carabine équipée d'une lunette, et colla l'œil à l'ocilleton. Visant l'un des fuyards, son doigt se crispa sur la détente. La grosse carabine rugit, et la cible sortit du champ de la lunette. Il tourna l'arme sur les véhicules et vida entièrement le chargeur. La première voiture explosa, et ses flammes s'étendirent rapidement à la seconde. Quelqu'un commença à hurler des ordres et une fusillade se déclencha contre la villa.

Bolan sourit, délaissa la Mauser, et courut au bout opposé du mur où se trouvait la mitrailleuse 50 mm à refroidissement par eau qui avait été la fierté de Chopper. Il vérifia rapidement la disposition des munitions, régla les branches d'arrêt pour des balayages de trente degrés, et fixa le dispositif de feu continu qu'il avait réalisé quelques heures auparavant.

Le crépitement lourd de la mitrailleuse commença à emplir la nuit, le canon balayant tout seul son arc après chaque arrêt, mû par la violence de ses propres éruptions. Assuré que l'appareil fonctionnait correctement, Bolan se lança vers la voiture, prit le volant, et accéléra dans le parking dans une gerbe de gravier.

Il dévala le chemin en pleine accélération, les phares éteints, les pneus hurlant. Alors qu'il atteignait la zone de lumière un objet surgit devant son pare-chocs. Il sentit l'impact au moment où il reconnut un corps humain et le vit se cabrer dans l'air de la nuit. Puis, il se retrouva en pleine lumière, courbé sur le volant avec le moteur qui hurlait à tout rompre. Sa tête eut un mouvement sec et involontaire lorsqu'un projectile traversa le pare-brise. Quelque chose vint s'écraser sur le dossier près de son épaule. Il voyait des formes courant de tous côtés et des balles s'écrasaient tout le long de la carrosserie. Mentalement, il

pria pour ses pneus, son réservoir et son moteur, et se lança autour des débris flambants qui bloquaient le chemin. Une roue arrière s'enfonça dans la terre sablonneuse en dehors du chemin, faisant déraeper dangereusement la voiture. Il braqua dans la direction de sa trajectoire, puis se remit sur la surface dure du chemin avec le pied au plancher. Les pneus crièrent, mais tinrent bon et accrochèrent le macadam, et il se retrouva libre, roulant vers la route.

Des coups éparpillés se faisaient encore entendre derrière lui. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule lorsqu'il atteignit la route. Plusieurs hommes couraient dans le chemin. Il crut apercevoir un reflet métallique dans le feu derrière lui sur la route. Il espéra qu'il ne s'agissait pas d'une troisième voiture, puis décida que c'en était sûrement une. Lorsqu'il arriva en haut de la côte menant à la State Highway, les phares d'un véhicule brillèrent dans son rétroviseur. Oui, ils avaient une autre voiture ! Bolan se força à se détendre et à ralentir un peu à l'approche de la grand-route. Il se posa rapidement un problème : quelle direction ? Il décida immédiatement et se lança au nord.

D'après la carte dont il s'était imprégné le cerveau, il croiserait une petite route secondaire dans quelques kilomètres qui le mènerait à l'intérieur vers l'est. Il se demanda si les forces policières de « Hardcase » qui le traquaient étaient encore sur le pied de guerre et combien de temps cela leur prendrait pour réagir en apprenant ce dernier massacre qui signalait sans aucun doute où se trouvait Mack Bolan. Il fallait assumer que quelqu'un avait entendu et signalé l'accrochage. Il observa les voitures sur la route et décida qu'au moins une douzaine auraient pu entendre les coups de feu. Bolan haussa les épaules et se lança dans la grande courbe. Derrière lui des phares tournaient sur la route dans sa direction. Enfin !... Ça n'avait plus une très grande importance de toute façon. Flics ou mafiosi, quelle différence pour lui ? Les deux auraient le même effet sur son existence. Il défit doucement le pistolet mitrailleur de son épaule et posa la petite arme cruelle sur la banquette près de sa cuisse. Il jeta un coup d'œil à l'arrière et regarda la lourde valise. La caisse... enfin, ce qui en subsistait. Et que subsistait-il de Mack Bolan ? Une voiture trouée comme une passoire qui, peut-être, perdait déjà tout son carburant. Un pistolet mitrailleur avec cinq chargeurs. Une valise de fric. Oui, c'était tout.

« Non, se dit-il soudainement. Il y avait plus. »

Il y avait les fantômes de sept types merveilleux et les spectres de deux autres qui risquaient de passer le restant de leur existence en cellule. Il y avait la haine qu'inspirait la Mafia à Bolan. Il y avait le cerveau d'un soldat professionnel et la détermination de terminer cette guerre par une victoire.

Bolan redressa les épaules et détendit ses doigts sur le volant, fixant la distance pour repérer la petite route. Maintenant il savait où il allait et ce qu'il devait faire. Il s'en était rendu compte au moment de tourner vers le nord. C'était une idée qu'il avait eue après la bataille de Pittsfield. Et maintenant il avait pris sa décision. Vivre, et reprendre la bataille contre les mafiosi. Mais pour vivre, il lui fallait se débarrasser d'une faille. Son visage. Bolan connaissait un homme qui avait un don pour les remodeler. Il avait regardé Jim Brantzen reconstruire une multitude de visages déchirés par le combat, et maintenant Brantzen avait sa propre clinique à Palm Village, à cent soixante kilomètres à vol d'oiseau. Le problème était que Bolan n'était pas un oiseau. Ces cent soixante kilomètres semblaient mille, surtout si les flics s'en mêlaient. Il se raidit, apercevant le croisement mal indiqué devant et se lança sur la route étroite sans ralentir.

Mack Bolan, l'Exécuteur, était repoussé vers de nouveaux horizons. Il espérait seulement les atteindre avant que le monde ne se retournât pour l'écraser. Des phares brillèrent, loin derrière lui. Il mit le pied à fond sur l'accélérateur et fouilla sa mémoire pour se souvenir de la route qui s'étalait devant lui. La vie était devant lui. Ou peut-être la mort.

CHAPITRE II

Julian (Deej) DiGeorge faisait les cent pas dans la petite bibliothèque de sa villa de Palm Springs, jetant des regards inquiets sur le téléphone et sa montre. Il alla à une fenêtre aux volets clos et regarda au-dehors par une fente. Il vit le dos de deux de ses meilleurs hommes qui montaient la garde dans le parc. Deej grogna, satisfait, et se tourna de nouveau vers le téléphone. Pourquoi cette saloperie ne sonnait-elle pas ? Lou aurait dû faire son boulot maintenant et il serait trop content de le dire. Deej savait qu'il ne pouvait pas compter sur la mort de Bolan avant qu'il n'ait reçu ce coup de fil. Ce p'tit con était simplement... DiGeorge eut un frisson involontaire et retourna auprès de la fenêtre. Ça faisait longtemps que Deej, patron de la Mafia sur la côte ouest, n'avait pas eu peur d'un être humain. A présent il avait la trouille et l'avouait... à lui-même. Bien sûr, bien sûr, il avait peur. Il faudrait être imbécile pour ne pas avoir peur avec un psychopathe comme Bolan en liberté.

Au bord de la panique, ses yeux se tournèrent vers la porte lorsque la poignée de celle-ci tourna, puis des doigts grattèrent sa surface. DiGeorge fit un détour en passant par son bureau d'où il sortit un revolver argenté, puis il se dirigea vers la porte.

— Ouais ? fit-il.

— Papa, que fais-tu derrière cette porte fermée ? demanda une voix amusée de jeune femme. L'amour à la femme de chambre ?

DiGeorge tourna la clef et ouvrit la porte. Andrea DiGeorge, une belle brune aux hanches provocantes avec les longs cheveux d'une chanteuse de folk-songs entra dans la bibliothèque, vit le revolver dans la main de son père et rit doucement.

— Tu as peur du loup ? demanda-t-elle.

— Pas tant que je tiens Charles-Henry, répondit sérieusement DiGeorge, agitant le revolver.

La fille fit une moue :

— Evidemment, Charles-Henry est une arme terrifiante sur un champ de tir... mais je parie qu'il n'a jamais fait de mal à une mouche en dehors. Sérieusement, Papa, si tu...

Le téléphone retentit et Andrea perdit immédiatement son public. Les yeux de DiGeorge brillèrent de joie. Il faillit bondir sur l'instrument laissant plantée là sa fille, bouche bée. Il saisit le récepteur et fit d'une voix pantelante :

— Ouais ?

— C'est toi, Deej ? demanda la voix triste de Lou Pena.

— Tu t'attendais à parler à qui ?

Il s'arrêta et jeta un coup d'œil vers la porte. Andrea était partie. Il

s'effondra sur le bord du bureau. Il n'y avait aucun doute sur le ton de défaite dans la voix de Pena.

— Alors, Lou, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda DiGeorge.

Il y eut un silence bref de l'autre côté de la ligne et DiGeorge pouvait presque entendre tourner les rouages du cerveau de Pena qui cherchait les mots appropriés.

— J'ai... il s'est échappé, DeeJ, dit-il d'une voix morne.

— Qu'est-ce que tu veux dire... il s'est échappé ? s'écria DiGeorge.

— Exactement ça. Il s'est enfui. Julio et quelques autres l'ont pris en chasse mais il avait de l'avance. J'sais pas.

— Tu sais pas quoi ?

— Eh ! ben, j'sais pas s'ils vont pouvoir le rattraper. Il avait pas mal d'avance et une voiture rapide. Heu... Ralph Scarpetti est mort. Al Reggnio aussi. Et deux ou trois autres sont blessés, pas sérieusement. J'ai une estafilade moi-même.

DiGeorge jura doucement dans l'appareil, puis plaça méticuleusement le revolver sur le bureau.

— Et il a brûlé deux de nos voitures ! C'est pour ça que j'ai pris tant de temps. Il a fallu envoyer un des gars chercher du transport.

Les yeux de DiGeorge perdaient de leur éclat. Il défit son col et se balançait doucement sur le bord du bureau. Il dit :

— Belle réussite, hein ? J'envoie quinze mecs descendre un p'tit minable et je me retrouve avec deux morts, une demi-douzaine de blessés et deux voitures...

Sa voix s'étrangla. Il tira encore sur son col.

— Ecoute, DeeJ, ce mec est pas un minable, protesta Pena, sur la défensive. C'est une armée à lui tout seul. Il a envoyé des fusées éclairantes en l'air, Bon Dieu ! et il nous a découverts sans protection. Merde ! moi, j'arrive même pas à piger comment il a su qu'on v'nait. On faisait pas de bruit, et il faisait noir comme dans un four. Puis, j'sais pas d'où, « paf ! », des torches descendent en parachute sur nos têtes. Et il ouvre le feu avec une mitrailleuse énorme. Merde ! on a du pot qu'il y en ait encore qui peuvent te le raconter. Ce mec est pas un minable, DeeJ.

— Ouais, bon, d'accord. Lou où es-tu ? Maintenant ?

— Dans une cabine au nord de Santa Monica. J'crois qu'on s'est barré juste à temps, on a croisé une voiture de flics avec les phares clignotants et tout. J'suppose que quelqu'un a...

— Ne suppose plus, Lou et ramène ce qu'il te reste comme hommes.

— Eh ! ben... écoute...

— Ouais ? soupira DiGeorge.

— J'ai déjà mis en marche quelques trucs. J'ai parlé à Patty. Il place des gars sur toutes les routes. J'lui ait dit de tout couvrir. Les

stations-service, les arrêts d'autobus, les carrefours, tout. J'lui ai dit... heu... DeeJ, j'espère que j'ai bien fait, j'lui ai dit que l'argent ne comptait pas. Nous ne tenons qu'à attraper Bolan. Ça va ?

— Ça va, Lou, soupira de nouveau DiGeorge. Ça va très bien. Mais maintenant, je veux que tu reviennes ici. J'veux établir un plan de campagne sans faille J'veux plus qu'il y ait de conneries.

— O.K., DeeJ. Heu... J'suis désolé.

DiGeorge raccrocha doucement et fixa avec tristesse le téléphone pendant un moment, puis il murmura :

— Y a de quoi, Lou. Y a de quoi.

Bolan lança la voiture dans un virage serré de la route sinueuse dans la montagne, franchit le sommet de la passe et amorça la descente vers la vallée. Les points lumineux d'un village clignotaient au loin. Il regarda sa montre et décida qu'il avait pris de l'avance, même avec ses détours par les petites routes de la montagne. Mais le niveau de son carburant baissait; une voiture puissante consommait beaucoup en deux heures à ce train. Les lumières devaient être Palm Village, se dit-il. Il se demanda s'il lui restait assez d'essence pour y arriver et s'il trouverait ou pas une station-service sur cette route solitaire. Une douleur sourde à la cheville lui dit que sa blessure de la bataille de Balboa réclamait de nouveau des soins. Il se sentait creux, vidé, épuisé, prêt à accepter le sort que le destin lui avait préparé. Il allait mourir violemment, il le savait. La seule question qu'il se posait encore était : quand ? Pourquoi pas tout de suite se demanda-t-il, amusé; pourquoi prolonger ? Un accès d'orgueil se hissa du fond de son désespoir. Bien entendu, il savait pourquoi il allait prolonger son existence. Un homme ne choisissait pas le lieu ou le moment de sa mort; il choisissait un lieu pour se battre. Bolan avait choisi le sien. Quant au reste, il s'agissait seulement de se battre de son mieux et d'aller jusqu'au bout. Résignation ou philosophie ? Bolan secoua la tête, n'acceptant ni l'une ni l'autre. Les philosophies n'étaient, d'après Bolan, que des jeux de l'esprit. Tout compte fait, un homme vivait sa vie, ou il la passait à faire des compromis. Bolan vivait la sienne.

Il affronta une nouvelle courbe et se mit immédiatement à ralentir pour un carrefour illuminé qui se trouvait juste devant. Un panneau avec l'enseigne GAS-OIL CAFE attira son attention. La flèche indiquait une petite maison vétuste avec une simple pompe à un angle du carrefour. Bolan appuya doucement sur le frein et fit rouler la voiture dans la poussière avant de l'arrêter devant la pompe. Il ouvrit la portière et sortit lentement de la voiture, s'appuyant à peine sur sa cheville endommagée. Deux autres véhicules étaient garés à l'ombre de la maison; un troisième au bout de la rampe d'accès tournée vers la route. Boitant légèrement, il fit le tour de sa voiture et entra par la porte

de derrière dans la maison. Des étagères sur le mur du fond offraient un triste assortiment de boîtes de conserve. Un flipper archaïque occupait un coin sombre. Un comptoir grossier avec quatre tabourets constituaient le « café ». Une dame d'un certain âge se tenait derrière le comptoir, avec un tablier taché de graisse. Deux des tabourets étaient occupés par des hommes qui avaient passé la soixantaine. Ils portaient des bleus de travail sales, buvaient des bières à la bouteille et semblaient s'intéresser vivement à Bolan. Lorsqu'il leur sourit, ils se détournèrent. Bolan s'approcha du comptoir et dit à la dame :

— J'ai besoin d'essence.

— Il faudra la pomper vous-même, dit-elle d'une voix cultivée, sonnante bizarrement en ce lieu.

— Très bien, fit aimablement Bolan. J'aimerais aussi un peu de café.

Elle secoua la tête.

— Je suis navrée, je n'en ai plus. Une bière vous conviendra ?

Bolan sourit mais déclina l'offre avec un mouvement de tête. Il fit un pas vers la porte.

— Ne sortez pas, jeune homme, fit une voix derrière lui.

Bolan s'immobilisa, une main sur la poignée de la porte, et regarda par-dessus son épaule. L'un des deux vieillards au comptoir s'était retourné et le fixait attentivement.

— J'ai dit « ne sortez pas », répéta le vieil homme.

— Pourquoi pas ? demanda Bolan, sentant se hérissier les poils de sa nuque.

— Vous voyez cette voiture dehors ? Au bord de la route ?

Bolan acquiesça et s'éloigna de la porte tranquillement.

— Il y a trois hommes dedans, lui dit l'homme. Ils sont entrés tout à l'heure. Ils ont posé des questions sur vous. J pense qu'ils vous attendent maintenant.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que c'est bien de moi qu'ils parlaient ? demanda Bolan.

Les yeux du vieillard le parcoururent de haut en bas.

— Ils vous ont assez bien décrit, dit-il. Et ils sont armés.

— Comment le savez-vous ?

— De la même manière que je sais que vous portez une arme sous votre veste. Et ils ont un fusil aussi. J'ai vu sur la banquette quand ils sont arrivés. J'ai pas l'impression que c'est des flics, non plus.

— C'en est pas, lui assura Bolan en se retournant vers la porte.

— Ma camionnette est derrière, dit l'homme d'une voix tendue.

— Ah ! oui ?

Bolan essayait d'avoir l'air calme et tranquille pendant que ses yeux scrutaient la voiture au carrefour.

— Si vous vouliez abandonner votre voiture, ici, j'pourrais peut-être

vous faire passer dans ma camionnette.

Bolan y réfléchit.

— J'allais partir de toute façon, ajouta l'homme.

— Y a une valise sur ma banquette arrière, murmura Bolan. Il me la faut.

Le vieillard se laissa glisser du tabouret.

— J'veais sortir, lever votre capot et j'mettrai la pompe dans le réservoir, dit-il. Ils penseront qu'on fait le plein. J'peux entrer dans la voiture de ce côté-ci ?

Bolan calculait l'angle de vision entre les deux voitures. Si les mafiosi restaient dans leur voiture, ils ne pourraient pas voir entre l'immeuble et la voiture de Bolan surtout si le capot de celle-ci était levé.

— Je m'occuperai de la valise et je vous retrouverai derrière, proposa-t-il.

Le vieil homme acquiesça en passant devant Bolan et sortant par la porte devant. Quelques secondes après le capot de la voiture se leva empêchant Bolan de voir l'autre voiture. Il sortit rapidement, se pencha dans sa voiture et récupéra la valise, puis fit lestement le tour de la vieille baraque. Une camionnette qui avait dû voir le jour en même temps que Moïse se trouvait dans le chemin en terre derrière le café. Bolan déposa doucement la valise à l'arrière découvert de la camionnette et monta devant. Il s'installa sur le plancher et mit son pistolet en position. Il s'était à peine installé lorsque son vieux bienfaiteur grimpa côté conducteur et mit le moteur en marche sans dire un mot. Ils firent en cahotant le tour de l'immeuble et approchèrent doucement de la grand-route, s'immobilisant juste devant la voiture qui faisait le guet. Bolan vit le vieillard saluer cordialement les mafiosi, puis il enclencha la première et ils passèrent le croisement en grinçant.

— Ils m'ont à peine regardé, dit le vieil homme en riant. Trop occupés à essayer de vous voir remonter dans votre voiture.

Bolan compta jusqu'à dix, puis se hissa sur la banquette. Le carrefour disparaissait derrière une courbe et la route devant lui amorçait une descente raide.

— Il vaudra mieux tirer toute la vitesse que vous pouvez de cette relique, monsieur, conseilla-t-il. Ces types ne passeront pas la nuit à fixer une voiture vide.

— Me suis pas tant amusé depuis Anzio ! déclara l'aventureux vieillard. Vous croyez qu'ils feront feu lorsqu'ils viendront ? Quand ils sauront qu'on les a pris pour des cons ?

— Je le crois, oui, répondit doucement Bolan. Vous devrez me laisser au premier endroit propice. Si jamais ils vous rattrapent, dites-leur que je vous ai menacé de mon arme.

— Ben ! merde ! J'n'ai jamais fui des vermines de ma vie. Et

croyez-moi, p'tit, ceux-là, derrière, sont des vermines.

Le vieux s'essuya les lèvres d'un revers de manche.

— Il y a une quinzaine de kilomètres jusqu'à Palm Village, ajouta-t-il. J pense que j'peux vous y déposer. J'y vais de toute façon.

Bolan prit son portefeuille et en sortit deux billets de cinquante dollars qu'il coinça dans la poche du conducteur.

— Vous n'êtes pas obligé de faire ça.

Bolan eut un sourire sinistre.

— C'est à peine suffisant, dit-il. Il faut pourtant que je vous dise... ces vermines derrière... ce sont des tueurs de la Mafia.

Le vieillard sourit.

— Oh ! j'le sais. Je vous connais aussi. On ne voit que vot'photo à la télé d'puis une semaine maintenant.

Bolan jeta un coup d'œil par la vitre arrière en grognant.

— Alors... je crois que vous comprenez ce que vous faites.

Le vieillard acquiesça rapidement.

— Et comment ! J'sais c'que vous faites aussi. J'voudrais que vous sachiez qu'il y a des tas de gens qui sont pour vous. Vous êtes un héros national... vous le saviez ?

Bolan sourit de nouveau. Il caressa doucement la crosse de son pistolet et se tourna de côté sur la banquette pour mieux fixer la route derrière eux.

— Faudrait bouger plus vite que ça, dit-il d'une voix soucieuse.

— Elle avale déjà toute l'essence qu'elle peut. Comme moi, elle est plus toute jeune.

Bolan fixa avec désespoir l'indicateur de vitesse. C'était très raisonnable si on voulait regarder le paysage. Il défit le cran de sûreté de son pistolet et se mit à scruter la route devant lui pour trouver un endroit pour se battre. L'échappée de l'Exécuteur semblait devoir se terminer.

CHAPITRE III

Il était un peu plus de minuit lorsque la vieille camionnette s'immobilisa en cahotant près d'un croisement à l'ouest de Palm Village. La longue silhouette qui descendit de la cabine prit une valise à l'arrière et fit un salut militaire au conducteur. Un visage vieilli par le temps lui rendit son sourire et le vieux tacot s'éloigna en faisant « teuf teuf ».

Boitant légèrement, Bolan s'engagea dans une allée bordée d'arbres et se confondit avec la nuit. Il s'arrêta à dix mètres du croisement, se mit derrière un arbre et s'installa sur la valise, attendant patiemment.

Quelques instants plus tard, un autre véhicule s'immobilisa au croisement, puis quitta doucement le macadam et se glissa sur le bas-côté. Les phares s'éteignirent. Une portière s'ouvrit, puis une seconde, puis elles claquèrent doucement toutes les deux. Une voix basse fit :

— Ouais, il s'est bien arrêté ici. On va voir. Toi, reste sur le camion.

L'accélération progressive de la grosse voiture signala son départ.

Bolan se leva en émettant un petit soupir, accrocha une minuscule lampe de poche dans la branche d'un arbre, l'alluma, mit la valise en dessous puis se dirigea rapidement et avec prudence derrière la rangée d'arbres qui bordaient le carrefour. Deux hommes avançaient sur lui, un de chaque côté de l'allée. Il les sentit s'approcher plus qu'il ne les vit ou les entendit. Il se plaqua derrière son arbre, les laissant le dépasser. Les deux hommes avaient sans doute vu la faible lumière de la lampe et se dirigeaient dessus lentement.

Le gibier sourit lorsqu'il vit les deux chasseurs le dépasser et lui tourner le dos en s'approchant de la lampe, leurs formes se découpant sur le fond plus clair. Il les suivit sans bruit. Les deux silhouettes étaient bien visibles maintenant à l'approche de la source lumineuse, courbées en deux, tenant leurs pistolets à bout de bras.

Un des hommes émit un cri de surprise lorsqu'il vit la forme de la valise se dresser sous la lumière. Les deux pistolets aboyèrent et la valise s'écroula sur le côté avec un bruit mat.

— Attends, attends, s'écria une voix. On l'a eu !

— Alors pourquoi cette lampe ?

— Retournez-vous, suggéra une voix derrière eux.

Les deux hommes virevoltèrent et de nouveau firent feu sans même voir une cible. Un crépitement domina les autres bruits et leur imposa silence. Une voix déchirée cria :

— Mon Dieu ! Frankie... mon Dieu... !

L'arme de Bolan cracha brièvement de nouveau. Il fit quelques pas en avant et examina les corps. Satisfait, il murmura :

— Uh-huh...

Bolan ne perdit pas de temps avec les morts. Il reprit sa lampe de poche ainsi que la valise et retourna rapidement vers le carrefour de la route principale. Là, il se cacha derrière des buissons et se mit encore à attendre. Il alluma une cigarette et tira tranquillement de longues bouffées, retenant la fumée pendant plusieurs secondes, puis la relâchant par à-coups rapides. A la troisième bouffée, l'horizon commença à briller, annonçant l'arrivée d'une voiture. Minutieusement, Bolan écrasa sa cigarette et vérifia son arme.

Un instant plus tard, une automobile, fonçant de l'est, freina bruyamment au carrefour, s'immobilisant sur le bord de la route, un peu en contrebas de la position de Bolan. Laissant tourner le moteur et ses phares allumés, le conducteur du véhicule sortit sur le chemin et appela doucement :

— Frank ? Cholli ? Faites attention ! Il était plus dans le camion !

Bolan s'approcha du véhicule par l'arrière.

— J'me demande où il pourrait être, chuchota-t-il d'une voix éraillée.

L'homme répondit :

— J'en sais rien, il...

Il se raidit subitement, se penchant dans la voiture et tentant de se retourner vers Bolan en même temps. La crosse du fusil au canon scié s'emmêla dans la colonne de direction. Déséquilibré, grotesque, essayant désespérément de libérer le fusil, l'homme s'écria :

— Bolan ! Non ! Je me...

Ce qu'il comptait dire fut perdu dans la détonation de l'arme de Bolan. La balle passa à travers une main levée et s'écrasa dans l'os du crâne, entre les yeux. L'homme s'affaissa, son corps se balançant sur la portière, puis il tomba par terre, sur le macadam. Bolan le fit rouler plus loin, fit tomber le fusil sur son corps, et monta dans la voiture. Il recula jusqu'au croisement, prit sa valise, la jeta sur la banquette arrière, puis engagea la route principale et se dirigea à l'est vers Palm Village.

Quelques moments après, il entra dans la zone résidentielle à la périphérie de la ville, et arrivait à la hauteur de la camionnette abîmée dans laquelle il avait récemment pris place. Elle était encore plus esquintée, ayant quitté la route, monté sur le trottoir, et s'étant écrasée contre un arbre. Une forme humaine était allongée dans l'herbe près des débris. Une voiture de la police était garée et un policier se tenait au bord de la route. Il fit des signes à Bolan avec une torche pour que celui-ci continue son chemin, bien qu'il n'y eût pas d'autres véhicules sur la route. Ralentissant, passant au milieu d'une foule de curieux et de badauds, Bolan entendit un homme s'exclamer :

— Mais c'est le vieux Harry Thompson !

— Il a reçu un coup de fusil, observa quelqu'un d'autre.

Une colère bleue lui tordant les entrailles, Bolan s'arrêta près du flic. Gardant son visage dans l'ombre, il lui demanda

— Il y a des blessés ?

Le jeune policier agita la tête, exaspéré, et dit rapidement :

— Circulez, j'vous en prie. Il faut laisser la place à l'ambulance.

— Encore vivant, alors ?

— Je crois. Alors, passez. Je ne peux pas laisser se bloquer cette route !

— Y'avait des coups de feu à un peu plus d'un kilomètre, annonça Bolan d'une voix badine. Ça pourrait faire partie de ça.

— Nous verrons ça, lui promit le policier. Passez, s'il vous plaît !

Bolan posa le pied sur l'accélérateur et quitta rapidement la scène. Les jointures de ses doigts étaient blanches et crispées sur le volant, seul signe de sa rage, dirigée en grande partie contre lui-même; il n'avait eu aucun droit de mêler ce vieillard à ses problèmes. Mais la tristesse était un luxe que Bolan ne pouvait se permettre. Il se força à oublier le vieil homme, dirigea la voiture vers les quartiers d'affaires et l'abandonna dans un parking public sombre. Partant à pied vers l'est de la ville, il changea souvent la valise de main et fit de fréquents arrêts pour masser sa cheville endolorie.

Il était bien plus de minuit lorsqu'il trouva l'ensemble d'immeubles modestes, dans un petit parc, qui constituaient la clinique *New Horizons Sanitarium*. Il examina l'enseigne discrète avec intérêt, espérant que ce nom aurait pour lui une signification symbolique. La phrase *new horizons* - horizons nouveaux - lui était familière; Jim Brantzen s'en était souvent servi en parlant de sa spécialité chirurgicale. Mais Brantzen lui-même n'était pas un homme facile à comprendre. Bien qu'il ait rompu la tradition militaire en établissant un lien amical avec un homme de troupe, il avait toujours existé entre eux une barrière infranchissable. Bolan avait sauvé la vie de Brantzen - deux fois - et il existait cette complicité née d'une forte dette. Mais... Bolan n'était pas certain de l'accueil qu'on lui ferait. Il allait demander une intervention illégale - la chirurgie pour éviter qu'on le traînant en justice -, et c'était beaucoup demander à un personnage respecté dans sa profession. L'amitié n'y compterait pour rien. Il y avait aussi le danger personnel que représentait la Mafia. On venait de rappeler à Bolan à quel point il semait le danger dans la vie de ceux qu'il effleurait, ne serait-ce qu'en passant. Quel droit avait-il ?

Il scruta l'enseigne et songea à son problème angoissant. Pouvait-il se construire de nouveaux horizons sur les tombes de ses amis ? Il y en avait déjà sept à ses pieds, peut-être huit à présent. Une sirène lointaine retentit dans la nuit. Bolan frissonna et s'éloigna de

l'enseigne. Alors une lumière se fit devant l'immeuble central et une porte s'ouvrit.

Une voix familière lui dit :

— Alors, tu vas te geler dehors toute la nuit, ou tu entres ?

CHAPITRE IV

Le capitaine Tim Braddock, du L.A.P.D. (Los Angeles Police Department), sortit de sa voiture et tripota du pied le gravier du parking en regardant la villa sur la plage. Carl Lyons, le jeune sergent détective, qui avait été avec Braddock depuis le début de l'affaire Bolan, dont le nom de code était Hardcase, fit le tour de la maison et se dirigea sur le véhicule du capitaine.

— C'est une certitude, capitaine, dit doucement Lyons.

Braddock grogna, marcha jusqu'à la limite du gravier et se mit à genoux pour examiner une trace profonde dans le sable.

— On dirait un semi-remorque, non ? demanda-t-il à Lyons.

Le jeune homme se mit à genoux près de son chef et posa les mains sur la trace de roue.

— Ouais. Y'en a encore sur le côté de la villa. Y'a aussi un filet de camouflage, c'est comme ça qu'ils l'ont cachée.

— Qu'avez-vous trouvé d'autre ? demanda Braddock en se relevant.

Lyons se redressa avec un sourire cynique.

— Assez pour me convaincre que leur base était ici, dit-il. Deux bazookas avec vingt charges de provenance militaire. Des explosifs, des grenades, des bombes fumigènes, toutes les armes offensives qu'on puisse imaginer. Un terrain de tir et une installation d'armurier là-bas sous les falaises sur la plage. Ah ! oui, etc... ceci.

Il mit la main dans une de ses poches, prit une enveloppe qu'il tendit à Braddock.

Le capitaine ouvrit l'enveloppe et jeta un coup d'œil rapide sur les photographies qu'il y trouva.

— La villa DiGeorge, à Beverly Hills, expliqua Lyons. Sous tous les angles. Apparemment, Bolan prépare ses attaques avec la minutie d'un militaire. J'ai l'impression qu'ils ont étudié à fond le terrain avant de passer à l'action.

Braddock opina silencieusement. Il commença à marcher vers la maison tout en remettant les photos dans l'enveloppe qu'il rendit à Lyons.

— Faites-les marquer et donnez-les au labo dès que vous serez de retour, dit-il. On pourra peut-être y découvrir davantage. On aura besoin de preuves concrètes pour une condamnation.

— Comment s'est passée l'instruction ? demanda Lyons.

Ils avaient fait le tour du bâtiment. Braddock examinait le filet accroché sur une construction en bois.

— Blancanales et Schwarz ?

Il émit un petit grognement malheureux.

— On a pu les inculper pour quelques petites charges anodines. La possession d'armes illégales, utilisation illégale d'un émetteur de radio. Ils sont déjà libres sous caution.

Surpris, Lyons leva les sourcils.

— Mais nous avons une série d'accusations qui n'en...

— Les accusations ne sont pas des inculpations, Carl. Vous devriez le savoir. Le fait est qu'ils ont le vieux Johnny Grant de leur côté. Et... enfin, vous savez comment ça se passe.

— Grant est hors de prix, observa Lyons.

Il suivit le capitaine sous le patio. Braddock ramassa une série de cibles percées et les étudia avec intérêt.

— On dirait que quelqu'un a vérifié la visée de plusieurs carabines.

— Où donc ont-ils trouvé l'argent pour retenir un avocat comme John Grant ? insista Lyons.

Braddock soupira.

— Oh ! merde ! chez leurs bonnes fées, je suppose. Ne me demandez pas de répondre à des questions stupides, Carl. Nous savons tous que Bolan piquait régulièrement le fric de la Mafia.

— Je me posais seulement la question, répondit Lyons d'une voix calme.

— Alors, posez-vous celle-ci, dit Braddock. Nous avons appris qu'une pension avait été établie au nom des enfants Fontenelli au New Jersey. Au cas où vous l'auriez oublié, Fontenelli était le premier mort du groupe Bolan... pendant l'attaque à Beverly Hills.

— Je n'ai pas oublié, murmura Lyons.

Il se souvenait d'un homme qui se tenait dans son salon, discutant sérieusement avec un petit garçon blond.

— Ce qui donne à croire que Bolan est fidèle aux morts... et aux jeunes.

— C'est ça, grommela Braddock. Et je ne laisserai rien passer. J'ai fait faire des enquêtes sur les familles des autres morts... Enfin, les morts de Bolan. Je doute qu'il étende sa sympathie jusqu'aux familles de ses victimes. En tout cas, si Bolan commence à distribuer du fric, il est certain qu'il est assez malin pour que les bénéficiaires y aient droit légalement. Ce qui veut dire qu'il est obligé de se plier à certaines obligations légales, et ces obligations pourraient bien nous indiquer où il se trouve en ce moment.

Lyons opina pour montrer qu'il avait saisi, mais ajouta :

— Après cette nuit, je dirais que ses traces se font de plus en plus rares.

Braddock fronça les sourcils et fixa la longue allée qui reliait la maison à la route.

— Comment imaginez-vous la scène ? demanda-t-il tranquillement à Lyons.

— Eh ! bien... commença Lyons en remontant son pantalon et en venant se placer près du capitaine en tendant le bras pour indiquer les différents lieux dont il allait parler. Nous avons retrouvé toutes sortes d'appareils électroniques piégeant toutes les entrées possibles dans le parc. Je présume que c'est le travail de Schwarz. Toujours est-il que l'endroit est complètement truffé de micros, et à mon avis, leur sécurité était parfaitement assurée. Je ne sais toujours pas comment les gens de DiGeorge ont pu découvrir Bolan, mais ils l'ont fait. Ils ont déclenché les alarmes et Bolan les attendait. On a retrouvé deux fusées éclairantes à parachute brûlées près de l'allée. Les types du labo examinent encore les voitures calcinées. Les premiers résultats indiquent qu'il a ouvert le feu avec une carabine de gros calibre, probablement la Mauser qui se trouve là-bas.

Lyons passa devant son capitaine pour lui montrer la mitrailleuse à l'autre bout du patio.

— Mais voilà le plus beau. Regardez ce qu'il a fait. Elle est réglée pour lui fournir une couverture. Il a mis le jus, l'a laissé tirer, est parti en courant pour sauter dans sa voiture et leur a foncé dessus pour s'évader. On a trouvé des traces profondes là où il a dû quitter l'allée pour faire le tour des véhicules incendiés.

Braddock jura doucement et se mit sur un genou pour examiner le cran sur la mitrailleuse.

— Chaque jour, dans chaque acte, je trouve ce type de plus en plus dangereux, dit-il en levant les yeux sur le jeune sergent. Supposez que nous l'ayons trouvé les premiers, Carl. Ça nous aurait coûté combien d'hommes pour prendre cet endroit ?

Lyons eut une grimace de surprise.

— Je ne crois pas que Bolan nous tiendrait tête, déclara-t-il sérieusement.

— Ah ! non, hein ? grogna Braddock en se levant pour se balancer doucement sur les talons. Vous m'inquiétez, Carl, ajouta-t-il pensivement. Un de ces jours vous allez faire confiance au type qu'il ne faut pas...

— Ce n'est pas une question de confiance, interrompit sèchement Lyons. Je l'ai vu face à face, je lui ai parlé. Il n'est pas le genre habituel...

— Habituel ou non, Mack Bolan est un homme désespéré, coupa lourdement Braddock. Vous le coincez et il va sortir en tirant, comme il l'a fait ici, hier soir. Vous croyez qu'il leur a demandé un mot de passe à ces gens avant de commencer à les découper ?

— Je ne pense pas...

— Alors ne dites rien, non plus ! fit rageusement Braddock. J'essaye très fort, Carl - très fort - d'oublier que c'est dans votre voiture que Bolan a pu s'échapper de Balboa.

Lyons rougit de colère, fit volte-face et partit dans la maison. La mine renfrognée, le capitaine Braddock le regarda s'éloigner, puis il soupira et dit d'une voix lasse :

— Mais je n'y arrive pas, Carl. Je n'y arrive pas.

Une autre chose que le capitaine ne parvenait pas à oublier était le but qu'il s'était fixé depuis tant d'années. La plupart des habitués du palais de Justice auraient pronostiqué que Tim Braddock arriverait à atteindre ce but. Il n'y avait aucun autre officier aussi bien placé que lui pour succéder au chef de la Police actuel. Un jour, avec beaucoup de chance, et le mouvement inexorable du service civil, *Big Tim* deviendrait *Big Chief*. Mais, maintenant, un soldat déserteur qui semblait croire qu'il pouvait pratiquer la guerre comme au Viêt-Nam dans les rues américaines mettait sérieusement en danger les espoirs de Tim Braddock. Il fallait que Braddock prenne Bolan. Un échec aujourd'hui, avec la nation entière aux aguets, ferait un mal inestimable aux prévisions du policier. Il prendrait Mack Bolan.

Braddock retourna auprès de sa voiture, ouvrit la portière et se glissa derrière le volant. Il prit le micro de son émetteur, appuya sur un bouton pour transmettre sur la fréquence de Hardcase, et établit le contact avec son centre de contrôle.

— Ici, Braddock, annonça-t-il sèchement. Y'a plus que des cendres. Je rentre.

— Le lieutenant Foster voulait vous parler, lui dit-on.

— Eh ! bien, je suis encore là, dit-il d'une voix lasse.

La voix monotone d'Andy Foster lui parvint.

— Identification certaine, Tim. Une fusillade près de Palm Village hier soir. C'est indiscutablement le travail de notre bonhomme !

— Hier soir ! cria Braddock avec sauvagerie. Pourquoi ce délai pour nous le communiquer ?

— Les policiers locaux n'ont pas vu les choses comme nous. J'te le dirai quand tu arriveras. Des instructions ?

— Ouais ! cracha Braddock. Envoie un hélicoptère me prendre ! Toi, vas-y en voiture - non ! Téléphone tout de suite à ces gens et dis-leur de ne toucher à rien avec leurs grosses pattes ! Qu'ils ne fassent rien avant notre arrivée !

— Entendu.

Braddock resta là, assis, furieux, les tripes en fusion. Puis il sauta de la voiture en rugissant :

— Carl ! Sergent Lyons !

Lyons sortit au pas de course.

— Oui, capitaine ? fit-il, essoufflé.

— Trouvez quelqu'un pour ramener ma voiture. La vôtre aussi. On va faire un tour en hélicoptère.

— Capitaine ?

— J'avais vous donner une seconde chance pour coincer ce fumier. Le « fumier », Lyons. Pas le nouveau Robin des Bois. Vous m'avez compris ?

— Oui, capitaine, fit humblement Lyons.

Il baissa les yeux et repartit de nouveau à l'intérieur de la maison.

Braddock resta là, les mains agitées nerveusement. Les prévisions de Big Tim n'étaient pas encore mises en échec. Non, d'ailleurs, pas du tout. Il allait prendre Bolan.

Julian DiGeorge sentit son assurance le quitter. Il leva des yeux voilés sur Lou Pena, son homme de main principal maintenant, et murmura :

— Ecoute-moi bien. Je n'en veux pas de tes excuses pleurnichardes ! Sais-tu à quelle distance se trouve Palm Village d'où je suis assis en ce moment ? Ne me donne plus d'excuses à vomir, Lou !

— J'sais pas quoi dire d'autre, Deej, fit Pena d'une voix humble. Je n'sais pas comment il y arrive, ce salaud. J'sais pas. On a eu...

— Je sais ce que tu as eu, grinça DiGeorge. Tu as eu un vieux fermier et une camionnette décrépite. Tu as perdu trois bonshommes. Tu as perdu, Lou, tu n'as rien eu !

— J'allais dire qu'on a eu une idée de son chemin maintenant. J'ai mis des gens sur toute la route et...

— Bien sûr, on connaît sa direction. Il vient par ici, Lou. Il y est sûrement déjà arrivé. Bien sûr. Il est déjà là.

— Oh ! Deej, on a trente types dans le parc. Il va pas leur passer à travers, quand même !

DiGeorge renifla nerveusement, alluma un cigare et souffla la fumée vers la fenêtre ouverte.

— Ouais. Exactement comme il n'aurait pas pu sortir de cette villa sur la plage, hein ?

Il frappa l'accoudoir du plat de sa main, puis recommença.

Pena suivit du regard la traînée bleuâtre qui s'étendait jusqu'à la fenêtre. Il changea de position, toussa, puis se leva pour attendre avec incertitude les ordres de son patron. Il demanda finalement :

— Qu'est-ce que je dois faire, Deej ?

— Tu es démodé, Lou, fit DiGeorge d'une voix subitement calme.

— Hein ?

— Je crois qu'il est temps que tu prennes ta retraite.

— Oh ! non, merde ! Deej... Je veux...

— Après que tu m'auras apporté la tête de Bolan.

— Je l'aurai, Deej.

— Tu ferais bien. Prends cinq voitures, Lou. Avec plein d'hommes. Va à Palm Village, et fouille cet endroit comme tu n'as jamais fouillé de

ta vie. Et retrouve la trace de Bolan, tu m'entends ?

— Je t'entends, DeeJ.

— Et ne reviens pas sans Bolan, tu comprends ?

— Je comprends, DeeJ.

— Je veux Mack Bolan plus que tout au monde. Tu comprends bien, Lou ?

— Je comprends bien, DeeJ.

— Alors, fous le camp ! Qu'est-ce que tu attends ?

Pena sortit rapidement. Le patron, pensa-t-il, perd la raison. D'abord Bolan devait entrer par la porte, puis ensuite il se trouvait à Palm Village. Qu'est-ce que DeeJ lui demandait ? C'était une question stupide et Pena en prit conscience au moment même où il se la posait. Quoi ? Eh bien !, la tête de Bolan, pardi ! Et sur un plateau. Et Pena, le nouvel homme de main, ferait bien de la lui rapporter. Sinon, ce serait peut-être la tête de Pena qui se retrouverait sur un plateau. Ce qui n'était pas une pensée réconfortante. Eh bien ! nom de Dieu ! ce ne serait pas la tête de Pena qui serait sur le plateau ! DeeJ avait dit de fouiller la ville à fond. Il la fouillerait jusqu'à la faire crouler, s'il le fallait ! Il fallait que Lou Pena prenne Mack Bolan. Il n'y avait pas d'autre solution. *Bon* Dieu ! il lui fallait prendre Mack Bolan !

CHAPITRE V

Jim Brantzen faisait partie d'une race d'hommes en voie de disparition. Les biens matériels ainsi que le prestige personnel lui importait peu, ses passions se concentraient à servir ceux qui avaient besoin de lui et à faire progresser sa spécialité chirurgicale. Mais, pour Brantzen, la chirurgie esthétique était plus qu'une science évoluée. C'était un art, un art très créatif. Quarante ans, le front dégarni, ce chirurgien contestait le dicton : la beauté n'est qu'à fleur de peau. Il savait que la beauté était composée d'un tout; le caractère, l'esprit, et l'apparence physique. Il connaissait aussi les ravages que pouvait faire au caractère et à l'esprit un physique déplaisant. Sa propre mère avait été odieusement défigurée dans un accident de voiture lorsqu'il était encore gamin, à une époque où la chirurgie esthétique n'était qu'à ses pénibles débuts et de surcroît réservée aux très riches. Il avait vu une femme qui avait été ravissante se replier sur elle-même et mourir intérieurement avant de mourir réellement, étant devenue une recluse désespérée. Jim Brantzen connaissait l'importance de la beauté et savait combien celle-ci était plus qu'une question de traits. Après tant d'années, il lui arrivait encore de se réveiller en transpiration, pourchassé par les sanglots rauques de sa mère recluse qui lui fendaient le cœur.

Car Jim Brantzen avait beaucoup de cœur. Suffisamment pour s'être porté volontaire pour une unité chirurgicale dans les zones combattantes du Viêt Nam. Suffisamment pour installer sa propre clinique dans un territoire hostile pour s'occuper des corps déchirés des enfants vietnamiens ainsi que tout autre qui réclamait ses services. Il y avait également dans ce cœur un coin qui appartenait à Mack Bolan. A diverses occasions, le sergent des Missions Spéciales, celui qu'on disait froid, avait traîné et porté des enfants blessés à travers des kilomètres de jungle jusqu'à la clinique de Brantzen où il avait dû souvent s'attarder pour défendre l'avant-poste des éclaireurs ennemis. Brantzen avait reconnu chez Bolan cette même passion pour le devoir qui le tenait cloué près de son bloc opératoire. Bien que Brantzen ait été formellement opposé à la violence et à la guerre, il pouvait respecter un homme si dévoué à sa cause. Il avait également respecté l'ennemi et cette volonté de réussir ou de crever, bien qu'il désapprouvât son indifférence pour la vie humaine.

Brantzen connaissait la spécialité de Bolan. Il savait que l'homme avait été programmé pour tuer, qu'il était un assassin militaire, et il savait comment Bolan avait mérité qu'on le surnommât « l'Exécuteur ». Mais il pouvait quand même l'admirer. C'était plus fort que lui. Il l'avait vu affronter la mort en face trop de fois; et il avait vu aussi la douleur

immense au fond de ses yeux lorsqu'il ramenait un enfant blessé. Il n'y avait pas chez lui de panache, pas de faux courage, c'était un soldat, faisant un boulot de soldat, l'accomplissant avec bravoure et conscience. Oui, Jim Brantzen avait une profonde et durable admiration pour le sergent Mack Bolan.

Il avait eu connaissance des aventures de Bolan depuis que celui-ci était revenu du Viêt-Nam. Il en suivait les progrès dans les journaux et secouait tristement la tête en regardant les actualités télévisées. Certains hommes, se disait Brantzen, avaient trop le sens du devoir pour leur propre bien. Si la guerre du Viêt-Nam avait été une cause perdue, alors la campagne solitaire de Bolan contre la Mafia en était une autre. Poursuivi des deux côtés, par la justice et les criminels, il ne pouvait y avoir qu'une issue pour Mack Bolan. A certains moments, Brantzen pensait à moitié que Bolan viendrait le trouver, à d'autres, il était sûr que non, que Bolan se lèverait une fois de trop et mourrait debout sans avoir pensé une fois venir lui demander asile. Le chirurgien avait parié sur la venue de Bolan, les chances lui paraissaient égales. Est-ce que Bolan fuirait avec un nouveau visage, ou ferait-il face avec l'ancien ?

Brantzen n'avait été ni étonné ni déçu lorsque l'Exécuteur surgit de la nuit. Ils échangèrent peu de mots et une longue poignée de main où se cachait une chaleur silencieuse.

— Je t'attendais, dit le chirurgien.

— Tu sais pourquoi je suis là, murmura Bolan.

— Ouais. Tu veux que je te fasse beau.

— Tu pourrais te faire descendre.

Le chirurgien sourit.

— Ça ne sera pas trop difficile.

— Tu comprends ce que je te dis, Jim, dit Bolan. Mes petits copains n'apprécient pas les tierces personnes.

Brantzen l'avait conduit à travers le hall désert vers ses appartements privés, petits mais suffisants pour un docteur célibataire.

— Toi, tu t'occupes des petits copains, dit Brantzen à Bolan. Moi, je n'ai l'intention que de m'occuper de ton visage. A qui veux-tu plaire, Mack ? Aux vieilles ou aux jeunes ?

Bolan soupira.

— C'est si précis que ça ?

Le chirurgien sourit et prit un tas d'esquisses sur la table et les jeta sur les genoux de Bolan.

— J'ai fait ceux-ci dès que j'ai entendu que tu étais dans la région, dit-il. Je peux te donner n'importe lequel d'entre eux. Tu fais ton choix.

Bolan examinait les dessins. Il s'arrêta sur l'un d'eux, sourit, puis poursuivit pour s'arrêter et revenir au dessin qui l'avait fait sourire. Il rit et tapota l'esquisse d'un doigt.

— Tu l'as fait de mémoire, ou c'est un accident ?

Brantzen se pencha en avant pour étudier le dessin. Il se frotta le menton et dit :

— C'est vrai, ça ressemble à... à...

— Mon vieux compagnon d'armes, dit Bolan. Et une belle ressemblance. Tu peux vraiment me faire ressembler à ça ?

Le chirurgien acquiesça d'un air sérieux.

— C'est pas le plus joli du tas, Mack, mais c'est ce qu'il y a de plus logique. Je dirais même que c'est le meilleur choix possible.

— Dans combien de temps ? demanda Bolan en fixant le dessin.

— Si je téléphone maintenant, mon assistante peut arriver à 5 heures, répondit Brantzen. On peut être en salle à 6 heures.

Bolan agita lentement la tête.

— Le plus tôt sera le mieux, murmura-t-il. Combien de temps avant que je puisse me balader ?

— On pourrait faire l'intervention avec une anesthésie locale, dit Brantzen. Tu ne serais même pas obligé de te coucher, si tu ne veux pas. Si tu es assez dur. J'aimerais bien te garder quelques jours pour les soins post-opératoires.

Bolan y réfléchissait. Il dit :

— Je me suis déjà trouvé parmi les blessés, Jim. Il faudra que ce soit pareil cette fois. Ça ne marche pas si je suis immobilisé ici pendant des jours. Il faut que je continue à me déplacer;

— Je suppose que tu le pourrais, répondit pensivement Brantzen. Si toutefois tu es assez dur.

— Combien de temps avant que les cicatrices disparaissent ?

Brantzen sourit.

— La technique à laquelle je pense ne laissera que de toutes petites traces ici et là, Mack. A part le nez peut-être, ce sera la dernière chose à se cicatriser. Ça varie avec les individus mais je crois que tu seras présentable dans quelques jours sinon une semaine. Mais tu seras endolori pendant plus longtemps. Je vais travailler avec du plastique, tu sais. Il pourrait même y avoir des problèmes de rejet.

Bolan jeta un coup d'œil sur sa montre.

— Tu dis qu'on peut commencer à 6 heures ? Pas moyen de démarrer avant ?

— La meute est à tes trousses, Mack ? demanda doucement le chirurgien.

Bolan fit une grimace.

— Ils ne sont pas loin, dit-il. Et je ne peux pas rester ici plus de quelques heures. Il faudra que je récupère sur mes pieds.

— Ça fera mal.

— J'ai déjà vécu avec la douleur.

— Oui, j'en suis persuadé. Bon... eh ! bien, je vais faire presser

Marge, mais je préférerais ne pas lui donner des soupçons. Maintenant que j'y pense, ton visage est assez connu du public. Il vaudrait mieux que tu sois préparé lorsqu'elle arrivera. Elle ne te reconnaîtrait jamais à ce moment-là.

— On ne peut pas y aller sans elle ? demanda doucement Bolan.

— Eh bien..., hésita le chirurgien. C'est-à-dire...

— Je t'ai déjà vu opérer tout seul avec le Viêt-Cong qui poussait des hurlements à dix mètres.

— C'étaient des cas urgents, des conditions particulières, dit nerveusement Brantzen.

— Et maintenant, alors ? demanda Bolan en souriant.

Le chirurgien fixa pensivement Bolan un instant. Puis il sourit subitement et annonça :

— D'accord, sergent, emmenons la victime à la préparation. Allez, vieux, plus vite !

Bolan se leva et tendit le dessin à Brantzen.

— La victime est prête et attend, docteur, dit-il.

CHAPITRE VI

A une époque le point de départ des mineurs pour Death Valley - la Vallée de la Mort -, Palm Village était devenu un centre commercial au bord du désert, desservant une pauvre région agricole. Retiré des autoroutes et du progrès du vingtième siècle, le village avait connu un renouveau de popularité pendant les années cinquante-soixante, lorsque les promoteurs immobiliers avaient menacé de transformer cette tranquille communauté en un second Palm Springs. Le Conseil Municipal avait mis le holà, invoquant la législature de la communauté et calmé l'enthousiasme des spéculateurs. Il en résultait que Palm Village grandissait raisonnablement, gardant son charme d'antan et devenant une ville de retraités et d'amateurs du désert.

Le vieil endroit qu'on appelait « Lodetown » avait vaillamment résisté à tous les assauts du vingtième siècle. Il se composait de saloons et de vieilles brasseries que fréquentaient les cow-boys et les fermiers de la région, et fournissait la majorité des actes criminels de Palm Village, survenant pour la plupart le samedi soir lorsque les fêtards avaient trop bu et se conduisaient bruyamment, allant parfois jusqu'à échanger quelques coups de poing maladroits. Lodetown pouvait aussi se vanter d'héberger une quantité de prostituées, toutes connues de la police. Chacune était arrêtée le dimanche matin et payait une amende de 21 dollars et vingt « cents », avant d'être relâchée. Cet arrangement était efficace, admis par les filles, satisfaisant légalement, et suivait le raisonnement du Conseil Municipal. En plus, les amendes couvraient entièrement les frais du maintien de l'ordre à Lodetown.

Robert (Genghis) Cann était encore mince et musclé à l'âge de cinquante-deux ans. Grand avec un visage buriné, il ressemblait au shérif typique qu'interprétait jadis Gary Cooper. En réalité, Cann était le chef de la police locale et avait été policier depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Il avait été élève à l'Académie de Police à Los Angeles et avait servi un temps avec la police de cette ville, était ensuite passé dans le comté d'Orange comme auxiliaire avant d'être rappelé à l'armée pendant le conflit coréen. Il était revenu de Corée pour prendre la place du chef de la Police à Palm Village, remplaçant le « Town Marschal » qui, seul, maintenait l'ordre jusque-là. C'était l'acte initial du progrès civil.

Mais cela n'avait pas été un progrès pour Cann et personne ne le savait mieux que lui. La place à Palm Village représentait la retraite d'un officier ambitieux, la ville du désert lui offrant la tranquillité et le calme auxquels il aspirait à présent. Cann avait vu assez de sang et de violence pour une vie entière; il n'en voulait plus. Depuis près de

vingt ans maintenant, il avait évité la violence. Avec sa femme, Dolly, il possédait une maison modeste dans la vieille ville et comptait y passer le restant de ses jours. En paix.

Mais, par ce chaud matin du 5 octobre, Genghis Cann se rendit compte que sa paisible retraite avait pris fin. Le progrès avait fini par franchir les limites de sa ville; la mort s'était fait violemment connaître à Palm Village. Trois gangsters gisaient à la morgue du funeral home, un malheureux vieux fermier s'accrochait encore pitoyablement à la vie au Memorial Hospital, et maintenant ce flic important de Los Angeles lui apprenait que sa ville abritait l'Exécuteur.

— Il fait toujours aussi chaud ici ? demanda Tim Braddock.

Il passa la main sur son front et observa le ciel sans nuages avec des yeux mi-clos.

— J'sais pas comment vous tenez.

— Oh ! il ne fait que soixante, dit Cann, mentant un peu. Il fait encore frais. Attendez cet après-midi.

Il ouvrit la porte du petit immeuble qui servait de commissariat, palais de Justice, et hôtel de ville, et fit signe à ses visiteurs de le précéder.

Braddock poussa Carl Lyons en avant; les trois policiers entrèrent dans une atmosphère fraîche d'air conditionné, et suivirent un couloir étroit, passant devant une porte marquée « City Clerck », pour entrer dans le bureau de Cann. C'est là où l'air conditionné ne marchait plus. Des ventilateurs trônaient ici et là. Une porte en verre opaque avec un grillage, au-delà des bureaux, donnait sur les cellules.

— La prison ? demanda Lyons.

— C'est ça, répondit Cann en agitant un pouce vers l'enfilade sinistre derrière la porte. J'ai rarement des clients... sauf le samedi soir, et à ce moment-là l'odeur est insoutenable. Je verse trois litres d'huile de pin sur le sol tous les lundis matins.

Ses visiteurs s'étaient assis; Lyons sur un divan en cuir décrépit près du mur, Braddock s'étant perché sur le bord du bureau. Cann se laissa tomber doucement dans son fauteuil derrière le bureau central et repoussa son chapeau du front.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer que l'Exécuteur se trouve dans ma ville, capitaine ? demanda-t-il.

— Une intuition, répondit Braddock. Dites-moi, combien de policiers avez vous ici, chef ?

— Douze, dit Cann d'une voix monocorde ennuyée. A part moi. On fait trois patrouilles rotatives et une garde simple la nuit.

Il sourit avec lassitude.

— Nous travaillons tous le samedi soir, toute la la nuit. Nous n'avons que deux voitures, et il n'y en a qu'une qui soit capable de faire de la route. De temps en temps on fait une double patrouille pour

pouvoir passer quelques heures à la maison.

Il grogna et se saisit d'un cigare.

— Ça vous intéresse de savoir combien je paye mes hommes ?

Ne recevant pas d'autre réponse que des yeux baissés, il poursuivit :

— Moi-même, je fais une journée de vingt heures tous les jours sauf de temps en temps quand j'emmène Dolly à Los Angeles où on boit un peu trop et s'amuse avec les gens dans le coup.

Le chef fixa son cigare pensivement, puis il ajouta :

— Alors vous croyez que Mack Bolan est responsable de la pourriture qui se trouve à la morgue ?

Braddock se tortilla inconfortablement et lui dit :

— On a fait circuler une feuille de service sur Bolan il y a une semaine. Nous espérions obtenir toute coopération des communautés autour de Los Angeles. Si vous aviez signalé une alerte Hardcase hier soir, nous serions quelques heures plus près de Bolan, Genghis.

Cann ignore le ton légèrement réprobateur de Braddock.

— Il se trouve qu'hier soir était une de mes soirées à Los Angeles, expliqua-t-il. Et en ce qui concerne une alerte Hardcase, le policier de service n'en a pas vu la nécessité.

Il arracha le bout du cigare avec ses dents puis le reposa, et se mit à chiquer.

— Et puis on n'avait pas la juridiction. Ça s'est passé en dehors de la ville, vous savez. A trois kilomètres.

Braddock jeta un regard désespéré sur son jeune sergent, puis dit :

— Laissez-moi amener une équipe de mes hommes, Genghis.

Après un bref silence, Cann fit :

— D'accord. Sous conditions.

— Quelles conditions ?

— Vous ne démolissez pas ma ville. Le maintien de l'ordre me regarde. Vous voulez Bolan... très bien, venez le chercher, si vous y arrivez. Mais ne détruisez pas le calme de ma ville et ne dérangez pas ses citoyens.

— Bien entendu, grogna le capitaine. Cela va sans dire.

— Et vous faites entrer ici tous vos hommes pour que les miens puissent les reconnaître.

Braddock acquiesça.

— Pas de voitures officielles, pas d'uniformes, et vous opérez tranquillement... très tranquillement.

Braddock soupira et regarda Lyons.

— J'espère seulement que nous le pourrons, dit-il.

Cann recracha dans sa main le morceau de cigare et leva des yeux inquisiteurs sur le flic de Los Angeles.

— Ce qui veut dire ?

— Ce qui veut dire qu'à chaque fois que nous repérons Bolan on trouve aussi une ribambelle de tueurs de la Mafia.

— Je ne veux pas de coups de feu dans mes rues, Braddock, annonça froidement Cann.

— Ni nous non plus, répondit Braddock.

Il se leva avec un soupir et se dirigea vers le téléphone.

— J'peux me servir de ce téléphone ?

— P.C.V.

— Quoi ?

— Faites l'appel en P.C.V. D'ici Los Angeles c'est 45 cents l'unité.

Regardant le capitaine devenir cramoisi, le sergent Lyons sourit et prit une cigarette. Il fit un clin d'œil au chef Cann et alluma sa cigarette pendant que Braddock composait rageusement son numéro.

— Vous, vous ne dites pas grand-chose, hein ? observa Cann.

Le sergent souffla sa fumée, sourit, et dit :

— Non, monsieur.

Il se passa, le doigt sous la gorge, roula les yeux vers Braddock et fit un deuxième clin d'œil au chef.

Le chef lui refit avec sérieux un clin d'œil et mordit à belles dents son cigare. Il trouvait le jeune sympathique, mais ce Braddock... enfin, c'était autre chose. Cann se foutait éperdument des unités à 45 cents. Le jeune homme s'en apercevait et apparemment Braddock le savait également, étant donné la couleur de son visage. Mais Big Tim se rendait également compte qu'il n'allait pas arriver en conquérant dans la ville de Genghis Cann.

Il y avait aussi une autre chose qui travaillait Genghis Cann. Si l'Exécuteur se trouvait dans sa ville, il n'y avait qu'une seule raison valable pour qu'il y restât... et un seul endroit qui pourrait l'intéresser. Voilà quelque chose que le flic gros bonnet de Los Angeles ignorait. Mais Genghis Cann, lui, ne l'ignorait pas. Et Genghis aimait cet équilibre paisible qui régnait dans sa ville. Et il avait déjà décidé de le préserver.

CHAPITRE VII

La seule famille que Lou (Screwly Looey - Loulou le Fou) Pena ait jamais connue était la Cosa Nostra. Né dans le ghetto de East Harlem au début des années vingt d'une mère mourante tuberculeuse et d'un père forçat, il avait dû se débrouiller seul de bonne heure et avait été à la charge des divers habitants du quartier. Pendant que sa mère se mourait et que son père languissait en prison, le jeune Looey mangeait là où il trouvait table ouverte et dormait dans n'importe quel lit pourvu qu'on le laissât entrer. Ce jeune têtard apprit à vivre « dans la rue » et à accepter avec gratitude les miettes qu'on voulait bien lui lancer. Le quartier était un amalgame d'Italiens, de Juifs et d'Irlandais où éclatait facilement la discorde. Le petit Looey ignore les différences ethniques pendant les huit premières années de sa vie; son ventre creux raffolant de la carpe farcie comme des lasagnes; un ragoût irlandais constituait un festin. La vie de Pena changea brusquement pendant sa huitième année lorsque la nièce de sa défunte mère débarqua d'Italie pour le recueillir. De la « cugina » Maria qui, elle-même, n'avait que vingt-deux ans, il apprit quelles étaient ses racines napolitaines et en conçut une grande fierté; aussi commença-t-il à aller en classe, suivant les cours avec difficulté au début, puis continuant avec fascination lorsque son jeune esprit prit conscience du monde des connaissances. Pendant la sixième année de sa scolarité Maria « se mit en ménage » avec un membre d'un gang connu sous le nom « Les Raiders de 108th Street ». Elle emmena Looey avec elle dans ce nouvel environnement; à l'insu de Maria, Pena cessa instantanément d'aller en classe (il avait quatorze ans) et devint à mi-temps un membre des Raiders, sous l'aile de Johnny (Third Leg - Troisième Jambe) Saccitone, l'amant de Maria. C'était à peu près à cette époque que les guerres des gangs et les sordides intrigues du monde criminel allaient établir définitivement les familles de la Cosa Nostra.

Pena passa six mois en maison de redressement à l'âge de quatorze ans, et encore quatre mois à quinze ans. Pendant son second séjour, il tua un autre prisonnier au cours d'une bagarre au couteau dans le stade. Il feignit ensuite la folie avec tant de succès qu'on le transféra à l'hôpital d'Etat d'où on le relâcha à l'âge de seize ans. Au courant des règles de sa société, il évita désormais la justice et devint membre officiel d'une « Famille » vers l'âge de vingt et un ans. Jamais plus il ne fut mis sous les verrous ou admis à l'hôpital, faisant une longue carrière de tueur ou garde du corps des divers « Capos » ou patrons-de-famille. Il avait participé à plus de vingt meurtres sur contrat lorsque DiGeorge l'emmena avec lui en Californie quand ce dernier devint « Caporegime » ou « lieutenant » à Los

Angeles dès le début de l'établissement de cette famille. Le surnom « Screwy Looey » avait tenu au cours des années mais plus personne ne le prononçait devant lui. Pena avait toujours été une puissance de la famille de Los Angeles quoique sans titre jusqu'à l'histoire Bolan et la mort du « tueur en chef » de DiGeorge, à Beverly Hills.

Voué uniquement à son travail, d'une loyauté sans faille à son Capo, Pena avait reçu l'ordre de son chef de remplacer le défunt. Mais Pena se rendait compte lui-même que le choix avait été fait à cause du manque de candidats. Il était généralement admis que ce qui manquait à Pena en cerveau, il le compensait par la force physique, la ténacité têtue, et cette loyauté sans bornes à son Capo. On ne doutait pas de sa réussite dans ce poste. Mais il tenait encore plus à faire plaisir à DiGeorge qu'à réussir personnellement. Ce désir surmontait toute autre considération. Il avait juré de présenter à son chef la tête de Bolan « sur un plateau ».

Pena arriva à Palm Village le matin du 5 octobre, dans la première voiture d'une caravane de cinq véhicules, et se dirigea immédiatement vers un parking public près de Lodetown. Là, il rencontra Willie Walker (né Joseph Gianami), venu obtenir des permis de vendeurs porte à porte et qui, quelques instants plus tôt, avait loué un bureau au rez-de-chaussée d'un immeuble sur la place de Lodetown comme quartier général pour une équipe de vendeurs de livres.

Willie Walker dirigea la caravane vers l'allée derrière la boutique et parla à un policier pendant que les hommes de Pena déchargeaient une cargaison de « livres » des coffres de leurs voitures.

Quelques instants plus tard, les vingt-cinq hommes de Pena étaient allongés dans la fraîcheur relative du bureau loué et Walker racontait sa conversation avec le flic :

— Il a dit qu'on pouvait se garer dans l'allée mais qu'il fallait pas la bloquer.

Pena acquiesça et dit :

— J'aimerais mieux rester dans les voitures. Au moins elles ont l'air conditionné. Il fait chaud à crever dans ces bureaux.

— Les bureaux vont avec les permis, ricana Walker. Sont pas beaux, hein ? Ils ont une loi ici qui dit qu'il faut avoir une adresse d'ici pour y faire des affaires. Ça m'a coûté cinq dollars pièce pour les permis, cinquante dollars pour la location des bureaux pour une semaine, et encore cinquante pour faire partie de la Chambre de Commerce.

Son rictus s'élargit.

— Et ils disent que c'est nous les truands !

— Faut bien que les gens gagnent leur vie, Willie, grogna Pena. Bon... distribue les permis et dis aux hommes de débarrer ces caisses. Y'a des flingues et des munitions sous les bouquins.

— D'accord.

— Empile les bouquins, que ça fasse vrai. Et mets quelques boîtes vides près de la fenêtre pour que les curieux puissent se satisfaire s'il leur vient l'idée d'essayer de voir c'qu'on a ici. Avec les marques des boîtes bien en vue.

Pena passa une main sur ses tempes trempées de sueur.

— Fais vite, ajouta-t-il. Et tu rembarques les gars en voiture dès que tu peux. Merde ! on va crever, ici.

Il tendit la main.

— Donne-moi quelques cartes, j'vais les distribuer à nos voisins. Tu sais, relations publiques, et tout. Et ça me donnera l'occasion de jeter un coup d'œil.

Il fit un signe à Walker, mit les cartes dans sa poche, et se dirigea vers le devant du magasin avec Walker à la traîne.

— J'veux qu'il y ait une mitrailleuse par terre dans chaque voiture. Et mets des bouquins dans les fenêtres arrière de la boutique. Je veux que chaque homme soit tout le temps un livre à la main. Il faut que ça fasse vrai. Et puis... je ne veux pas que ces voitures soient massées dans l'allée quand on est tous ici, au cas où il faudrait se barrer en vitesse... Tu les gares autour. Mets-les où on puisse les prendre en vitesse pour qu'on ne se fasse pas bloquer ou enfermer.

Walker opina pour montrer qu'il avait compris les instructions, ferma la porte dès le départ de Pena et fit exécuter ses ordres. Au retour de Pena, quelques moments après, la boutique avait pris l'aspect voulu et ressemblait au quartier général d'une équipe de vendeurs itinérants. Une carte de la ville que Walker avait acquise pour un dollar vingt-cinq chez le « City Clerk » était épinglée au mur et chaque territoire y était délimité.

— Ça va nous prendre combien de temps pour faire ce bled pourri ? demanda Pena.

Willie Walker examina pensivement la grande carte.

— Je dirais qu'on pourrait faire toutes les maisons en trois ou quatre heures, cinq ou six si tu veux faire les choses bien.

— J'veux faire les choses rapidement, répondit Pena. J viens de voir quelque chose de très intéressant dans le parking devant.

— Ouais ? fit Walker, son regard quittant la carte pour se fixer sur le visage de son chef.

— Ouais, fit Pena qui fronçait les sourcils en réfléchissant. La voiture de Julio. Bolan a dû la laisser là. J'ai dépassée à pied, discrètement. Les clefs y sont. Y'a des taches de sang sur le siège.

— Qu'est-ce que tu penses, Lou ?

— J'me demande si les vaches surveillent la tire. Puis j'ai vu autre chose qui m'a intéressé, Willie. Deux flics de Los Angeles qui entraient au commissariat.

— Ouais ?

— Ouais. T'es sûr que ces péquenots sont convaincus qu'on vend des bouquins ?

— J'en suis assez sûr, oui.

— Faudrait que tu sois plus qu'assez sûr, Willie.

— Bon, j'en suis tout à fait sûr. Ils sont convaincus, Lou. Le type ne pensait qu'à toucher les cinquante dollars pour la baraque.

Pena se frotta le nez, fixa la carte, puis annonça :

— Allons-y. Mais je veux que Johnny Spiffy surveille la bagnole de Julio. Mais qu'il fasse attention aux blagues des flics. Vois qu'il ait une photo de ce Bolan. Au fait, vois que tout le monde en ait une. Et, Willie...

— Oui, Lou ?

— Dis-leur de bien comprendre un truc. On est ici pour descendre ce Bolan. J'veux pas de maladresses. Si un type me dit qu'il a vu Bolan, puis ne peut pas dire qu'il l'a vu mort... eh ! bien, ce type ferait mieux de ne pas revenir... tu vois ce que je veux dire, Willie ?

— J'ai compris, Lou. T'inquiète pas, on a la meilleure équipe du pays. On aura Bolan.

— Il le faut, Willie. C'est DiGeorge qui l'a dit.

— Qu'est-ce qui se passe si les flics le prennent avant nous, Lou ?

— Alors on descendra quelques flics aussi. On ne recule pas devant les flics sur ce contrat, Willie. Compris ?

Subitement l'air de la boutique se rafraîchit considérablement pour Willie Walker. Ce tueur expérimenté de la Mafia agita sérieusement la tête et répondit :

— J'ai compris, Lou.

CHAPITRE VIII

Mack Bolan était confortablement installé dans une chaise longue en cuir dans les appartements privés de Jim Brantzen. Ses cheveux, qu'il avait teints en blond quelques semaines avant au moment de quitter Pittsfield, avaient été reteints en noir jais avec des pointes argentées aux tempes. Il y avait de petites plaques de plastique collées sur son front au-dessus de chaque œil et sur chaque pommette. Des bandes de même espèce étaient adaptées le long de sa mâchoire et se rejoignaient sur le menton. Un grand sparadrap normal était collé sur le haut de son nez.

— Comment ça va ? fit Brantzen en entrant, venant de la clinique.

— Très bien, je suppose, répondit Bolan, les lèvres serrées. Mais ne me demande pas de trop bavarder.

— Tu veux encore un peu d'anesthésie ? proposa le docteur.

Bolan secoua la tête et, levant devant lui un miroir à main, examina de nouveau ses traits transformés.

— J'arrive pas à croire que c'est moi, marmonna-t-il. Combien de temps avant que je puisse me passer de ces bidules ?

— Ces bidules sont un net progrès sur les bandes qui te faisaient ressembler à une momie, Mack, répondit le chirurgien. Souviens-toi que c'est la seule chose qui te tienne en place.

— Ouais, mais pour combien de temps ?

Brantzen haussa les épaules.

— Ça dépend de tes pouvoirs de récupération. Peut-être une semaine. Peut-être deux. C'est le principe de la pression à la place des sutures, Mack. C'est mieux que de recoudre, crois-moi. Tu les déranges et tu vas te retrouver avec de vilaines cicatrices. Laisse-les faire leur boulot et tu en ressortiras joli et rose comme les fesses d'un nouveau-né.

— C'est difficile à croire que c'est si simple, commenta avec raideur Bolan dont les lèvres étaient encore glacées par l'anesthésie.

— Mais ce n'est pas si simple, dit Brantzen avec un sourire. Tu vas avoir l'impression qu'on t'a roué de coups avec une trique quand l'anesthésie partira. J'ai enlevé un peu d'os ici et là, surtout sur le nez, et j'ai rajouté du plastique ailleurs. C'est mou, Mack, et il se pourrait que ça se déplace. Si c'est ce qui arrive, rapplique ici et je m'en occuperais. Cela dit, les techniques d'aujourd'hui n'ont rien à voir avec ce qu'on faisait avant, y a quelques années. On pourrait même, si tu le voulais, te remettre comme tu étais... Si jamais tu en as envie.

— Ou tu pourrais me transformer encore ?

Le chirurgien acquiesça.

— Bien sûr. Evidemment, on ne doit pas trop jouer avec la nature,

dit-il en souriant. Tu devrais voir ce qu'on fait pour une fille qui n'a pas de poitrine ou qui manque de hanches, ou... c'est illimité.

Bolan tenta de sourire aussi mais se rendit compte que les muscles de son visage ne réagissaient pas.

— Tu vas me dire maintenant que tu peux résoudre les problèmes masculins, marmonna-t-il.

— Je te dis qu'il n'y a pour ainsi dire pas de limites, Mack, dit sérieusement Brantzen. Les trucs que je t'ai faits sont des jeux d'enfants comparés aux travaux de restauration que je fais ici. Je n'ai pas eu à reconstituer de tissus chez toi... Juste modifier un angle ou deux. Mais il faudra quand même faire attention. Si tu te négliges, le tout peut dégingoler. Tu suis les instructions que je t'ai données, à la lettre.

— Y'aura pas de cicatrices pour me trahir ?

— Pas si tu suis les instructions. Du moins rien qui puisse être vu par quelqu'un d'autre qu'un chirurgien esthétique.

Bolan fixait de nouveau le miroir.

— C'est phénoménal, dit-il. Même avec les bidules, je ressemble comme deux gouttes d'eau au dessin. Mais c'est juste un masque, n'est-ce pas ? Une autre sorte, mais quand même un masque. Ce n'est pas moi dans le miroir.

Brantzen acquiesça et dit :

— Si tu veux être technique, alors c'est un masque. Mais c'est un masque derrière lequel tu peux vivre le reste de ta vie.

— Ou me battre, dit doucement Bolan.

Le chirurgien baissa les yeux et joignit les mains, pris par une émotion silencieuse.

— Je me doutais que tu penserais comme ça, murmura-t-il.

— C'est plus que de le penser, Jim.

Bolan laissa tomber le miroir sur ses genoux.

— C'est un engagement. Je n'ai pas le choix. Je me bats jusqu'à la victoire ou jusqu'à ce qu'on me tue.

— C'est encore comme le Viêt-Nam, dit Brantzen avec tristesse.

— C'est à peu près ça, dit Bolan.

— Les humbles hériteront de la terre, fit le chirurgien en souriant gravement.

— Ouais, fit l'Exécuteur. Mais pas avant que les violents ne l'aient civilisée.

Il fit une grimace et porta ses mains au visage pour tâter tout doucement ses pommettes.

— Tu commences à ressentir le contrecoup ? demanda Brantzen.

— Ah ! c'est ça ? grimaça Bolan. Je croyais que quelqu'un venait de me frapper avec un marteau.

— Quand tu auras l'impression d'un concasseur, dis-le-moi. Je

t'aiderais dans la période difficile.

— Pas avec de la drogue, protesta Bolan.

— Rien d'autre n'y fera, Mack.

— Alors, je m'en passerai.

Bolan se hissa du fauteuil, chancelant.

— Je dois garder l'esprit clair.

— Pour ne pas devenir trop humble, hein ?

Brantzen n'avait pas voulu que ce commentaire soit trop sarcastique; néanmoins, il l'était.

— C'est ça.

Bolan vérifia son pistolet mitrailleur, serra les dents contre une nouvelle vague de douleur, puis mit un nouveau chargeur en place.

— Je suis ici depuis trop longtemps, annonça-t-il.

— Tu ne peux pas partir dans ton état !

— A peine. J'ai appris à les sentir, Jim. Ils sont dans le coin, tu peux y compter.

— Qui ? demanda le chirurgien qui connaissait la réponse.

— La meute, la meute de la Mafia. Ils sont dans le coin. Je le sais.

Brantzen soupira pour ajouter :

— Ouais, tu as raison, je suppose. Ils sont déjà venus. Je n'allais pas t'en parler, mais... eh bien... si tu es décidé à sortir, Mack, ne parle pas à des vendeurs de livres.

— C'est ça, leur truc ?

Bolan rassemblait ses affaires.

— C'est leur truc. Les deux qui sont venus s'y sont très mal pris. Ils ont offert une série de livres pour la salle d'attente si je leur permettais de venir voir mes patients. Je leur ai dit que je n'avais personne en ce moment. Ce qui, d'ailleurs, est vrai. Puis ils...

— Ils ont compris quel genre d'endroit c'était ? demanda rapidement Bolan.

Brantzen secoua la tête.

— J'en doute. Ils semblaient croire qu'il s'agissait d'un sana ou d'une maison de repos. Ils ont commence a poser des questions sur la fusillade d'hier soir... Si mes « vieux » avaient été dérangés... Ce genre de question. Ils essayaient de me faire me couper, je crois, parce que je leur avais déjà dit que j'étais seul. Ç'a dû les satisfaire. Je les ai vus entrer dans la maison en face.

— Les as-tu vus ressortir ? demanda Bolan.

Brantzen secoua la tête sans rien dire.

— Montre-moi cette maison. Et ensuite montre-moi comment sortir d'ici sans qu'on puisse me voir de cette maison, et puis...

Quelqu'un frappa légèrement à la porte, interrompant Bolan. Il se plaqua contre le mur pendant que Brantzen répondait. Bolan aperçut une jolie femme en uniforme blanc qui annonçait :

— Le chef de la Police voudrait vous parler, docteur. Je le fais attendre dans votre bureau ou...

Brantzen répondit :

— J'arrive.

Il referma la porte.

— Merde, chuchota-t-il. C'est Genghis Cann.

Une série d'éclats de voix, indiquant un petit malentendu, vint de derrière la porte qui s'ouvrit bientôt pour laisser entrer un homme de haute taille en uniforme kaki, tenant à la main un large chapeau en feutre gris.

— J'ai dit à la petite dame qu'il ne s'agissait pas d'une visite officielle, toubib, annonça-t-il d'une voix calme.

Il sourit amicalement à Brantzen, puis ses yeux vinrent se coller sur Bolan, toujours plaqué contre le mur, passèrent rapidement sur la bosse de l'arme cachée sous sa veste, et retournèrent au visage affolé du docteur.

— Que tout le monde se détente, dit Cann avec un sourire. Je ne suis pas venu pour jouer les héros.

Son regard se posa brièvement sur Bolan.

— Ni pour en enterrer un, ajouta-t-il.

— Je... je suis avec un patient, Genghis, déclara Brantzen.

— Je vois.

Cann lança son chapeau sur une table et s'affaissa dans un fauteuil. Il prit un cigare de sa poche et en mordilla un morceau, continuant à fixer Bolan.

Bolan retourna près de la chaise longue et s'y assit, s'allongeant presque sur les coussins, la veste encore en place sur son bras.

— Ça va, Jim, murmura Bolan.

— Bien sûr, ça va, dit le policier. J'suis juste venu pour passer le temps. Avec le toubib on a passé pas mal d'heures à bavasser sur la guerre et la paix. Hein, Toubib ?

Brantzen opina froidement, se dirigea vers une chaise sur le bord de laquelle il se percha, les mains croisées sur un genou.

— Nous détestons tous les deux la violence, dit Cann en riant doucement.

Il arracha un deuxième morceau de cigare et le coinça dans sa joue, se penchant vers Bolan.

— Ça paraît drôle, non ? Un flic qui ne veut entendre parler que de la paix et de la tranquillité ? Mais... heu... voyez-vous, le maintien de l'ordre est le seul métier que je connaisse. Alors... j'suis venu dans le désert pour trouver ce que la plupart des gens y recherchent. La paix.

Il se remit à rire.

— Je ne suis pas un officier de la justice... je suis un officier de la paix.

Ses yeux brillèrent en se posant sur le chirurgien.

— Nous en parlions l'autre soir, hein, toubib ? Vous vous en souvenez ?

Brantzen acquiesça de nouveau.

— Vous avez une ville très calme, Genghis, dit-il avec raideur.

— Exactement ! Et je veux qu'elle le reste.

Son regard se braqua sur Bolan.

— Vous n'avez pas commis de crimes dans ma ville, monsieur ?

— Pas que je sache, répondit Bolan.

Cann agita la tête, apparemment du même avis.

— C'est bien ce que je pensais.

Il soupira, joua avec le cigare, puis ajouta :

— Bien entendu, la violence semble toujours s'épanouir, déferler dans les régions paisibles. Je ne voudrais pas que ça arrive ici. Vous comptez passer un moment dans ma ville, monsieur ?

— J'allais partir, annonça Bolan.

Cann se hissa du fauteuil.

— Je peux vous déposer quelque part ?

Bolan et Brantzen échangèrent un coup d'œil. Le chirurgien fit un rapide signe affirmatif.

— Suis mes instructions à la lettre et tout ira bien. Un sac à glace bien sec réduira les enflures et la douleur. Mais ne mouille rien. Laisse les plaques jusqu'à ce qu'elles tombent d'elles-mêmes. Si tu remarques une inflammation autour, va voir un docteur tout de suite. Il se leva rapidement, et prit la valise de Bolan dans un coin.

— J'avais t'aider.

— Je suis garé derrière, indiqua Cann.

Il sortit le premier. Bolan le suivit de près, tâtant doucement son visage.

Brantzen rattrapa son patient, marchant à côté de lui dans le hall. Il tendit une large paire de lunettes de soleil à Bolan en disant :

— Tiens. Ça cachera la plupart des pansements.

Bolan grogna sa gratitude, puis ajouta à voix basse :

— Il est pas vrai, ce type !

— J'en sais trop rien, chuchota Brantzen d'une voix rauque. Il est curieux. J'ai jamais pu le déchiffrer. Je crois qu'il sait qui tu es.

— C'est évident, murmura Bolan. On verra bien où ça nous mènera. Encore merci, Jim. Et occupe-toi de cette enveloppe, hein ?

Le chirurgien agita brusquement la tête et dit :

— J'ai eu l'hôpital au bout du fil y'a pas une heure, et le vieux va s'en tirer.

— Tant mieux. Alors, il aura besoin d'argent.

Ils s'arrêtèrent sur le palier. Cann était parti en avant et ouvrait la portière du passager. Bolan saisit la main de son ami.

— Jim... je ne sais pas comment te remercier.

— Tu l'as déjà fait. Il y a des années. Mais fais attention à Genghis Cann. On ne sais jamais ce qu'il a en tête.

— J'ai la meilleure impression possible sur Cann, dit Bolan.

Il ramassa sa valise et partit vers la voiture. Cann lui prit la valise et la mit sur le siège arrière. Bolan agita la main vers son bienfaiteur, puis monta devant.

Cann fit le tour et prit le volant.

— Où donc ? fit-il doucement.

— Décidez vous-même, fit Bolan d'une voix tendue. Votre ville est pleine d'indésirables.

— Comme si je ne le savais pas, soupira Cann qui mit en marche le moteur.

Les concasseurs commençaient à travailler le visage de Bolan. Il regarda par la fenêtre avec un sentiment désespéré en voyant disparaître les bâtiments du New Horizons. Les horizons, se disait Bolan, ne tenaient jamais en place pour un homme en cavale. Il se demandait ce qu'il trouverait au bout du prochain.

— J'vous déposerai en dehors de la ville, disait Cann. Je me fiche où vous irez après. Allez jusqu'en enfer, si vous le voulez, du moment que c'est en dehors de ma ville et que vous y traîniez vos démons.

— Y'a pas à s'inquiéter, lança Bolan. Ils ont l'habitude de me suivre.

— Je crois que vous y êtes pour quelque chose.

— Je le crois aussi.

Mais les démons de Bolan avaient aussi l'habitude de lui tendre des pièges. La voiture de la police avait fait le tour du New Horizons et se dirigeait dans la rue ombragée qui bordait la propriété au sud lorsqu'une Chrysler bondit d'un chemin privé, leur bloquant le passage. Une seconde voiture se mit en travers de la rue une vingtaine de mètres derrière eux pendant que Cann se dressait sur son frein pour immobiliser son véhicule. Deux hommes bondirent du porche de la maison opposée à la clinique et filèrent par-dessus le gazon, pistolets au poing.

— Ce fils de pute de Braddock ! cracha Cann.

La veste de Bolan avait déjà disparu pour libérer son P.M.

— Sont pas des flics ! grinça Bolan qui se baissait sur le siège, la main sur la portière.

Les mouvements brusques lui envoyaient des vagues de douleur; les effets de l'anesthésie disparaissaient rapidement.

La main de Cann se débattait avec le pli de la gaine de son revolver lorsqu'une mitraillette se matérialisa par-dessus le capot de la Chrysler et une voix nasillarde s'écria :

— Nous voulons voir votre passager dehors dans la rue où nous

pouvons l'examiner. Doucement, très doucement. Sortez avec les mains en l'air.

Bolan jeta un coup d'œil sur Cann et ouvrit la portière.

— Vous n'avez pas vraiment envie de sortir,... siffla Cann.

— Ainsi soit-il, dit Bolan.

Cann relâcha sa portière et la repoussa de quelques millimètres.

— Soyez prêt à plonger !

Il se jeta ensuite de côté vers Bolan, le pied au plancher. La lourde voiture bondit en avant, faisant un demi-cercle insensé, le pare-brise et les glaces latérales éclatant sous l'impact des balles de la mitrailleuse.

— Démerdez-vous ! cria Cann au moment où la voiture de la police s'écrasa contre la Chrysler.

La mitrailleuse se tut immédiatement. Bolan se retrouva à moitié éjecté de la voiture. Sa portière était coincée contre la Chrysler, Cann tirait des coups de feu à travers le pare-brise cassé. Venant de l'arrière, une nouvelle fusillade éclata, transperçant la voiture.

— J'suis touché ! grogna Cann. Merde !

Bolan démêla ses jambes et roula sous la voiture, rampant sous les deux véhicules, sortant de l'autre côté de la Chrysler. Un gros homme, le front ensanglanté, quitta la place du conducteur avec peine et manqua de poser le pied sur le torse de Bolan. Bolan lui expédia une balle dans la bouche pendant qu'il le regardait, et dut esquiver la chute de son corps. Le mafioso avec la mitrailleuse se trouvait agenouillé dans le caniveau, le sang coulant d'une fracture ouverte du coude. Il tenta de lever la grosse arme de l'autre bras. Bolan le poinçonna du pubis à la gorge, balayant l'espace rapidement avec son P.M. Il mit ensuite son arme en bandoulière et rampa vers la mitrailleuse abandonnée.

Cann était allongé sur le siège avant, tirant sporadiquement vers l'arrière, se penchant vers le vide. Les deux hommes qui avaient accouru de la maison se tenaient à l'abri à quelque quinze mètres de Bolan sur son flanc gauche; l'un d'eux criait, donnant des ordres à ceux de la seconde voiture. Bolan leva la mitrailleuse, arrosa longuement la voiture éloignée, trouvant un point sensible. Des flammes jaillirent du capot et, avec un spectaculaire « whooosh ! », la voiture fut engloutie par le feu. Une silhouette en flammes s'écarta de la fournaise au moment où la voiture explosait bruyamment.

— Mille ! s'écria Cann en commençant à tirer des coups de feu vers les arbres. Bolan abandonna la mitrailleuse et reprit son P.M. plus léger pour commencer un mouvement sur le flanc. Les deux hommes quittèrent leur abri pour s'enfuir vers la maison. Bolan sentait que Genghis Cann l'avait suivi, quittant les débris de son véhicule et traversant rapidement la rue vers la rangée d'arbres.

La reprise aiguë du P.M. fut noyée par le « baloom ! » soudain d'un

fusil. Un des fuyards s'écroula en pleine course, raide mort. Le fusil tonna de nouveau et le second coureur fut projeté par terre, un tas de viande secoué de sursauts. Cann remit le pied dans la rue, deux traînées de fumée sortant encore des canons du fusil, et fixa silencieusement Mack Bolan.

Bolan remit un chargeur neuf dans le P.M. et marcha lentement vers le policier.

— Vous tirez bien, remarqua-t-il doucement... pour un officier de la paix.

Cann sourit et tourna les yeux sur le champ de bataille pour l'estimer rapidement.

— Bon Dieu ! c'était rapide, dit-il d'une voix émue.

Le côté droit de sa chemise kaki était rouge.

— Vous êtes gravement blessé ? lui demanda Bolan.

— C'est plus douloureux que grave, je suppose, répondit l'officier. J'vais retourner chez le toubib pour qu'il y jette un coup d'œil.

Il rejoignait la voiture de police.

— Vous croyez que la Chrysler marche encore ? demanda-t-il à Bolan.

— Elle n'a pas l'air trop abîmée, répondit l'autre.

— O.K. Ce que j'ai dit tient toujours. Démerdez-vous. Je vous donne une minute. Ensuite il faudra que je me serve de ma radio. Mais attention... revenez par ici encore une fois, et je vous descends.

Il s'enfonçait lentement derrière le volant et cherchait le micro de la radio.

— Personnellement, mon vieux, j'admire votre courage. Mais je ne donne pas un sou de votre avenir. Visage neuf ou pas.

— Merci, fit Bolan.

Il prit la valise sur le siège arrière, la hissa dans la Chrysler, y monta à son tour et se dégagea doucement de la voiture de police, quittant la scène avec des crissements de pneus. Dans le rétroviseur, il vit Jim Brantzen qui courait sur les pelouses du New Horizons, sa trousse à la main.

Bolan tourna en dérapant au croisement et laissa se déchaîner les chevaux du gros moulin. La douleur et la tension firent leur effet. Il se passa la main sur les côtes à l'intérieur de sa chemise. Ses doigts en ressortirent rougis. En plus de tout le reste, il s'était fait blesser. Il se sentait irréel, léger et subitement très faible. Bolan se battit contre une soudaine nausée et se força à se concentrer sur la manière de quitter la ville. De petits démons avec des lance-flammes s'introduisaient dans les os de son visage et lui envoyaient des piques atroces qui partaient du nez, s'étaient sur ses pommettes pour déferler sur ses mâchoires. La sourde douleur le long de ses côtes était plaisante par comparaison.

Il se souvint d'une phrase de Flower Child Andromede, l'un de ses morts de la Death Squad, qui avait dit :

— L'Enfer c'est pour les vivants.

Bolan savait où son nouvel horizon le conduirait.

C'était l'horizon de l'Enfer.

CHAPITRE IX

D'après les dossiers officiels, le bain de sang du 5 octobre commença lorsque le chef de Police fut arrêté par un barrage illégal sur le périmètre est de la ville. Sachant que sa petite ville au bord du désert était devenue le lieu de recherches du redoutable Mack Bolan par une équipe spéciale de la police de Los Angeles et des tueurs à la solde de la Mafia, le chef Robert (Genghis) Cann déclara qu'il avait d'abord cru que le barrage était l'œuvre des policiers de Los Angeles, commandés par le capitaine Tim Braddock. Mais il devint évident au bout de quelques secondes que « j'étais tombé dans le filet tendu par les mafiosi ».

Questionné par les journalistes, le chef Cann fut incapable de dire comment, seul, il avait abattu huit tueurs, armés de deux mitraillettes ainsi qu'une variété de petites armes.

— A ce moment-là, qui réfléchit ? ajouta Cann. Ce sont les réflexes et l'instinct qui prennent le dessus. Je suis aussi surpris que tout le monde de ne m'en être sorti qu'avec une éraflure aux côtes.

Plusieurs journalistes suggérèrent dans leurs comptes rendus qu'une partie de l'histoire avait été délibérément cachée, faisant remarquer les similitudes entre cette première fusillade à Palm Village et d'autres épisodes de la carrière violente de Mack Bolan, l'Exécuteur. Ce qui suivit ressemblait davantage aux rapports normaux entretenus par la police et les gangsters. Répondant à l'alerte envoyée par le chef Cann, trois voitures de l'équipe du L.A.P.D., convergeant sur la scène, découvrirent un deuxième groupe de soi-disant vendeurs de livres (identifiés plus tard comme des « soldats » de la Cosa Nostra, tels que le premier groupe) qui quadrillait un arrondissement proche de la première rencontre.

— Ils (les vendeurs) ont tiré les premiers, déclara le sergent Carl Lyons de Los Angeles. Sinon, je ne les aurais jamais reconnus. Apparemment, ils avaient entendu les coups de feu provenant de l'attaque contre le chef Cann et, ayant cru à une rencontre avec Bolan, ont tenté de nous éloigner des lieux. Je me trouvais dans la voiture avec l'officier Hank Edwards. Nous avons essuyé à bout portant des rafales d'armes automatiques et Edwards perdit le contrôle de la voiture. Nous avons fait un tonneau et, je pense, c'est cela qui nous a sauvés. Ils étaient cinq et avaient un arsenal considérable. Le véhicule retourné nous a fait un abri et la radio fonctionnait encore. On vint à notre aide quelques secondes plus tard. Trois des gangsters furent abattus sur place, un autre fut blessé à la jambe et le cinquième tenta de s'enfuir avec leur voiture. Il entra de plein fouet dans le véhicule du capitaine Braddock au premier croisement et fut tué sur le coup. Le

capitaine, lui, s'en sortit avec une épaule légèrement démise. Je pense que, seul, l'homme qui s'est enfui du combat avec Cann s'en est tiré, apparemment il court encore. Non... nous ignorons son identité.

Les résultats à Palm Village : 12 mafiosi morts, 1 inculpé; 3 policiers légèrement blessés; 2 voitures privées détruites; 1 véhicule de la police de Palm Village légèrement endommagé; 2 véhicules du L.A.P.D. très endommagés. La suite aggrava le score.

Pendant que la plupart des officiers de police se trouvaient sur les lieux des combats précédents, un agent de Palm Village s'intéressa à la conduite d'un homme qui se tenait dans une Lincoln Continental sombre, d'un modèle récent, garée depuis le début de la matinée dans le parking municipal. L'agent avait remarqué que l'homme ne cessait de surveiller une voiture presque identique rangée près de lui. Le second véhicule était l'objet d'une contravention que l'agent avait dressée lui-même.

— Chaque fois que je m'intéressais à cette voiture en dépassement de stationnement, le type devenait très agité, déclara plus tard l'agent. Finalement je me suis approché et je l'ai prié de sortir de sa voiture. Je voulais voir son permis de conduire pour pouvoir l'identifier plus tard. Mais lorsque je l'ai vu de près, j'ai pensé qu'il valait mieux que je le fouille d'abord. Il avait une tête inquiétante. Eh bien ! il est sorti de cette voiture comme une furie, pas armé, du moins pas au début. Mais il a essayé de me donner un coup de genou. J'ai esquivé. Mais j'ai reçu son genou dans l'estomac, ça m'a un peu coupé le souffle. Je lui ai donné un coup de matraque sur le coude pendant que j'étais sur un genou. Et ensuite je me suis retrouvé face à face avec le canon de son revolver. J'sais pas comment j'ai pas eu le visage emporté. Il était si près quand il a tiré que j'ai des brûlures de poudre et le docteur craint encore pour mes yeux. Mais, c'est invraisemblable, il m'a manqué. J'ai entendu la balle siffler dans mon oreille mais je croyais quand même avoir été touché. Je ne pouvais pas voir grand-chose et mon visage me faisait très mal. Je me suis affalé... le visage dans les mains. Puis, je me suis rendu compte que j'étais pas vraiment blessé et me suis levé tout de suite. Ce type traversait la rue en courant. Je l'ai vu disparaître au coin, allant vers Lodetown. Et l'ai suivi. Il est entré dans une vieille boutique désaffectée, la Brown Mercantile, rejoindre ces autres types, ceux qui vendaient des livres. Je leur avais parlé quelques heures plus tôt et ils m'avaient paru réguliers. Eh bien ! je cavais vers le commissariat pour chercher des renforts lorsque j'ai rencontré Gene Perkins, un de nos agents. Gene n'était pas en service et faisait des courses en ville avec sa femme. Il m'a envoyé au commissariat et il a foncé vers la Brown Mercantile. Le commissariat était vide quand j'y suis arrivé. Ça m'a pris une minute ou deux pour appeler le chef à la radio. Et puis je crois que je me suis évanoui. Le

docteur a dit que j'avais une petite commotion cérébrale due à ce coup de feu.

La déposition du policier Gene Perkins éclaira la suite du récit :

— J'ai vu une grosse voiture noire qui sortait tout doucement de l'allée derrière la Brown Mercantile au moment d'arriver sur les lieux. J'étais à pied, sans uniforme, mais je suis toujours armé. J'ai un revolver spécial pour quand je ne suis pas de service, que je porte dans une gaine sous l'aisselle. Ma femme me taquinait toujours parce que j'étais armé. Bon, je me suis mis en vue, et j'ai fait signe à la voiture d'arrêter. Mais au lieu d'arrêter, elle se met en marche arrière et rentre à toute vitesse dans l'allée. Je vois deux hommes assis devant et un ou deux derrière. Je tire un coup en l'air et leur crie de s'arrêter. Je cours vers l'allée, voyez, et à peu près au moment où j'y arrive, je les entends qui ressortent. Très vite. Je comprends et je saute sur le trottoir et je me colle contre le Bar et Grill, chez Al. Je suis à peut-être trois mètres d'où ils sortent de l'allée. Je tire dans le déflecteur et je dois dire que le type a des réflexes, il pile. Et il était même pas encore entièrement sorti. Puis re-marche arrière. Pendant ce temps-là, je suis à plat ventre, me planquant le plus possible - ils ripostent.

« Dès que je ne les vois plus, je me lève pour voir où ils sont allés. J'me penche à l'angle de l'immeuble. Ils sont déjà presque de l'autre côté de l'allée et la chance fait qu'il y a un camion qui livre de la bière derrière chez Molly et qui bloque l'autre issue. Ils sont coincés. Alors un des gangsters descend de derrière et crie après le type qui décharge la bière. Le livreur n'y fait pas attention et continue son travail. Je mets alors une balle dans leur radiateur pour qu'ils ne se reposent pas sur leurs lauriers. Puis ce type qui engueulait le livreur se met à l'assommer avec la crosse de son pistolet. Je le vois arriver comme je vous vois, tout près. Celui avec le pistolet grimpe dans la cabine du camion. Et moi je reçois leur tir tout le temps, vous pensez bien. Ces types ont même une mitraillette, et ils s'en servent, alors je suis obligé de tirer du bras gauche pour ne pas m'exposer. J'ai jamais tiré de la main gauche - on peut dire qu'il s'agit d'un coup de chance avec ce petit .32 à canon court - mais je touche ce truand lorsqu'il se trouve derrière le volant du camion. Il retombe dans l'allée. Puis j'ai eu un autre coup de chance. Ou ne disons pas chance, disons que c'était de l'esprit civique. Le vieux John Trappolino, un maçon en retraite, je crois, qui vit dans le quartier sud et qui vient tous les jours à Lodetown pour une bière et une partie de bowling chez Al. D'habitude il se gare sur Second Street, à côté de chez Al. Je suppose que John a vu ce qui se passait. Toujours est-il qu'il arrive à ce moment-là dans sa petite Rambler, roulant lentement avec la portière ouverte. Je le vois sauter de sa voiture qui roule, comme un adolescent, encore très souple et

agile. La Rambler monte sur le trottoir derrière moi, entre dans l'allée à un angle et s'écrase contre le mur du Village Bakery et cale : l'allée était complètement bloquée.

« Alors, il est maintenant certain que ces types dans la voiture noire ne pourront plus repartir. Ils quittaient la voiture et couraient jusqu'à l'entrée de la Brown Mercantile lorsque j'ai entendu les sirènes qui se déplaçaient vers Lodetown. J'ai pensé que c'était Arthur, l'autre agent, qui avait envoyé des renforts. Et je peux vous dire sans honte que j'étais rudement content de les entendre arriver. Alors je cours vers Main Street, et y a plein de gens qui essaient de voir ce qui se passe. Ça me gêne un peu mais j'arrive devant la Brown juste à temps pour voir s'ouvrir la porte et la tête d'un type qui va sortir. Je tire dessus. J'l'ai raté mais je casse la vitrine derrière lui et c'est aussi bien. Il croit qu'ils sont couverts d'un côté comme de l'autre et il rentre vite dans la boutique. Alors le chef et les gars de Hardcase arrivent et les truands sont vraiment coincés. Mais ils ont eu une mort atroce. Moi, je voudrais pas y passer de cette manière.

C'est le 5 octobre que Lodetown brûla de fond en comble, chaque immeuble étant anéanti par un feu qui échappa rapidement au maigre contrôle des pompiers de la ville. On sait qu'à l'origine le feu commença dans la cave d'un vieil immeuble où se trouvait au rez-de-chaussée la Brown Mercantile louée dans la matinée à un cadre de la Mafia qui se faisait passer pour un représentant en livres. Il est présumé que le brasier fut allumé par les trois criminels non identifiés qui s'étaient réfugiés dans ce bâtiment, peut-être pour créer une confusion qui leur permettrait de s'évader. Si tel était leur plan il échoua. On retrouva, près de la porte de service, leurs cadavres brûlés au-delà de toute identification.

Au moment du feu, il y eut une autre fusillade entre policiers et les « occupants suspects de deux voitures » dans une rue adjacente à Lodetown. La bataille s'engagea lorsque le capitaine Tim Braddock remarqua les deux véhicules qui passaient devant le brasier, visiblement pour se « renseigner ». Braddock put identifier l'un des occupants, Lou « Screwie Looey » Pena, depuis longtemps un tueur présumé de la famille DiGeorge. Trois des officiers de Braddock furent blessés dans cet échange, dont l'un gravement, et un témoin innocent, un personnage pittoresque de Lodetown, Joe l'Indien, fut tué d'une balle perdue. Les deux véhicules purent s'échapper et furent retrouvés abandonnés dans un autre quartier de la ville, avec des traces de sang.

En tout, les morts et les dégâts à Palm Village étaient importants. Trente-deux immeubles commerciaux, vieux mais fonctionnels, étaient détruits, vingt-six véhicules privés entièrement brûlés. Il est assez étonnant de constater qu'il n'y eut aucun mort dans l'incendie, à part

ceux déjà cités. Mais Lodetown, souvenir pittoresque du passé, cessa d'être. L'équilibre de la ville de Genghis Cann n'était plus. Sur les lieux de Lodetown on construirait un ensemble moderne où il n'y aurait pas de place pour les fermiers d'antan et leurs compagnes de la nuit. Il y aurait un nouveau système de taxation; la police de Palm Village se moderniserait, prendrait de l'envergure et serait moins tranquille.

Fixant sérieusement les restes de Lodetown quelques heures plus tard, Genghis Cann confia au docteur Jim Brantzen :

— Il fallait que ça arrive, toubib. Votre ami était le catalyseur dont cette ville avait besoin... dont j'avais besoin. Je regrette... je regrette la perte des vies et des biens, mais... en même temps, je ne regrette pas. Si jamais vous revoyiez votre ami, dites-lui que Genghis Cann n'a aucun regret.

— Je lui dirai, si jamais je le revois, répondit le chirurgien.

Pendant le trajet du retour à Los Angeles, Tim Braddock annonça à son jeune officier Carl Lyons un point de vue différent :

— Vous pouvez vous rendre compte, sergent, tonna-t-il. Ce Mack Bolan est un désastre. J'espère bien ne plus vous entendre élaborer les mérites sociaux et les vertus de cette guerre qu'il a provoquée. Il fait ressortir le pire de tout ce qu'il touche. Il faut l'avoir, ce type ! Il faut l'arrêter avant qu'il ne pousse l'Etat entier à la mer !

— C'est dommage, dit tristement Lyons.

— Comment ?

— Je dis c'est dommage, répéta avec plus de fermeté le sergent. C'est dommage qu'on rende Bolan responsable de toutes nos erreurs.

— Les erreurs de qui ? demanda furieusement Braddock.

— Les nôtres. Nous tous. Vous, moi, Dupont et Durand, tous les bons citoyens. Bolan n'est pas plus un désastre, capitaine, qu'un compas est le pôle Nord. Vous pouvez me flanquer à la porte si vous y tenez, mais si nous étions de meilleurs flics... il n'y aurait pas de Mack Bolan. Bolan n'est pas un désastre, capitaine. C'est une accusation. Il nous accuse vous et moi ainsi que la société de la négligence...

— Ça suffit ! hurla Braddock.

— A peine, répondit calmement Lyons.

Ils roulèrent un moment en silence, puis Braddock annonça :

— Vous êtes fini, Carl. Je ne pense pas que je puisse vous en vouloir pour vos opinions personnelles. J'veux dire, j'arrive à vous comprendre. Mais vos idées vous disqualifient pour le travail Hardcase. Je signerai votre transfert ce soir.

— Merci, fit Lyons. Mais je crois que ce sera inutile. J'ai l'impression que nous ne reverrons jamais plus Bolan.

— Comment ça ?

— Je ne sais pas, soupira lourdement Lyons. J'ai simplement

l'impression que nous voyons la fin d'une époque. Je crois que Hardcase a perdu par défaut.

Braddock se tortilla inconfortablement, prit une cigarette et gronda :

— Faux. Je verrai ce type en taule ou je rends ma plaque.

— J'espère que la retraite vous conviendra, marmonna Lyons.

— Quoi ?

Lyons se voûta sur le volant de la voiture et fixa la route devant lui :

— Je pensais tout haut, dit-il. Je crois quand même qu'on a vu la fin d'une époque.

— On verra, dit Braddock.

Le sergent Lyons avait à moitié raison. L'épisode de Palm Village marqua en effet la fin d'une époque pour l'Exécuteur. Mais ce fut une éclipse et non une extinction. Caché derrière son masque, Mack Bolan allait entreprendre les activités les plus dangereuses et les plus aventureuses de sa carrière contre la Mafia. Il avait décidé de pénétrer la Famille de Julian DiGeorge. Grâce à son masque.

CHAPITRE X

Dix jours s'étaient écoulés depuis l'incident de Palm Village et Lou Pena n'était pas encore revenu chez Julian DiGeorge à Palm Springs. Un bref message était arrivé le soir du 5 octobre, porté par un Willie Walker gravement blessé :

— Lou a dit de vous dire qu'il ramènerait la tête de Bolan dans un sac.

DiGeorge avait immédiatement doublé la garde et passé quelques jours à prudemment broyer du noir. Le 10 octobre, il fit venir Walker le convalescent et lui reposa des questions concernant Palm Village.

— Peut-être qu'il est mort, conclut DiGeorge à la fin de leur conversation, faisant allusion à Bolan. Peut-être que l'un de ces corps était le sien. Peut-être que les flics se taisent pour nous enfoncer.

— J'en sais rien, fit Willie Walker. D'après ce que j'ai pu comprendre, Bolan ne se trouvait même pas en ville. Comme j'ai dit, on a retrouvé la voiture de Julio mais je crois que Bolan l'a abandonnée et en a volé une autre pour repartir. Ça n'a pas de sens de penser qu'il abandonnerait la voiture et qu'il nous attendrait jusqu'à ce qu'on la retrouve.

— N'essaye pas de comprendre Bolan, prévint DiGeorge. Il se croit malin, alors n'essaye pas de dire ce qu'il ferait ou ce qu'il ne ferait pas. Tu connais cette ville, Willie. Dès que tu te sentiras mieux, je veux que tu y emmènes quelques hommes et que tu fasses quelques recherches rapides. Fais comme tu voudras, mais je veux des réponses à quelques questions. Si Bolan est mort, je veux le savoir. Tu comprends ?

— Je comprends, DeeJ, rassura Willie Walker.

Les jours suivants, DiGeorge commença un peu à se détendre. Le 12 octobre il fit un saut à Acapulco dans son avion particulier, combinant un agréable séjour avec une conférence urgente que lui avait proposée un associé mexicain. Le sujet principal des discussions était les nouvelles mesures de répression prises par les Etats-Unis contre le trafic de stupéfiants à la frontière. Il fallait aussi trouver un système de contre-mesures pour ne pas laisser défaillir cette entreprise lucrative. Revenant via San Diego, il en profita pour y parler à Anthony « Tony Danger » Cupaletto, le Caporegime du territoire frontalier entre la Californie et le Mexique. Il lui expliqua le nouveau système de passage des lots de marijuana et d'héroïne mexicains.

Lorsque Cupaletto posa discrètement quelques questions au sujet de Mack Bolan, le patron mafioso exprima sa conviction personnelle qu'on avait vu la fin du « grand méchant Bolan ». Il suggéra à Tony Danger que celui-ci se préoccupe davantage des hasards de la

frontière et moins des fantômes mythiques :

— Faut simplement faire gueuler les hommes d'affaires qui perdent du temps, ajouta DiGeorge. Les fédéraux croient nous emmerder, ils vont voir ce qu'on peut leur faire. Moralez y travaille déjà de l'autre côté de la frontière. Fais la même chose de ce côté-ci et fais gueuler les affaires honnêtes sur les abus des douaniers. En attendant on fera venir la camelote par mer.

La Famille poursuivait ses occupations comme d'habitude. Pendant son retour à Palm Springs, DiGeorge se préoccupa du problème délicat de la « succession » du « Numéro 2 », un poste qui était vacant depuis l'exécution par Mack Bolan d'Emilio Giordano en septembre. Tony Danger ne pouvait même pas être considéré comme candidat. Bolan avait abattu un des lieutenants les plus intéressants de la hiérarchie : DiGeorge se rendait compte qu'il fallait rapidement prendre une décision pour éviter de sordides intrigues dans les rangs. Un titre dans la Cosa Nostra voulait dire bien plus qu'une position ou du prestige; ça représentait le pouvoir et la fortune dans ce que certains fédéraux appelaient déjà « le second gouvernement invisible de la nation ».

Les coups qu'avait portés Bolan à l'organisation avaient plus d'effet qu'il ne pouvait le savoir, se disait DiGeorge. L'ennui normal d'une mort dans les rangs n'avait jamais posé un trop grand problème à cette combine organisée et administrée avec une poigne de fer. Les disputes intra-familiales et les « permis » étaient tous sujets aux décisions du Capo de la Famille; c'était un chef dont le moindre désir était la loi. DiGeorge ne se souvenait pas d'une telle période de mortalité dans les rangs depuis les guerres Maranzano-Genovese pendant les années trente. Grâce à Bolan, la hiérarchie de la famille DiGeorge était en lambeaux.

Même à l'échelle des « soldats » rien n'allait. DiGeorge sourit avec amertume en pensant à Screwy Looey Pena qui était devenu son tueur en chef. Screwy Looey avait toujours été un bon soldat. Et DiGeorge ne doutait pas une seconde que Pena serait toujours un bon soldat, loyal jusqu'à la mort, mais il n'avait pas l'envergure d'un « Capo ». Comment DiGeorge remplacerait-il ses morts ? Depuis des années les Familles n'avaient pas pris de nouveaux membres et il n'y avait pas de sang jeune dans l'organisation. Oh ! il y avait de jeunes employés mais on ne pouvait pas donner un « titre » à un employé. DiGeorge se promit de proposer ce sujet à la « Commissione », le grand conseil qui régissait les activités de toutes les Familles, dès la première occasion. En attendant, il lui faudrait se débrouiller seul avec ses problèmes de succession.

La réception qu'on fit à DiGeorge le 15 octobre était un reflet des temps. Six voitures, dont une Cadillac antiballes, l'attendaient dans un

hangar. Le comité réunissait vingt-six membres, présidé par un « soldat » à cheveux longs qu'on appelait « Little John » Zarecky. Impressionné et intimidé par la présence d'un homme si important, Zarecky rapporta en bégayant à DiGeorge que Pena n'avait pas donné de nouvelles et que Willie Walker était parti avec une équipe deux jours plus tôt. La garde du palais se retrouvait sans commandant; on avait confié cette tâche à Little John. DiGeorge lui reprit immédiatement cette responsabilité et la remit à Philip Honey Marasco, un garde du corps de quarante-deux ans qui l'avait accompagné au Mexique. C'était ainsi qu'il n'y avait personne pour mettre DiGeorge au courant de ce qui s'était passé en son absence pendant que la caravane des voitures faisait son chemin vers la villa de Palm Springs, et c'était également ainsi que Julian DiGeorge ignore l'existence d'un homme nommé Frank Lambretta. Jusqu'à la confrontation étonnante qui se déroula au bord de sa piscine.

La piscine et le patio étaient le domaine privé de la propriété, une réserve réclamée à grands cris peu auparavant par la fille de DiGeorge, Andréa DiGeorge d'Agosta, une jeune veuve qui détestait la présence de gangsters et truands dans la maison familiale. Andréa, qui avait ignoré les activités criminelles de son père, en était même arrivée à le mépriser, et ils ne se parlaient presque plus depuis que DiGeorge avait été exposé comme patron de la Cosa Nostra par les machinations de Bolan.

DiGeorge ne fut pas surpris de voir sa fille au bord de la piscine. Elle y avait même passé le plus clair de son temps à « y rêver », comme disait DiGeorge, et « à pleurer sur le lait renversé ». Ce qui le surprit et le choqua fut que sa fille était pour ainsi dire nue et qu'elle se trouvait avec un homme pareillement dévêtu.

— Espèce de pute ! rugit DiGeorge en guise d'ouverture.

L'homme en question n'avait qu'un slip humide. Il était couché sur le dos sur la planche du solarium. Andréa, vêtue du bas de son bikini, était allongée sur lui. Elle leva les yeux vers son père et s'écria :

— Papa ! ne regarde pas !

— J't'en fous ne regarde pas ! hurla DiGeorge. Lève-toi et fous-toi quelque chose sur le dos !

D'une voix étranglée par la gêne la fille s'exclama :

— Je ne bougerai pas tant que tu ne te retournes pas !

— C'est ça ! hurla le malheureux père. Tu montres ton cul à n'importe quel connard qui passe, mais ton père doit tourner la tête !

Il s'était déjà retourné mais, fou de colère, il se dandinait nerveusement, serrant rageusement les poings.

— Qui est ce con ? cria-t-il.

La voix d'Andréa tremblait lorsqu'elle lui dit :

— Je ne te répondrai pas tant que tu seras dans cet état. Et Franck

n'est pas un con. Nous allons même nous marier et... et...

Elle en perdit complètement la voix et eu du mal à raccrocher le haut de son maillot.

Petite, un mètre soixante-cinq, à peine quarante-cinq kilos, elle possédait cette qualité extraordinaire qui fait que les femmes italiennes sont devenues les symboles de féminité dans le monde entier.

Son « complice », comme elle le nomma plus tard, n'eut aucune réaction lorsqu'elle parla du mariage. Il se leva facilement de la planche, se glissa dans une paire de jeans blancs et se dirigea vers la silhouette furieuse du père.

— Je m'appelle Franck Lambretta, monsieur DiGeorge, annonça-t-il tranquillement.

DiGeorge l'examina avec des yeux voilés. Il vit un homme mince de trente-cinq ans, musclé, bien bâti, et trop beau. Peut-être un play-boy. Palm Springs en était plein. DiGeorge se sentait amoindri par l'indiscrétion de sa fille. Il eut un grognement de dégoût et administra un revers de la main formidable à l'homme qui se tenait devant lui; de manière évidente, l'homme avait prévu cette réaction mais il n'avait pas bronché en recevant le coup. Sur sa joue la trace des quatre doigts se dessina sur la peau lisse; un muscle de sa mâchoire se tendit et un nerf tressaillit sous son œil.

— Je pense que vous estimiez que je méritais cela, dit l'homme.

Il parlait lentement, retenant avec peine son sang-froid.

— Mais c'est le dernier coup que vous me porterez. Je vous le conseille.

— Ouais, ouais, marmonna DiGeorge. Vos conseils me terrifient.

La fille avait réussi à couvrir sa poitrine haletante et se dirigeait sur son père, les yeux hors de la tête.

— Tu es fou ! Complètement fou ! s'écria-t-elle. Tu te braques pour une chose innocente comme ça, toi qui es un meurtrier, un voleur, un...

Gémissant de rage, car on l'avait poussé trop loin, DiGeorge envoya une seconde gifle. Elle la vit arriver et se tut brusquement, poussant un petit cri. Mais l'homme qui s'appelait Lambretta avait réagi encore plus rapidement. Sa main jaillit et emprisonna le poing de DiGeorge, l'immobilisant, tremblant devant ses yeux coléreux.

Les deux hommes se fixèrent un instant, la lutte silencieuse continua jusqu'à ce que Lambretta murmurât :

— Foutez la paix à la gosse, Deej.

— J'vais lui foutre une grosse tête, oui ! siffla DiGeorge.

— Disons que c'est ma faute, suggéra à voix basse Lambretta ne lâchant pas prise. Je l'ai obligée. Alors, laissez tomber.

— Lâchez-moi !

— Si je le fais et si vous essayez de la frapper, je vous balance

dans la piscine. Ne faites pas comme dans le vieux pays.

Lambretta lâcha prise et fit un pas en arrière, souriant légèrement au père enragé.

— Tu sais à qui tu parles, crétin ? cracha DiGeorge.

Lambretta acquiesça abruptement.

— Oui, je sais à qui je parle. Et je confirme ce que j'ai dit; s'il faut une baignade pour vous calmer, apprêtez-vous à un bain, DeeJ.

Soudainement conscient que l'intrus décontracté l'avait plusieurs fois appelé « DeeJ », DiGeorge fixa son interlocuteur et lui demanda :

— Qu'est-ce que t'as à m'appeler DeeJ ? Comment tu t'appelles ?

Avec la subite détente, Andréa se mit à rire nerveusement. DiGeorge lui lança un regard furieux, tapa du pied et ouvrit tout grands les bras.

— Allez, viens ! dit-il. Viens.

La fille se réfugia dans ses bras et se mit à pleurer sur son épaule. Le « fiancé » retourna vers la planche du solarium, s'y assit et prit un paquet de Pall-Mall sur les dalles. Il alluma une cigarette et mit ses chaussettes et chaussures. DiGeorge et sa fille s'approchèrent de la planche, bras dessus, bras dessous, souriant avec embarras.

— Il faut peut-être un truc comme ça pour briser la glace, disait DiGeorge à sa fille. Ça fait des semaines qu'on n'est plus copains.

Il poussa Lambretta d'un doigt de pied et dit :

— Personne n'a jamais trouvé drôle d'être une jeune veuve, hein ? Alors, à quand la cérémonie ? Ça fait combien de temps que vous vous connaissez comme ça ?

— On a pas encore fixé la date, papa, contra rapidement Andréa.

— Vous feriez mieux de vous dépêcher, suggéra avec humour DiGeorge. D'après ce que j'ai vu en arrivant, ça presse.

La cigarette à la bouche, Lambretta esquissa un sourire et se leva. Il passa une chemise et tendit la main.

— Amis ? demanda-t-il avec simplicité.

— Hé ! une poignée de main pour un futur beau-père ? protesta DiGeorge.

Il esquiva la main tendue et prit Lambretta dans ses bras et lui planta un baiser bruyant sur la joue.

Andréa gloussa en disant :

— Je vais me mettre quelque chose.

Elle fila vers la maison.

DiGeorge la regarda disparaître, puis son sourire s'effaça et il fit rapidement un pas en arrière, regardant l'autre d'un œil critique.

— T'as intérêt à avoir un dossier sans tache, monsieur le futur beau-fils, dit-il d'une voix menaçante.

Mack Bolan sourit à travers le masque « Lambretta » et dit :

— Vous pouvez me regarder d'aussi près que vous voudrez, papa.

CHAPITRE XI

Dans les milieux démodés de la Mafia, l'orgueil et le respect étaient encore les bases des relations humaines. En effet, il était bien rare qu'un Capo se permette d'insulter le plus subordonné de ses hommes et il était grave, sous risque d'apparaître devant un tribunal de truands, de frapper un autre mafioso. Il était strictement interdit de toucher à la femme d'un autre homme de l'organisation. Mack Bolan connaissait ce code curieux - curieux surtout à cause de son cadre violent et brutal. Délibérément, il n'aurait jamais choisi ce genre d'introduction pour faire la connaissance de Julian DiGeorge; on ne gagne pas l'amitié d'un Capo en l'insultant. Bolan en était conscient mais la chose était faite et peut-être serait-ce la meilleure des présentations.

Andréa s'était rapidement changée et elle portait des pantalons taille basse et un chemisier en nylon lorsqu'elle revint dans le patio au moment où son père quittait la scène par une autre sortie. Elle fixa timidement l'homme qui se faisait appeler Frank Lambretta et lui dit :

— Pauvre papa, j'aurais pu lui épargner ça.

— Il survivra, dit Bolan avec un sourire. Si je le peux, il le peut aussi.

Elle eut un joli rire et s'installa sur une chaise longue, l'œil rivé sur Bolan.

— Je te dois des excuses, dit-elle. Et des remerciements. Je suis navrée d'avoir eu à faire le coup du mariage. Je pensais à papa. Si tu...

— C'est pas grave, interrompit Bolan. On peut laisser courir un moment si tu veux.

La fille agita sérieusement la tête.

— J'allais dire que si tu veux bien jouer le jeu un moment, ça m'éviterait bien des ennuis. Papa est très vieux jeu pour ce genre de choses.

Bolan lui fit son plus beau sourire Lambretta.

— Je t'invite à dîner ?

Andréa secoua la tête :

— Tu ne penses pas à tes obligations familiales, que tu dînes ici. 8 heures, et en cravate, s'il te plaît.

— 8 heures, répéta-t-il à nouveau.

Elle quitta la chaise, venant dans ses bras, lui offrant sa bouche. Il l'embrassa. Elle soupira entre ses lèvres, se détacha et se nicha contre son cou.

— Il fait chaud, dit-elle. Ne t'inquiète pas pour le dîner. On pourra peut-être aller ailleurs après.

Bolan lui caressa une fesse, la lâcha et se dirigea vers la sortie que

DiGeorge venait d'emprunter. Il se retourna pour lui dire au revoir mais elle disparaissait déjà dans la maison. Il sortit, passant sous une arche, se dirigeant vers le parking. Un homme trapu en costume léger, que Bolan n'avait jamais vu depuis les quelques jours qu'il venait à la villa, faisait le tour du bâtiment, se dirigeant vers une voiture garée. L'homme se ressaisit et fixa Bolan :

— Mais qui êtes-vous ?

— Je suis sûr que vous le saurez sans que je vous le dise, répondit aimablement Bolan.

Il se glissa derrière le volant d'une superbe Mercedes, mit en marche le puissant moteur et quitta le parking dans un jaillissement de gravier.

L'homme en costume d'été le regardait encore lorsqu'il s'arrêta pour être identifié au portail, une formalité sans gravité depuis la présence de Bolan-Lambretta dans la propriété DiGeorge.

Il attendit d'avoir fait un kilomètre avant de regarder son visage meurtri dans le rétroviseur. Doucement, il toucha les chairs endolories, grinçant au contact de l'endroit où DiGeorge l'avait frappé. Il lui avait fallu un contrôle extrême pour ne pas réagir à cette douleur insupportable. Il espérait qu'aucun mal intérieur n'avait été fait. Tout allait trop bien pour que son visage s'écroule. Oui... tout allait bien. Il pensa à Andréa avec un double sentiment; plaisir et regret. C'étaient, bien entendu, des rapports sans avenir... Il n'avait aucune raison de se sentir coupable du fait qu'il cultivait la fille par intérêt. Elle était prête pour une liaison... ç'aurait pu être Bolan ou un autre... Alors, pourquoi pas Bolan ? Il s'en servait, bien sûr, mais, elle aussi, s'en servait. C'était d'une clarté évidente. Elle avait tenu à ce que DiGeorge les trouve en petite tenue. Elle se servait de Bolan pour faire du mal à son père. D'accord. Alors Bolan s'en servait pour la même raison, dans le même but.

Ces pensées l'occupèrent jusqu'à son hôtel. Il monta directement dans sa chambre, se doucha, mit un costume léger et passa le harnais qui tenait son revolver. Puis il descendit dans le hall, fit un signe au concierge, un personnage de quarante ans qui souriait perpétuellement et mit un billet de vingt dollars sur le comptoir.

— On a demandé des renseignements sur moi ? demanda Bolan au concierge.

Le concierge fixa le billet puis leva un regard voilé sur le client.

— Quelqu'un a demandé des renseignements sur vous, Mr Lambretta ? demanda-t-il innocemment.

— C'est le billet qui pose la question.

— Il me semble...

L'homme agita nerveusement les doigts sur le comptoir et sourit malicieusement.

— Il me semble qu'il y avait un homme, il y a moins d'une heure, qui semblait vous porter un certain intérêt, Mr Lambretta.

— Que lui avez-vous dit ?

Les yeux du concierge retombèrent sur le billet de vingt dollars. Il sourit puis ajouta :

— Eh bien ! qu'y a-t-il à dire, vraiment ? Vous êtes descendu ici. Vous payez en liquide, pas par carte de crédit. Vous êtes calme, vous ne vous mêlez pas des affaires des autres et...

Il regarda Bolan d'un air suppliant.

— Et je fais un pari sur les canassons de cent dollars tous les matins chez l'aimable « bookmaker » local, ajouta Bolan.

Le concierge jeta un regard oblique des deux côtés sans jamais délaissier son sourire.

— Il ne faut pas parler de certaines choses, Mr Lambretta, dit-il nerveusement. Je préférerais que vous passiez sous silence certaines de vos... heu... relations.

Bolan reprit les vingt dollars, fit un pas en arrière et déboutonna sa veste, exposant le petit .32, lorsqu'il fouilla dans sa poche et en retira des billets serrés dans un clip. Il remit les vingt dollars dans le clip et en sortit un billet de cinquante dollars qu'il laissa tomber devant le concierge. Les yeux de l'homme quittèrent le revolver pour venir se fixer sur le nouveau billet sur le comptoir. Il mouilla nerveusement ses lèvres et dit :

— Je ne vois vraiment pas...

— Je ne veux pas que vous voyiez, dit aimablement Bolan. Et je n'ai pas besoin de rester ici à jouer avec mes billets. Je pourrais plus simplement vous traîner par-dessus ce comptoir et vous flanquer quelques gifles. Vous y aviez pensé ?

Apparemment, cette pensée avait également effleuré le concierge. Il se mit alors à parler sur un ton de conspirateur :

— Cet homme voulait simplement savoir qui vous êtes et qui sont vos relations, Mr Lambretta. Je pensais que vous n'aviez rien à cacher. Je lui ai dit depuis combien de temps vous étiez descendu ici, et que vous sembliez être un monsieur tranquille et bien élevé. Ah ! et je crois lui avoir dit que D'Agosta était venue vous prendre deux fois. Ai-je été indiscret ? J'espère que non. Quelle gentille jeune femme, D'Agosta... bien trop jeune pour être veuve. C'est bien dommage, vraiment.

— Vous lui avez dit pour les chevaux ?

— Oui, monsieur. Oh ! mais je suis sûr que ce n'est pas grave. J'ai déjà placé de l'argent pour ce monsieur aussi.

— Alors, qui est-ce ?

La lèvre inférieure du concierge tremblota.

— Un monsieur Marasco. Je crois qu'on l'appelle « Honey »

Marasco. Un nom étrange pour un homme de sa corpulence, mais c'est...

— Et vous lui avez parlé de mon courrier ?

Le visage du concierge se tendit.

— Je... heu... Marasco est un associé de Julian DiGeorge, Mr Lambretta. Vous savez certainement que Mr DiGeorge est le père de D'Agosta. Alors, avec ces considérations, je n'ai vu aucun mal à...

— Vous lui avez parlé de mon courrier !

— Oui, Monsieur. Je lui ai dit que vous aviez reçu des lettres de la Floride et du New Jersey. Ai-je fait une er...

— Non, laissez tomber, culpa Bolan.

Il poussa le billet de cinquante dans la main moite du concierge. Il souriait en traversant le hall vers la sortie. La couverture marchait.

CHAPITRE XII

— Ce type est un truand de rien du tout, bambina, dit DiGeorge à sa fille.

Il détestait employer des mots italiens dans la conversation courante, mais il disait bambina pour accentuer leur relation père-fille. Andréa comprenait ce geste de psychologie familiale. Nulle part ailleurs le conflit des générations n'était plus évident que chez les DiGeorge. Mère et fille avaient depuis fort longtemps quitté le domaine de la discussion rationnelle; Mama passait le clair de son temps à voyager, à hanter les palaces de la Riviera italienne. Entre père et fille ce bambina était le mot de trêve, établi depuis la première fessée d'Andréa à l'âge de trois ans. Donc ce bambina était le signal pour enterrer la hache de guerre, calmer un orgueil blessé ou préparer la voie pour annoncer une mauvaise nouvelle, ce que DiGeorge pensait avoir à faire à présent.

— Il n'a même pas de bons contacts, poursuivit le père ennuyé. C'est un solitaire, un minable, un tueur à deux sous et un vagabond que le monde entier peut acheter. Je n'aime pas te le dire, mais tu devrais te méfier des personnes que tu introduis ici, ma chérie. Un pique-assiette comme lui peut causer des tas de problèmes à ton papa. Et puis les mecs de son espèce terminent toujours avec une balle dans la peau et une veuve en pleurs. Et il pourrait t'entraîner dans sa chute. Je ne dis pas que je voudrais choisir tes amis, mais... enfin... écoute, bambina, tu es au courant maintenant, tu sais comme ton papa doit faire attention.

— De quelles sources tiens-tu tes renseignements ? demanda Andréa d'une voix étonnamment calme.

— Tu sais que ça fait partie de mon travail de savoir des choses.

— Oui, je m'en rends compte, papa, dit patiemment Andréa. Mais tes informateurs se trompent, cette fois. Frank est... eh bien ! je ne sais pas comment il gagne sa vie et je m'en fiche. Je le trouve formidable et c'est tout ce qui m'intéresse.

Ses yeux se voilèrent et elle se prépara à attaquer les points sensibles de son père.

— Après tout, où serais-je, moi, si mama t'avait demandé des références il y a trente ans ?

— Aïe ! aïe ! aïe ! gémit DiGeorge.

Il frappa du coude le mur et crispa son poing plusieurs fois.

— Tu ne veux pas être raisonnable, bambina, dit-il. Tu veux faire de la peine à ton papa. Bon, j'ai de la peine. Mais pas à cause de ce que j'ai fait pour ta maman ou toi. Et alors ? J'ai fait quelques trucs dont je n'ai pas envie de parler; tous les hommes peuvent en dire

autant. Mais les temps ont changé, le monde a changé; il n'y a plus de place pour des tueurs minables. Dis, tu crois que ton papa n'a pas toujours pensé en premier au bonheur de sa femme et son gosse. Hein ? Tu y as pensé ?

— Tu aurais coupé le cou de mama ainsi que le mien dès que tes frères de sang l'auraient demandé, et tu sais que c'est vrai ! Même maintenant Cosa Nostra d'abord, ensuite et toujours, c'est vrai, non, papa ? Plus important que la famille, la patrie, et même Dieu. La loyauté envers « cette chose que nous avons », n'est-ce pas, papa ?

Andréa avait piqué son père au vif. Son visage était devenu blême lorsque sa fille avait dit « Cosa Nostra ». Il se mit à rire nerveusement.

— Hé ! où as-tu trouvé ces sornettes ? Tu as écouté des contes de fées ? Qui a raconté à ma bambina des contes de fées du vieux pays ?

Andréa observa froidement son père.

— Ce ne sont pas des contes de fées et ça ne vient pas du vieux pays. L'origine est new-yorkaise, de l'époque des années vingt et trente; ce qui est très éloigné du vieux pays. Ça fait partie du domaine public maintenant, papa. Je ne serais même pas surprise si j'apprenais que c'est écrit dans les livres de classe. Alors qu'est-ce que tu veux me faire croire ? Tu ferais bien de te mettre à la page. La Mafia et la Cosa Nostra sont la même chose, le monde entier le sait, et tu en fais partie jusqu'au bout des ongles; je sais qui tu es, et ce que tu es. Alors épargne-moi le numéro « bambina » pour me dire que la fille d'un truand n'a pas le droit d'épouser un truand. Telle mère, telle fille, papa. Tu n'y peux rien, alors résigne-toi.

Julian DiGeorge n'était pas fâché, ni même vexé. Il avait peur et il était triste.

— D'accord, tu voulais faire de la peine à ton père, c'est fait, dit-il à voix basse. Bon, je ne t'en veux pas. Je crois que je préfère que tout soit à la lumière du jour; au moins, maintenant, je vois les coups avant de les prendre. Tu as entièrement raison, bambina. DeeJ ne valait rien avant que la Mafia n'en fasse quelqu'un. Tu as raison. Je n'ai pas reçu une bonne éducation comme toi, et je n'ai pas bouffé du caviar au petit déjeuner non plus.

Il leva les bras et tourna sur lui-même, regardant le luxe étalé autour de lui comme s'il le voyait pour la première fois.

— Une baraque comme celle-ci... quand j'étais gosse, une baraque comme ça, c'était un conte de fées. Tout ce que tu possèdes, souviens-t'en, tu le dois à « cette chose que nous avons », à la Cosa Nostra. Parfaitement, elle t'a nourrie, habillée et si ton père est loyal, il lui doit tout aussi. Et si tu avais deux sous de jugeote, tu montrerais un peu de reconnaissance au lieu de dire des vacheries. Et souviens-toi de ceci, tu es trop intelligente pour raconter des stupidités à ton père.

Ce que tu as dit pour les gorges tranchées était exact. Ça peut arriver à tout le monde, même à la fille d'un Capo. Voilà ! tu croyais que je le nierais ? Eh bien ! DeeJ ne nie rien. Alors si j'étais toi, Mademoiselle Ingrate, je ferais très attention à ce que je dis des amis de papa à qui peut l'entendre. D'accord ? DeeJ est puissant, oui ! Il est ce qu'il y a de plus important à l'ouest de Phoenix, mais je ne suis pas Dieu, bambina. Quand l'ordre vient d'en-haut, il est suprême; un contrat est un contrat, sans questions sur la fille de qui ou la femme d'un tel.

DeeJ se leva du fauteuil qu'il occupait et vint fixer sa fille avec des yeux désespérés.

— Cette conversation est une ignominie pour un père et son enfant. Il n'y en aura plus comme ça, hein, bambina ?

— Non, papa, il n'y en aura plus, répondit doucement Andréa.

— Tu diras à ce Lambretta d'aller se faire voir.

Andréa soupira.

— Oui, papa. Il vient dîner. Je lui dirai à ce moment-là.

— Tu veux que je m'en charge ? demanda avec douceur DiGeorge.

— Oui. Oui, je veux bien.

Ses yeux débordèrent de larmes, et elle sauta de son fauteuil et quitta en courant la pièce, criant :

— Je suis désolée, papa !

DiGeorge prit un lourd cendrier en verre et le projeta contre un mur de toutes ses forces.

— Moi aussi, bambina, dit-il à la pièce vide.

CHAPITRE XIII

Un valet au regard d'acier pria Bolan d'entrer dans le salon. Il était vêtu du costume classique, mais sa veste cachait mal l'arme qu'il portait sous l'aisselle gauche. Le valet proposa un verre, Bolan accepta un gobelet de Scotch et s'installa dans un fauteuil confortable. Un cendrier sur pied apparut près de son coude droit; le valet prit ensuite congé et le laissa seul. L'éclairage était tamisé et les boiseries sombres jetaient des ombres troublantes. Bolan parcourut du regard les étagères de livres, voyant sans voir les volumes auxquels on ne touchait jamais. Un frisson le fit trembler; on l'observait, il le sentait. Tranquillement il alluma une cigarette, se leva et vida le Scotch d'un trait.

Bolan posa le verre vide sur une commode, ouvrit sa veste, et, bien en vue, vérifia l'état de son arme. Puis il reboutonna la veste et refit les cent pas. Une porte s'ouvrit et deux hommes entrèrent. Bolan reconnut l'un d'eux, un des gardes de la villa, un jeune homme au visage lisse avec la dégaine d'un universitaire. Le second était un poids lourd avec une démarche légère, un visage de bœuf haché, de grosses épaules et des pieds minuscules. C'était l'homme que Bolan avait vu dans le parking. Le jeune s'immobilisa sur le pas de la porte et laissa voir son .38, l'autre vint s'arrêter près du bras droit de Bolan.

— Vous avez oublié de déclarer vot'outillage, annonça Petits Pieds d'une voix cordiale.

— J'aimerais savoir à qui je le remets, répondit avec raideur Bolan.

— J'm'appelle Marasco, dit avec sérieux le poids lourd.

Bolan acquiesça.

— D'accord.

Sa main se déplaça lentement vers la veste.

— Pas comme ça ! fit rapidement Marasco. Penchez vous en avant, les mains sur le bureau.

— Pas question.

Bolan se permit un léger sourire. Du regard il fit un rapide aller et retour, indiquant le jeune homme armé qui se tenait près de la porte.

— Je ne tourne jamais le dos à un homme armé.

Ce fut Marasco qui manqua de sourire.

— Bon, alors tout doucement. Posez-le sur le bureau.

Bolan fit comme on le priait. Marasco s'avança et laissa tomber le pistolet dans la poche de sa veste.

— Vous le reprendrez en sortant.

Il fit quelques pas vers la porte, puis se retourna vers Bolan, avec un regard inquisiteur.

— Votre nom est Lambretta ?

Bolan acquiesça.

— Vous n'êtes pas parent avec un certain Rocky Lambretta de Jersey City ?

— C'était un cousin, répondit calmement Bolan. Il est mort en 1962.

Marasco eut un hochement de tête compréhensif, fit un autre pas vers la porte, puis se retourna encore une fois.

— C'est Frankie, non ?

Bolan se mit à sourire.

— Pourquoi toutes ces questions ? Vous connaissez mon nom.

— Vous n'avez jamais travaillé à Miami ou Saint-Pete ?

— Vous voulez que je m'assois et que j'écrive l'histoire de ma vie ?

Marasco haussa les épaules et alla jusqu'à la porte.

— M. DiGeorge descendra dans un instant. Installez-vous.

— J'étais installé avant que vous ne veniez, répondit avec sarcasme Bolan.

Marasco lui fit un clin d'œil et sortit. Le jeune lui sourit et suivit le poids lourd, tirant la porte après lui. Bolan maintint un visage impassible et fixa un moment la porte close, puis il retourna près du bar et se versa un deuxième Scotch. Il se sentait toujours observé mais il n'avait plus de craintes de ne pouvoir se conduire de façon convaincante. Il avait grandi dans un quartier italien; il comprenait aussi son ennemi, le séjour qu'il avait passé dans la famille de Sergio Frenchi à Pittsfield lui serait d'un secours inestimable dans les jours à venir. Bolan continua à jouer son rôle, buvant du Scotch et faisant les cent pas dans la pièce. Cinq minutes plus tard, Julian DiGeorge fit son entrée.

— Que faites-vous à Palm Springs ? demanda-t-il sans préambule.

Bolan fit mine de s'énervé.

— J'en ai marre. Ecoutez, c'était une plaisanterie et je ne l'ai pas contredite. Je n'ai jamais été sérieux avec votre fille. On s'est un peu marré et c'est tout. Vous êtes entré et j'ai voulu lui éviter une situation embarrassante. Mais maintenant ça suffit.

Le visage de DiGeorge était demeuré indéchiffrable.

— Répondez à ma question.

Bolan explosa.

— Vous connaissez déjà les réponses !

— Pourquoi vous amusiez-vous avec ma fille ?

Les yeux de Bolan lui sortaient de la tête.

— Vous vous foutez de moi ? Quel homme n'aurait pas envie de...

Il s'arrêta brusquement, fouilla sa poche et en sortit une cigarette qu'il planta entre ses lèvres. Puis il l'arracha sans l'avoir allumée.

— Ecoutez, Dee, elle est majeure, elle est ravissante et, pardonnez l'expression, ce n'est pas la Vierge Marie. On s'est rencontré dans le bar de mon hôtel et on s'est un peu marré. On est

devenus copains. J'en étais le premier surpris quand j'ai appris qu'elle était votre fille. Elle s'appelle d'Agosta maintenant et plus DiGeorge. Je ne savais même pas qui elle était. On s'est connus il y a trois jours.

Les épaules de DiGeorge s'étaient contractées mais le visage était impassible.

— Qu'est-ce qui vous a amené à Palm Springs ?

Bolan prit rapidement une coupure de journal pliée qu'il avait dans la poche et la plaqua, dégoûté, sur le bureau.

— Est-ce vraiment une question utile ?

DiGeorge s'avança et prit la coupure. Il la déplia, y jeta un coup d'œil, la laissa retomber et se mit à rire doucement.

— Je m'en doutais.

Bolan reprit la coupure, un article sur les exploits à Los Angeles de l'Exécuteur avec, en gros plan, une photo de lui qui dominait les caractères.

— On dit que le contrat est encore ouvert, marmonna le masque « Lambretta ».

— Et vous voudriez vous prendre cent mille dollars en vitesse, dit le mafioso en riant.

— J'ai entendu que vous étiez retranché ici. Je pensais que ça valait le coup d'essai.

— Vous n'avez pas aussi pensé que ce con de Bolan pourrait se trouver au Brésil en ce moment ? Ou mieux, qu'il est peut-être mort et enterré par les flics à Palm Village ?

Bolan eut un grognement méprisant.

— Il se trouve ici à Palm Springs !

L'expression hilare quitta rapidement le visage de DiGeorge.

— Qu'en savez-vous ?

— On s'est déjà rencontrés.

Bolan déboutonna lestement sa chemise et l'écarta, découvrant un sillon dans la chair sous son aisselle gauche.

— Une balle de .45 m'a fait cette tranchée, c'est l'Exécuteur qui me l'a faite.

— Ne dites pas ce mot !

— Quel mot ?

— N'appellez pas ce minable par ce surnom ! Faites voir cette égratignure !

— Vous parlez d'une égratignure ! dit Bolan. Il tira sur le pan de sa chemise pour mieux exposer la cicatrice de sa blessure.

DiGeorge eut un clappement de langue d'étonnement.

— Vous avez eu de la chance, Frankie ! Quelques centimètres plus à droite et vous... Il lâcha la chemise et étudia la blessure d'un air professionnel.

— Ça guérit bien. Y a quoi ? environ une semaine ?

— A peu près.

Bolan reboutonna sa chemise et la remit dans son pantalon.

— Ouais, vous avez eu de la chance, répéta DiGeorge. Frankie Lucky, c'est un nom qui devrait rester. Y'a pas beaucoup de types qui peuvent se vanter d'avoir échangé du plomb avec Bolan. Vous êtes sûr que c'était lui ?

Un courant de respect remplaçait l'atmosphère tendue qui avait régné jusqu'à présent. Bolan s'en rendit immédiatement compte.

— C'était bien lui. On s'est retrouvés nez à nez à Desert Junction, mardi soir.

— C'est à moins d'un kilomètre d'ici, fit nerveusement DiGeorge.

— Ouais. Je venais par ici pour repérer les lieux. Lui aussi, je suppose. A la place, on s'est repérés tous les deux.

— Vous l'avez touché ? fit rapidement DiGeorge.

— J'crois pas. Ça s'est passé trop vite, vous savez, inattendu. On se trouve côte à côte à un feu rouge. Je le vois et il me voit le reconnaître, et on commence à se balancer des pruneaux. Il fait demi-tour et se tire. Moi, j'pense qu'il aura une autre occasion et je n'ai pas envie d'échanger des coups de feu d'une voiture à travers une ville. Et puis j'suis touché aussi...

— Qu'est-ce qu'il avait comme voiture, Lucky ?

— Une grande... une Chrysler, je crois.

— Ouais.

DiGeorge se frappa les mains et fit le tour de son bureau, marchant nerveusement.

— Y a une semaine mardi soir ?

— Oui. Mais je parie qu'il est encore dans le coin.

DiGeorge porta une main à sa bouche et mordilla une jointure.

— Vous l'avez peut-être blessé. Il se planque peut-être.

— C'est possible.

Il y eut une interruption bruyante; Andréa D'Agosta entra comme une furie dans la pièce portant un sac de voyage, claqua la porte, et laissa tomber le sac.

— As-tu dit au petit minable d'aller se faire foutre, papa ? demanda-t-elle d'une voix sèche et forte.

— Pas encore, gronda DiGeorge.

Il la regarda d'un œil venimeux. Elle portait une mini-robe collante avec des fentes qui laissaient voir ses cuisses.

— Alors, dépêche-toi, parce que je vais aller me faire foutre avec lui et je n'ai pas l'intention de perdre plus de temps dans cette maison de fous.

Elle fixa Bolan.

— Viens, Frank. Partons.

— Tu ne bouges pas d'ici, tonna DiGeorge. Tu restes ici !

— Tu me tireras dessus si je pars et tu me couperas la gorge si je reste !

Elle se mit à rire hystériquement et vint se tenir près de Bolan, lui posant une main sur le bras.

— Qu'en dis-tu, Frank ? gloussa-t-elle. Que penses-tu d'un homme qui menace sa propre fille d'une mise à mort à la sauce mafia ? C'est trop drôle, non ?

Un petit .22 s'était matérialisé dans sa main.

— Viens, Frank. Je dégagerai le chemin.

Elle se mit à rire de plus belle.

— Ne sois pas si choqué, papa. C'est dans le sang, tu sais. Tel père, telle fille. Je suis née avec le droit de tuer.

DiGeorge avait la tête d'un homme qui aimerait s'allonger et mourir instantanément. Bolan saisit le petit revolver et de l'autre main frappa la fille. Elle fit quelques pas vacillants et s'effondra, la marque rouge des doigts se dessinant sur sa joue.

— J'en reviens pas, murmura-t-elle d'une voix déphasée.

Bolan jeta le petit revolver sur le bureau, alla jusqu'à la fille, embrassa tendrement l'empreinte de la gifle et la prit sur ses épaules.

— Où ? demanda-t-il calmement à DiGeorge.

— Première chambre en haut de l'escalier, marmonna sèchement DiGeorge.

Il suivit Bolan jusque dans le hall où ils rencontrèrent un Honey Marasco visiblement gêné. Andréa se trouvait la tête en bas, en travers des épaules de Bolan.

— J'en r'viens pas, répéta-t-elle.

— Saoule comme trente-six Polonais, fit Bolan à Marasco avec un sourire.

Il fit le tour du garde du corps et monta les marches. DiGeorge le suivit puis s'arrêta sur une marche avant de se retourner vers Marasco.

— Oh ! voici Frankie Lucky, Phil. Il se joint à nous. Hein, Frankie ?

— C'est vrai.

Bolan ne s'était même pas retourné. Lucky veut dire chanceux, que c'était juste. Chanceux que Julian DiGeorge ne puisse pas faire la différence entre une blessure d'une semaine et une de deux. Chanceux que Bolan soit toujours au bon moment à l'endroit propice. Et encore plus chanceux qu'il y ait tant de discorde dans la Famille DiGeorge. Il porta en douceur la fille jusqu'à son lit.

DiGeorge s'assit près d'elle et se retourna.

— Merci, Frankie. J'vais rester près d'elle un moment. On a deux trois choses à se dire. Descends et fais connaissance avec les autres. Plus tard, on aura des trucs à se raconter tous les deux.

— Ce sera avec plaisir.

L'Exécuteur fixa le Capo. Puis Frankie Lucky-Bolan descendit pour se mêler à la Famille.

CHAPITRE XIV

Détaché de son poste dans l'Opération Hardcase après son retour de Palm Village, Carl Lyons s'était permis dix jours de vacances avec sa femme et son fils et ils avaient accompli un périple dans la péninsule de « Baja California ». Bronzé, reposé, impatient de connaître ses nouvelles fonctions, il reprit du service le 20 octobre. Le sort et les fortunes d'un certain Mack Bolan avaient été repoussés aux confins de ses pensées. Et il espérait que cet anarchiste y resterait. Carl Lyons avait toujours été un « bon flic ». Il avait toutes les intentions de le demeurer. Il ne tenait pas à ce que Mack Bolan réapparaisse dans sa vie professionnelle.

Presque tous les ragots intéressants des salles de conférences concernaient la désintégration de Hardcase et l'avenir incertain de Big Tim Braddock. Ces nouvelles attristèrent Lyons car il avait du respect et de l'affection pour ce capitaine dur à cuire. En plus, Lyons avait une grande part de responsabilité dans l'échec que Braddock avait essuyé vis-à-vis de l'Exécuteur. Ces scrupules hantaient Lyons, disputant son sens du devoir et de loyauté mais il persistait à croire que la première obligation d'un flic était de garder son sens moral. Si tel était le cas, il avait suivi la seule voie qui lui était ouverte pendant son activité dans l'Opération Hardcase. Deux fois il avait permis à l'Exécuteur de s'échapper. Braddock, bien sûr, avait ignoré cette trahison, et, d'ailleurs, Lyons ne considérait nullement ses actions comme coupables. La vie d'un homme bien avait tenu à un fil et même l'avenir de Big Tim Braddock n'avait pas réussi à le décider de le trancher.

Donc, Lyons était pleinement satisfait de ne plus se trouver associé à Hardcase. Il espérait ne plus jamais voir ou entendre parler de Mack Bolan. Il prit la feuille de service, qui le reléguait au Vice Squad et se rendit chez son nouveau lieutenant. On l'accueillit chaleureusement au sein de la nouvelle équipe et, après une brève discussion, le jeune sergent se rendit dans une salle de conférences avec un monceau de communiqués dont il devait faire la lecture. Peu après minuit, lorsqu'il se penchait encore sur sa besogne, son nouveau coéquipier, Al Macintosh, vint le prévenir qu'on le demandait au téléphone.

— Le standard dit qu'il s'agit d'un informateur.

Lyons regarda avec découragement le tas de feuillets qu'il devait parcourir.

— Je ne connais aucun des informateurs du Vice Squad, Al. Prends-le, veux-tu ?

— Le type t'a demandé personnellement, Carl.

Lyons leva les sourcils et décrocha son téléphone.

— Le sergent Lyons à l'appareil.

— J'appelle de loin, alors soyons brefs, fit une voix étouffée. Je veux que vous m'arrangiez un contact avec un agent fédéral pour les stupéfiants. J'ai des renseignements qui l'intéresseraient.

Lyons était perplexe.

— Pourquoi moi ? Comment me connaissez vous ? Où avez-vous pris mon nom ?

— D'une source sûre, répondit la voix. Je ne serai jamais assez prudent. Vous non plus. Vous m'arrangerez ça ?

— Je peux essayer.

Lyons fit un geste à Macintosh qui alla dans une pièce à côté et décrocha un deuxième récepteur sur la même ligne.

— Laissez-moi vos coordonnées, suggéra Lyons. Je vous rappellerai dès que possible.

Son correspondant se mit à rire doucement.

— Ne faites pas l'innocent. Je peux vous rappeler ici à cinq heures ce matin ?

— J'essayerai de m'arranger, promit Lyons. Mais je ne peux rien garantir.

— Essayez toujours. Vous me donnerez un nom et un numéro pour que je puisse débiller ce que je sais. Et pas un type bidon; c'est très important et on ne peut pas prendre trop de temps.

— Pourquoi ne pas me le dire maintenant ?

Macintosh observait Lyons de la porte. Il lui fit un clin d'œil.

Le correspondant hésita brièvement.

— Je ne pense pas que vous aimeriez être mêlé à ça.

— Je peux tout transmettre à la personne compétente.

— Il s'agit du passage de stupéfiants. C'est la Mafia, Lyons, et c'est une chose énorme. J'ai les noms, les dates, les routes, les bons de commande, et tout le reste. C'est trop long pour le téléphone et je ne veux pas de tierce personne.

— Je vous rencontrerai quelque part, suggéra Lyons en souriant à son coéquipier.

— Vous êtes sûr de vouloir vous y jeter ?

— Ça fait partie de mon boulot, monsieur... Monsieur...

— Appelez-moi Pointer. Pensez-y. Je rappelle à cinq heures pour le rendez-vous. Ne faites pas de conneries.

Un étonnant soupçon frappa subitement le sergent.

— Ce n'est pas Bolan, quand même ?

Son interlocuteur n'hésita pas.

— On dit que Bolan est mort.

— Ah ?

— Je rappelle à cinq heures.

— Attendez, je voudrais comprendre une chose. Vous faites partie de la Mafia, Pointer ?

— Plutôt, oui.

La communication fut alors coupée. Macintosh reposa le récepteur et vint rapidement rejoindre Lyons. Il était très excité.

— Ça pourrait être le plus gros coup depuis Valachi.

— Heureusement que tu as tout entendu.

Lyons repoussa sa lecture et se leva de sa chaise.

— Allons raconter ça au lieutenant. Pointer a dit qu'il appelait de loin. Cela m'intrigue. Et je me demande où il a eu mon nom. Et pourquoi il fait ça.

A 7 heures 30, le matin du 21 octobre, on déclencha une action policière ultra-secrète au palais de Justice de Los Angeles. L'opération dont le nom de code était « Pointer », était le summum de la coopération entre services. Les officiers en étaient Carl Lyons et Al Macintosh du L.A.P.D.; Harold Brognola du département de la Justice U.S., Raymond Portoccesi du F.B.I. de Los Angeles; et les agents George Bruemeyer et Manuel de Laveirca du Trésor U.S., département anti-stupéfiants.

La guerre incessante que l'Exécuteur faisait au syndicat criminel prenait une nouvelle et dangereuse tournure.

CHAPITRE XV

Willie Walker et son équipe étaient revenus quelques jours auparavant avec un rapport négatif sur Mack Bolan et Lou Pena.

— Y'a rien dans cette ville, DeeJ, annonça Willie Walker. S'ils ont enterré ce Bolan là-bas personne est au courant. On a parlé à tout le monde, du maire aux croque-morts. Et Screwy Looey n'a pas laissé de traces. Si vous voulez mon avis, je crois que Looey s'est planqué. Ou alors ce Bolan l'a descendu et l'a mis dans une tombe secrète.

Walker et son équipe furent remis en alerte rouge et envoyés patrouiller continuellement Palm Springs. Tous les visiteurs importants se rendant à la villa DiGeorge, et ils étaient nombreux depuis quelques jours, étaient accompagnés de l'aéroport à la propriété par une escorte armée. La maison elle-même avait revêtu l'aspect d'un fortin. Andréa D'Agosta était virtuellement en état d'arrestation et allait rarement dehors. Les rares fois où elle s'était rendue à la piscine, elle l'avait fait en compagnie des gardes de sécurité.

La tension s'était accrue au lieu de se dissiper et, le 21 octobre, la nervosité de Julian DiGeorge était devenue intolérable. Il fit venir dans ses appartements Philip Honey Marasco en début d'après-midi.

— Screwy Looey commence à m'inquiéter sérieusement. Je me demandais si tu pouvais trouver quelqu'un qui pourrait lui parler.

Le visage de Marasco demeura indéchiffrable.

— Looey devrait comprendre qu'il ne doit pas t'inquiéter comme ça, DeeJ. Il ne devrait pas te forcer à le chercher.

— Tu penses comme moi. On sait ce qui se passe tous les deux, Phil. Screwy Looey m'évite.

— Un type ne devrait pas avoir peur de sa Famille. Mais c'est peut-être l'orgueil. Il avait dit à certains des hommes qu'il ne reviendrait pas sans la tête de Bolan.

DiGeorge réfléchit un moment.

— Quelqu'un devrait faire courir le bruit que Screwy Looey a intérêt à rentrer chez lui.

Marasco comprenait fort bien la portée de cette conversation au ton anodin. Un observateur de l'extérieur aurait pu penser que les plaintes de DiGeorge n'étaient ni plus ni moins que de la nervosité exacerbée. Mais dans le langage de la Famille, le message était aussi clair qu'un ordre. Marasco secoua la tête.

— Je m'en occuperai, DeeJ. Y a-t-il quelque chose de spécial à dire à Looey ?

DiGeorge contempla ses ongles.

— Oui. Fais-lui dire que dans cette chose, nous tenons ensemble ou nous mourrons seuls. Fais-lui dire, Philip Honey.

— Bien.

Marasco tambourina brièvement le bureau avec ses doigts, et se dirigea vers la porte.

— Qu'apprends-tu sur Frankie Lucky ? lança DiGeorge avec calme.

Une émotion traversa le regard de Marasco pour la première fois depuis le début de leur conversation. Il se retourna vers son chef avec une mine soucieuse.

— Tout semble être vrai, DeeJ. Mais... oh ! j'en sais rien. Tous les gars l'aiment bien. C'est un mec, quoi. Dur comme un clou mais il ne s'impose pas. Il n'essaye pas de flatter ou de faire du lèche-cul. Enfin, je veux dire, il ne cherche pas des histoires mais il n'en a pas peur. Et les gars l'aiment bien, ils le respectent... Mais... je n'sais pas...

— Ouais. Je sais ce que tu veux dire, Phil. Y'a quelque chose qui me gêne aussi. J'sais pas quoi au juste. Tu es sûr de son histoire ?

Les sourcils de Marasco étaient de plus en plus froncés.

— Oui tout est vérifiable. Mais on ne peut pas dire qu'il ait laissé beaucoup de traces. Il a dû être un solitaire. Mais j'ai finalement retrouvé un type qui le connaissait au New Jersey. Seulement il est en taule en Floride.

— Tu sais ce qu'il faut faire ? demanda DiGeorge.

— Oui. J'ai déjà fait mettre en marche la routine pour le faire sortir mais ça prend du temps. En attendant, j'y ai envoyé Victor Poppy. Il lui parlera et il devrait être de retour demain. Alors on saura si ce Frankie Lucky est vraiment chanceux.

— Tu sais, j'aimerais bien que ce type soit correct, soupira DiGeorge.

— Moi aussi.

— En attendant tu le surveilles.

— D'accord, DeeJ.

— Il va falloir agrandir la Famille, tu sais. J'vais bientôt en parler à la Commission. J'aimerais parrainer ce Frankie Lucky. Alors, j'espère qu'il est correct.

Marasco se détourna de nouveau. Il s'arrêta à la porte.

— Il a des idées très personnelles. Je le laisse courir à l'extérieur comme il lui plaît. Si Bolan est encore dans le coin, je parie que c'est Frankie Lucky qui le dénichera.

DiGeorge soupira.

— Ouais, ouais. N'oublie pas ce que je t'ai dit pour Screwy Looey.

— Le mot sortira dans dix minutes, DeeJ.

— Tu sais ce que je veux, Phil.

— Je sais ce que tu veux, DeeJ.

Avec ces termes simples et calmes, on venait d'établir les préliminaires d'un contrat de meurtre. DiGeorge trouvait que Screwy

Looney Pena se conduisait de façon irrationnelle. La conduite irrationnelle signifiait en général une conscience trouble. Julian DiGeorge, Capo, tenait à savoir avec une intense curiosité pourquoi Lou Pena continuait à éviter la maison familiale. Il voulait les réponses dans les vingt-quatre heures, ou il y aurait un contrat de meurtre, ou peut-être les deux. A ce moment précis, Philip Honey Marasco savait exactement ce que voulait son Capo.

Trente minutes plus tard, personne dans la villa ne savait ce que voulait personne. La nouvelle fracassante qui bouleversa la villa arriva par un « courrier » qui se fit déposer sur la propriété par un hélicoptère de location. Le messenger, un « soldat » de Tony Danger, fut immédiatement reçu par le Capo.

— Ils nous ont pillé, Mr DiGeorge ! Partout ! Ils ont...

— Une minute, une minute ! tonna DiGeorge. Qui, « ils » ?

— Les fédéraux, j suppose. Ils ont fait une descente dans notre dépôt à Chula Vista et ils ont tout ramassé, même c qu'il y avait sous le plancher. Tony Danger ne se trouvait pas à cent mètres, il a à peine eu le temps de filer. Il a dit de vous dire que les Mexicains ont pris Moralez juste après qu'il a fait l'envoi de son stock. Il va essayer de prévenir les bateaux, mais il est pas sûr qu'il ne soit pas trop tard.

DiGeorge se passa une main lasse sur le front.

— Et les bateaux ? marmonna-t-il. Qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

— J'en sais rien, Mr DiGeorge. Tony non plus. C'est ça que je voulais dire... Tony ne sait pas...

— Tony ne sait jamais rien ! y'avait quelle quantité de merde sur les bateaux ?

— Oh ! tout le stock, Mr DiGeorge. C'est ce que je voulais...

— Où est Tony Danger en ce moment ?

— Il est allé au port pour...

— Alors c'est un con ! s'écria DiGeorge. S'ils étaient au courant de tout, ils sont également au courant du port. Il leur a sûrement couru dans les bras. Bon. On a un salaud parmi nous. Remonte dans ce hachoir et rentre à San Diego. Si tu trouves Tony Danger, dis-lui que DeeJ dit qu'il faut tout stopper, absolument tout. Dis-lui que DeeJ veut le salaud personnellement, alors qu'il ne prenne rien sur lui. Vas-y tout de suite. Et en sortant, dis à Willie Walker et Philip Honey que j'veux les voir dans mon bureau immédiatement.

Quelques minutes plus tard, pendant que le chaos régnait dans la villa, DiGeorge se confia à Walker et Marasco.

— J'ai un pressentiment. Quelque chose n'allait pas, je le savais. Maintenant je crois savoir quoi. Je pense à deux noms en ce moment. Vous connaissez les noms auxquels je pense ?

— Screwy Looney, répondit Marasco avec calme.

— Frankie Lucky, annonça Walker.

— Oui, mais ne faisons rien trop rapidement.

DiGeorge regarda Marasco.

— Essaie de joindre Victor Poppy. Il aura peut-être du nouveau à nous dire. On verra si Frankie Lucky est chanceux.

Marasco acquiesça et se dirigea vers le téléphone.

— Mets en marche, ordonna DiGeorge en regardant Willie Walker. N'importe quel endroit où Screwy Looey aurait pu se planquer. Appelle nos informateurs en ville, apprend tout ce que tu peux sur cette histoire, on verra bien quoi en tirer.

Walker agita brièvement la tête et les quitta. Lisant le numéro sur un petit carnet qu'il tenait à la main, Marasco composait en automatique l'indicatif de la Floride. Il en termina avec le cadran et se retourna vers DiGeorge pendant que la communication se faisait. La conversation fut brève, et Marasco écoutait plus qu'il ne parlait. Puis il raccrocha et poussa un soupir presque triste. DiGeorge s'impatientait.

— Bon ! c'est mauvais. Raconte.

— Victor Poppy dit que le type n'a pas vu Frank Lucky en cinq ans. Le type dit que la dernière fois dont il a entendu parler de Frankie Lucky il avait été appelé et s'était fait avoir au Viêt-Nam.

— S'est fait avoir ? fit DiGeorge la voix tendue.

— Tué, Deej.

La pièce devint silencieuse. DiGeorge était pensif.

— Le type en Floride a pu se tromper.

— C'est que du oui-dire, admit Marasco.

— Faut donner une chance à ce Frankie Lucky de se dédouaner.

— J'espère qu'il le pourra, Deej.

DiGeorge poussa un long soupir.

— Moi aussi. Je m'en occuperai. Quand est-ce que Victor Poppy revient avec ce mec de la Floride ?

— Il dit qu'il a graissé les roues et qu'elles commencent à tourner. Il espère demain, sinon avant.

— O.K. Dis à Frankie Lucky que je veux le voir dès son retour, Phil.

— Dès qu'il sera là.

— Où est-il allé ?

Marasco haussa les épaules.

— J't'ai dit, il a des idées personnelles.

— Il a peut-être trop d'idées, Phil.

— Possible. Mais il était là presque toute la journée, Deej. Parti y a une heure. J'peux pas penser que ce gars est un informateur, je peux pas y croire.

— Quelle merde ! gémit DiGeorge. J'avais des tas de projets pour ce garçon. Tu le sais. Et puis je l'aime bien. Mais je n'aime aucun garçon à ce point-là. Et ça tu le sais aussi.

— Je le sais, Deej.

— Prépare quelque chose, au cas où.

— Très bien, DeeJ. Je te l'enverrai dès son retour.

— C'est ça.

DiGeorge fit tourner son fauteuil et regarda par la fenêtre d'un œil maussade. Plusieurs « soldats » armés se baladaient dans le parc.

— Ouais, Phil, c'est ça.

CHAPITRE XVI

Carl Lyons arriva dans la ville de Redlands, à l'est de Los Angeles, à la tombée de la nuit le 21 octobre. Il se rendit dans un cinéma « drive-in » et se rangea dans la seconde allée derrière la confiserie. Suivant les instructions qu'il avait reçues plus tôt, il quitta la voiture, et se dirigea vers le snack où il acheta une tablette de chocolat et du pop-corn. Quelques instants plus tard il était de retour. La portière arrière du côté passager s'ouvrit et un homme se glissa sur la banquette derrière lui. Lyons continua de fixer l'écran.

— Mr Pointer ?

— C'est moi. Ça s'est bien passé ?

— Vous étiez en plein dans le mille, Pointer. On a pris vingt kilos d'héroïne et une tonne de marijuana.

— Ils avaient amassé tout un stock, avaient peur de le passer avec toutes les fouilles à la frontière, commenta Bolan-Pointer avec un petit rire.

— Mais le plus beau c'est qu'on leur a supprimé la filière d'arrivée du côté mexicain. Entièrement.

— C'était la route d'arrivage. J'ai les détails d'un des réseaux de distribution. Je les laisserai sur le siège.

— Je vais me retourner, annonça calmement Lyons.

Bolan alluma une cigarette.

— D'accord, mais vous ne verrez rien.

Le policier se tourna, le bras posé sur le dossier, et fixa l'obscurité. Il ne distingua qu'une silhouette mince, vêtue d'un costume léger, couronnée d'un chapeau en feutre qui masquait le front de l'homme.

— Nous voudrions connaître votre nom, dit-il doucement.

— Faudra vous contenter de ce que je vous donne. Vous connaissez une ville qui s'appelle Blythe ?

— Oui. De ce côté de la frontière avec l'Arizona.

Le policier tentait encore d'identifier son interlocuteur. Il remarqua que l'homme portait des gants en daim. La cigarette brilla brièvement dans le noir, illuminant le visage de l'informateur; Lyons eut une impression de déception.

— Je pensais à moitié que vous étiez Bolan.

— Et maintenant ?

— Je sais que vous n'êtes pas Bolan. La voix est assez ressemblante mais pas le visage. Bien, Pointer. Parlez-moi de Blythe.

— Vous trouverez dans le paquet que je vous laisse. Il s'y trouve une vieille base de B-17 désaffectée depuis la fin de la guerre. Elle sert d'aéroport privé maintenant, mais y'a pas beaucoup de mouvements. Un lieutenant qui s'appelle Gagliano y a monté une

opération, il se sert d'un hangar vide.

— Comment ?

— C'est là-dedans qu'on coupe l'héroïne, qu'on la dilue, qu'on la met en paquets. Puis on la vend en gros à partir de là. Les livraisons sont effectuées par avion particulier. Toutes les ventes en gros partent en avion. Je ne sais rien de la vente au détail, je ne crois même pas que l'organisation s'en mêle.

— Et le marché en ce moment ?

— Terrible depuis les incidents à la frontière. Les stocks s'empilent du côté mexicain, les détaillants gueulent comme des fous.

— Alors les prix sont bons.

— Ils achètent l'héroïne pure à un peu plus de deux mille dollars le kilo et la revendent coupée à un prix fluctuant qui vient d'atteindre quatorze mille le kilo.

Impressionné, Lyons sima doucement.

— Fabuleux !

— Oui. Je ne vous recommande pas de faire tout de suite une descente à Blythe. Ils vont faire gaffe après la saisie de ce matin.

— On a laissé passer un de leurs bateaux. On l'observe.

— Bien joué. Débrouillez-vous bien et vous connaîtrez toute la filière de la vente en gros.

— Savez-vous, dit pensivement Lyons, que vous pourriez très bien être Bolan ?

Son invité se mit à rire.

— Vous ne laisserez pas tomber, hein ?

— Vous pensez comme lui, vous avez la même façon de parler et il n'en faudrait pas beaucoup pour que vous lui ressembliez.

Bolan se mit à rire de nouveau.

— On dit qu'il s'est fait descendre à Palm Village.

— On n'a jamais trouvé son corps. Que savez-vous sur Palm Village, Pointer ?

— Un vieux truand qui s'appelle Pena était chargé de l'opération. Mais il a disparu dans le feu de l'action. L'organisation commence à se poser des questions à son sujet.

— Pena est en préventive.

— Ah ! oui ?

— Ça vous intéresse ?

— Je suppose. Echange équitable ?

— Il n'y a aucune raison pour que je ne vous le dise pas. Ça doit déjà se savoir, sinon ce sera vite fait. Braddock s'y est rendu aujourd'hui pour y mettre du sien, il va tout exposer.

— Qu'est-ce que ça veut dire « tout » ?

— La police de Palm Village a mis Pena, à sa propre demande d'après ce que j'ai compris, en préventive pour le protéger. Juste après

le massacre.

Lyons se mit à rire.

— Le chef de Palm Village est un personnage. Il a planqué Pena dans sa propre maison. Sans inculpation, sans rien. Le sanctuaire, quoi. Enfin, c'est ce qu'en déduit Braddock.

Les yeux du policier se voilèrent et il ajouta :

— Vous n'allez pas me demander qui est Braddock ?

— Je sais qui est Braddock, répondit calmement Bolan.

— Et moi je sais qui vous êtes aussi. Mack Bolan.

— Vous êtes fou, répondit Bolan en riant.

— L'intervention est une réussite, Bolan. Je n'avais aucune idée que ça pouvait se faire si rapidement. Quelle est votre couverture ? Je peux peut-être vous donner un coup de main.

— Merci mais vous êtes quand même fou.

Bolan ouvrit la portière et Lyons put le regarder sous la lueur du plafonnier.

— Je vous téléphonerai pour le prochain coup, dit Bolan.

— C'est ça. Un des hommes de l'équipe aimerait tous les détails du massacre à Palm Village. Il apprécierait des renseignements, m'a dit de vous le dire.

— Qui est-ce ?

— Un agent qui s'appelle Brognola, département de la Justice. Il s'intéresse aux rackets.

— Tout le monde s'intéresse aux rackets ces jours-ci. Brognola, hein ? Le nom ne me plaît pas.

— Oh ! il est parfaitement légitime. Simplement parce qu'il a un nom italien ne veut pas dire...

— Je sais, je sais, coupa Bolan en riant. Certains de mes meilleurs amis ont des noms italiens.

Il quitta la voiture et disparut dans l'obscurité.

Un large sourire illuminant son visage, Julian DiGeorge s'avança, les bras ouverts, pour accueillir chaleureusement Frankie Lucky.

— Assieds-toi, assieds-toi, fit le Capo. J'allais préparer un verre. Tu prends toujours du Scotch ?

Frankie Lucky eut un sourire las et se laissa choir dans un fauteuil.

— Oui, formidable, DeeJ.

Philip Marasco se pencha pour lui allumer sa cigarette. DiGeorge lui colla un Scotch glacé entre les doigts et s'installa dans l'autre fauteuil. Ils se tenaient en triangle avec Bolan au milieu. Les implications de cette hospitalité trop accueillante ne furent pas perdues pour Bolan. Il se rendait compte qu'on se donnait beaucoup de mal pour qu'il soit à l'aise. Et telle était son apparence, mais son esprit vacillait lorsqu'il pensait aux diverses directions que pourrait prendre la

conversation.

— T'as une petite mine, Frankie, observa DiGeorge. Tu en fais trop. Je parie que tu t'es pas arrêté de la journée, hein ?

— C'est pas si dur que ça. J'ai l'habitude de ne compter que sur moi-même. Je m'ferai bientôt à l'idée d'une organisation autour de moi.

— T'as l'impression de te rapprocher de ce Bolan ? demanda doucement Marasco.

— Ouais et autre chose aussi, fit rapidement Bolan en fixant le garde du corps. Qu'est-ce que j'entends sur un raid au Mexique ?

— Un de ces trucs qui arrivent, Frankie, annonça DiGeorge en vitesse. On laisse courir, pas grave. Laisse tomber. Hé ! Alors, t'as toujours bossé seul, hein ? T'as jamais été dans l'armée ou la marine ou quelque chose ?

Bolan émit un petit rire et se tourna vers Marasco avec un grand sourire.

— Dis, Philip Honey. Le patron me prend vraiment pour un cave.

DiGeorge eut un petit rire et cacha son regard au fond de son verre. Il but une gorgée, puis regarda Bolan.

— Y'a que les cons qui mettent l'uniforme, hein ? T'as brûlé ta feuille de route ?

— Y'a que les cons qui brûlent leur feuille de route aussi, annonça aimablement Bolan. Y'a de meilleurs moyens. J'ai entendu parler de mecs qui se payent un remplaçant.

DiGeorge haussa les sourcils et son regard se fixa sur celui de Marasco. Il semblait pensif.

— Oui, il me semble que j'en ai entendu parler moi-même.

— Pas d'uniforme pour Frankie Lambretta, dit sèchement Bolan. Un uniforme, la prison, c'est la même chose. Merci, pas pour moi.

Il agita la main comme pour balayer la conversation.

— Ecoutez, DeeJ, j'suis tombé sur un truc aujourd'hui que vous devriez savoir. Surtout depuis ce grand raid mexicain dont tout le monde parle.

— Ah ! ouais ?

DiGeorge eut un sourire entendu pour Marasco. Son regard vint se reposer sur Bolan.

— Où étais-tu aujourd'hui, Lucky ?

— C'est de ça que je voulais vous parler. Ecoutez. J'étais à Palm Village. J'ai entendu les gars parler de ce Screwie Looey Pena. Eh ben ! je crois qu'il se trouve dans une cage dorée.

La main de Marasco jaillit vers sa poche. Il en tira nerveusement un paquet de cigarettes. DiGeorge arrêta brusquement de respirer.

— Qu'est-ce que tu veux nous dire ?

— Ceci. Screwie Looey fait copain avec les flics à Palm Village. Depuis tout ce temps. Et encore ça. Y'a pas de plainte, rien. J'ai cru

comprendre qu'il leur a demandé de l'enfermer.

Marasco cassa en deux sa cigarette et elle tomba sur la moquette. Il se baissa pour la reprendre et la jeta dans un cendrier.

— Merde ! chuchota-t-il.

— Qu'est-ce que je te disais y a quelques heures, Phil ? demanda DiGeorge. Faudrait que quelqu'un cause à Screwy Looey.

— Qu'est-ce qui lui a pris ? demanda Marasco.

— La question serait plutôt, qui va le guérir ?

— Faut le guérir, Deej ? demanda tranquillement Bolan.

DiGeorge jeta un coup d'œil sur Marasco.

— C'est exactement ce que je veux, Frankie Lucky.

— Je travaille mieux seul, annonça Bolan.

— J'aime la manière dont tu travailles, Lucky.

Bolan se leva et posa doucement le verre sur la table.

— Merci. Je vois mieux le matin.

— Un homme a le droit de choisir le lieu et le moment opportun pour faire son travail, observa DiGeorge.

— J'avais aller dormir. J'tiens plus debout.

— Oui, vas-y.

DiGeorge fixait Marasco d'un regard sombre.

— Continue à travailler comme ça, Lucky, et tu vas avoir un parrain. Qu'en penses-tu ?

— Je pense que ce serait formidable, répondit Frankie Lucky.

Il s'excusa et sortit. DiGeorge et Marasco se retrouvèrent seuls. Au bout d'un moment, Marasco prit la parole.

— Alors ?

— C'est logique, c'est tout. Il est justement le genre de type qui se ferait remplacer.

— C'est le genre de type qui devient Capo un jour, observa Marasco avec un sourire. Méfie-toi, Deej.

— Tu parles ! Ça fait partie des responsabilités, non ? Faut bien laisser un héritier. Soyons réalistes, Phil. C'que je dis, c'est pas contre toi, mais à qui j'peux laisser c'que j'ai, hein ? A qui ?

— Pas à moi, c'est sûr, Deej, admit honnêtement Marasco.

— Dis aux hommes d'allumer un cierge pour Looey, d'accord ?

— Bien, Deej.

— J'me demande, dit le Capo d'une voix à peine audible. J'me demande... tu crois qu'Andréa tient encore à Frankie Lucky ?

Marasco se mit à sourire.

— Tu comptes être un peu plus qu'un parrain, Deej ?

— Possible. Ouais, c'est possible. Ce serait marrant, non ?

CHAPITRE XVII

Tim Braddock se pencha en avant sur sa chaise.

— Je ne comprends pas comment vous vous êtes permis de tant vous compromettre, Genghis.

Cann préservait tout son calme.

— Je n'étais pas dans la merde avant votre intervention, Braddock. Je gardais ce type à l'ombre, il ne gênait personne, et il allait parler. Maintenant vous lui avez refoutu la trouille, il insiste maintenant pour que je l'inculpe ou que je le relâche.

Le grand policier dégingandé se leva et cracha des feuilles de tabac sur le sol avant d'ajouter :

— Je n'ai pas vu de mandat d'amener entre vos mains, Tim.

— On s'occupe d'en obtenir justement.

— Pour quel motif ? fit Cann dégoûté.

— Au choix. Conspiration criminelle pour commencer. Ensuite tout ce qui va d'intimidation jusqu'au meurtre au premier degré.

— Et dans quelle ville se sont déroulés ces crimes hypothétiques, Braddock ?

Le capitaine de Los Angeles se mit à sourire avec sérénité.

— La conspiration fut mise en marche à Los Angeles et nous pouvons le prouver. L'exécution du crime ou des crimes s'est effectuée dans trois, sinon quatre comtés. Sacramento coopère avec vous pour cette affaire. On va détruire le Syndicat dans cet Etat, Genghis, avec ou sans l'aide des flics provinciaux.

Cann demeura impassible.

— On m'a dit que l'opération Hardcase était annulée.

— C'est exact. J'ai été affecté spécialement au bureau du District Attorney. On commence ici, Genghis, dans votre petite ville paisible et équilibrée. Et vous feriez bien de m'expliquer d'abord pourquoi vous planquez un criminel recherché dans cette petite ville bien sage.

— Qui dit que c'est un criminel recherché ?

— Ne faisons pas de sémantique.

Le chef de la police de Palm Village repoussa son chapeau et se gratta le front.

— Il n'y a pas un filament de preuve qui lie Pena à l'enfer qui a déferlé sur cette ville, et vous le savez. Ne croyez pas une minute que si y'en avait, il ne serait pas en cellule, en attendant les assises. Le fait est, Braddock, que je reçois chez moi un homme qui fait ou ne fait pas partie du syndicat dont vous avez parlé.

Cann se leva brusquement et jeta violemment à terre son chapeau.

— Merde ! à la fin ! J'en ai marre de dire des conneries ! Braddock, parlons-nous en hommes !

Braddock se mit à sourire et envoya son chapeau à l'autre bout de la pièce.

— Bonne idée.

— Ce Pena est terrifié. Il a bâclé son boulot et, pire que tout, il se rend compte qu'il n'aura jamais de quoi descendre un type comme Mack Bolan. Il a peur, il est orgueilleux, il vieillit et il le sait, et il ne veut pas rentrer chez lui en disgrâce. C'est comme ça. Je pourrais le trouver sympathique. Je pourrais très bien m'entendre avec lui si je ne savais pas ce qu'il est, et je le dis, sachant pertinemment ce qu'il est. Vous voulez savoir le marché qu'il m'a proposé ? Je l'aiderai à avoir Bolan, il en aurait le crédit et s'arrangerait pour que je reçoive les cent mille dollars de prime. C'est ce qui l'a amené à me voir.

— Et votre réaction ?

Cann gronda avec dédain.

— Ne soyez pas insultant, Braddock. Vous savez ce que je pense des flics marrons. Y'a vingt ans je l'aurais balancé en cage et j'me serais démerdé pour obtenir une condamnation. Comme vous avez envie de faire en ce moment. Mais s'il y a une chose qu'on apprend dans le désert, c'est la patience. Un mois, une année ne font pas de différence ici. Je n'ai toujours pas donné ma réponse à Pena. Je le tiens en haleine et il va y rester. En attendant il est à l'ombre. Enfin, il l'était avant que vous ne foutiez le bordel.

— Comment le tenez-vous en haleine ?

Braddock montrait un contrôle remarquable de lui-même.

— On marchande. Il sait que je ne suis pas intéressé par l'argent. Mais il tient autre chose qui m'intéresse et il le sait. Comprenez-moi, Braddock. Ces types ont bousillé ma ville, et je ne le digère pas. Je veux les avoir tous. Jusqu'au dernier.

— Vous marchandez comment ?

— Ça ressemble aux pourparlers de la Paix à Paris. Je dis quelque chose dans le genre « Voyons voir, Lou, j'te donne deux des doigts de Bolan contre trois têtes de mafiosi ». Et lui, il dit « J'veis y penser un peu, Genghis ». Alors, il y réfléchit un jour ou deux, puis il fait une autre offre. C'est jamais assez, alors je le fais monter.

— C'est pas du baratin, Genghis ?

— Strictement la vérité.

— Pourquoi Pena est-il si sûr que vous avez quelque chose à lui offrir ?

Cann haussa les épaules.

— Je le gonfle. Ecoutez, Braddock. Je vous ai dit que le type avait peur de rentrer chez lui. Plus longtemps il reste éloigné de chez lui, plus c'est difficile d'y retourner les mains vides. Je le tiens en haleine.

Braddock regardait rêveusement par la fenêtre.

— C'est un jeu de con, Genghis, à moins que vous ayez vraiment

de quoi marchander.

— Bon, d'accord, fit Cann en baissant les yeux. J'ai de quoi.

— Faudrait peut-être m'en parler.

— Faudrait peut-être aller vous faire foutre.

Braddock poussa un long soupir.

— Pendant cinq minutes la conversation est officieuse. Après... enfin, j'espère que vous êtes au-dessus de tout reproche, Genghis. Si vous tenez aussi Bolan à l'ombre, alors...

— On dirait une menace, capitaine.

— C'en est une.

Cann se pencha en avant et récupéra son chapeau. Il se le mit et se pencha en arrière dans la chaise tournante. Il ajouta un peu de tabac aux feuilles qu'il mâchonnait déjà et mastiqua furieusement. Enfin il soupira.

— Je crois que Bolan s'est fait refaire le visage ici à Palm Village.

Un nerf se mit à trembler dans la joue de Braddock. Il fixa Cann, les yeux éberlués.

— Où ça ? Par qui ?

— Au New Horizons.

— Y'a un chirurgien esthétique ? C'est une... Ben ! merde ! Genghis ! New Horizons ! Vous voulez me dire que c'est une clinique esthétique ?

— J'pensais que vous le saviez, fit Cann en mastiquant.

Braddock s'étranglait de rage.

— Cann, j'aurai votre peau pour ça !

Cann avait l'œil malicieusement brillant.

— Mes cinq minutes ne sont pas terminées.

— Cinq minutes ! explosa Braddock. J'veis vous faire donner cinq ans !

— Ouais, mais vous m'avez déjà donné cinq minutes, observa Cann.

Il gratta la nouvelle cicatrice sur ses côtes, baissa encore son chapeau sur ses yeux et fixa durement Braddock.

— Et moi, j'vous donne cinq secondes pour hisser votre gros cul de ce fauteuil et vous barrer de mon bureau. Courez prendre vos mandats.

Refusant les suggestions de se « caser » chez DiGeorge, Mack Bolan garda sa chambre à l'hôtel de Palm Springs où il était descendu mais bénéficia d'une entière liberté de mouvement lorsqu'il se trouvait à la villa. Il savait, bien entendu, que tous ses déplacements dans la maison étaient observés et il croyait à la possibilité de faux miroirs ou de plafonds truqués. Il avait même découvert des micros dans sa chambre. Néanmoins, il avait réussi à récolter des renseignements

considérables sur l'organisation du syndicat, comme ceux qu'il avait transmis à Carl Lyons pour l'opération Pointer. Les contacts avec Andréa D'Agosta avaient été rares, l'Italienne montrant une hostilité marquée. Par les ragots de « soldats », Bolan avait appris qu'elle n'avait que vingt ans lorsque son mari de moins d'un an s'était noyé au large de San Pedro, deux années avant l'entrée de Bolan dans sa vie. Elle était tolérée et respectée par les gardes du palais mais, pensait Bolan, les hommes ne la trouvaient guère sympathique. Elle était « la gosse au Capo » et ne pouvait faire aucun mal. On l'appelait indifféremment « la rose américaine », « la débutante démoniaque », et « la récolte amère de Deej ». Evidemment ces surnoms étaient prononcés loin des oreilles concernées.

Bolan arriva à s'intégrer au milieu des « simples soldats », bien que la plupart d'entre eux se rendent compte qu'il n'était là qu'en stage, destiné éventuellement à un poste important ou à un territoire. On parlait librement devant lui. En moins d'une semaine de présence et d'aller et retour à l'extérieur, Bolan pouvait se vanter d'un entourage considérable, prêt à le suivre sur le chemin du succès. « Frankie Lucky va avoir un territoire » était l'opinion générale. Et bien des gardes qui s'ennuyaient à gagner peu dans leurs rôles respectifs espéraient l'accompagner lors du Grand Jour. Bolan encourageait ces espoirs, quoique discrètement et notait les « soldats » qui pourraient lui être utiles en cas d'urgence.

Quittant la villa le soir du 21 octobre, il passa à travers le patio pour se rendre au parking. Ce fut là qu'il tomba par hasard sur Andréa D'Agosta installée sur une chaise longue au bord de la piscine, couverte d'un châle sur son maillot. Bolan s'immobilisa près d'elle.

— Comment ça va, Andréa ?

— Je m'amuse comme une folle, dit-elle d'une voix terne.

Elle leva les yeux pour le regarder et son visage s'anima.

— On ne vous a pas dit que le patio était interdit aux truands ?

Bolan sourit.

— J'ai dû oublier... Enfin, non, c'est faux. J'espérais vous trouver.

— Vous m'avez trouvée une fois de trop, Mr Lambretta, annonça-t-elle froidement.

— J'en suis navré, Andréa.

Il commença à s'éloigner.

— Vous le serez encore davantage quand Victor Poppy reviendra de Floride !

Elle avait chuchoté, et c'était le ton qu'elle avait employé plus que les mots eux-mêmes qui avait fait s'arrêter Bolan. Il tourna lentement sur ses talons et revint près de la chaise longue.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il à voix basse.

Andréa regarda autour du patio. Elle leva les bras et tendit les

lèvres. Bolan se pencha vers le baiser qu'elle offrait mais elle tourna la tête, rapprochant sa bouche de son oreille.

— Ils pensent que vous êtes peut-être un faux jeton, chuchota-t-elle. Et je parie qu'ils ont raison. C'est quoi... F.B.I. ou le Trésor ?

Bolan la tira de sa chaise et l'enveloppa, posant sa bouche sur la peau chaude sous l'oreille.

— Que voulais-tu dire, de Floride ? murmura-t-il.

— Phil Marasco y a envoyé un homme pour voir un type en prison. Le type dit qu'il t'a connu y a des années au New Jersey.

Bolan l'embrassa sur la bouche. Elle gémit et empoigna ses cheveux.

— Fais-moi sortir d'ici ! Frankie.

— Je le ferai, t'en fais pas. Mais tiens-toi tranquille. Tu me comprends ?

Elle acquiesça et se mit à pleurer doucement.

— C'est horrible de ressentir ça pour son père, mais je le hais. Je le hais !

— Garde ta haine pour quelqu'un qui la mérite, conseilla Bolan.

— Il la mérite. Je veux que tu fasses quelque chose pour moi, Frank. Promets.

Il l'embrassa de nouveau.

— Pourquoi es-tu si sûre de moi, Andréa ?

Elle ignore sa question.

— Promets ! chuchota-t-elle.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Apprends comment Chuck est vraiment mort.

Bolan était perplexe.

— Qui est Chuck ?

— Charles D'Agosta, mon mari.

Bolan se tendit et fit un pas en arrière pour la fixer. Elle vit la question dans son regard et elle agita affirmativement la tête. Bolan grogna.

— J'ai entendu dire qu'il s'était noyé.

— Chuck était un yachtman extraordinaire, chuchota Andréa. Et il savait nager avant de marcher. Promets-moi que tu apprendras.

— Je te le promets. Maintenant, dis-moi ce que veut dire cette histoire de Floride. Qui est le type ?

— Je n'en sais rien. Mais il le font venir ici pour confirmer ton identité.

— Si tu entends autre chose, fais-le-moi savoir. Débrouille-toi.

Elle s'anima.

— Alors, tu es quelqu'un d'autre ! fit-elle, excitée.

Bolan esquissa un sourire et fit quelques pas.

— Disons plutôt que je n'aime pas les surprises.

Il lui envoya un baiser et traversa le patio.

Il faisait le tour du bâtiment lorsqu'une silhouette se détacha de l'ombre et montra les doigts en V, le signe de la paix. Bolan reconnut le jeune au visage lisse qui était le garde d'Andréa.

— Ça rend pacifique une femme qui aime, dit le garde avec un petit rire.

— C'est vrai ça, répondit Frankie Lucky

Il mit la main sur l'épaule du jeune homme puis s'éloigna vers sa voiture.

Le garçon l'accompagna et lui tint la portière pendant qu'il montait derrière le volant. Lorsqu'il la referma, il se pencha près de Bolan.

— Quand tu partiras d'ici, Lucky, j'serais content de t'accompagner. Bolan lui fit un clin d'œil.

— Je m'en souviendrai, Benny Peaceful - Paisible.

Le garde du corps eut un sourire joyeux.

— Dis donc, c'est un nom qui accroche, ça !

— N'en doute pas, répondit Bolan.

Il fit demi-tour, fit un appel de phares aux gardes à l'entrée et passa le portail dans un bruit tonitruant de gros moteur.

— C'est Frankie Lucky qui part à la chasse, observa l'un des gardes.

— J'suis content de pas m'appeler Bolan, dit le second.

— Et moi donc ! fit le premier qui regardait disparaître les feux rouges de la voiture.

CHAPITRE XVIII

Philip Marasco secoua Julian DiGeorge à l'aube, le 22 octobre.

— Cinq des hommes sont partis et je crois qu'ils sont allés rejoindre Pena. DiGeorge se tirait avec peine de son sommeil.

— Qui ?

Marasco mit une tasse de café avec du cognac dans la main du Capo et lui tendit une cigarette allumée.

— Ce qui restait de son ancienne équipe. Willie Walker et ceux-là. Je parie qu'ils savaient où il était depuis le début.

— Faudrait que tu préviennes Frankie Lucky.

— Déjà essayé. C'est trop tard. Il a dû déjà y partir pour le tuer. Tu veux que j'envoie une équipe ?

DiGeorge fixa la pendule. Il but une gorgée de café, tira une bouffée et refixa la pendule.

— Non, il est trop tard. Phil, on va voir si ce Frankie Lucky est aussi adroit qu'il le fait croire.

— Le match sera pas très égal, DeeJ, observa Marasco avec inquiétude.

DiGeorge poussa un soupir.

— J'en suis pas si sûr. Attendons avant de pleurer nos morts, hein ? Mais fais préparer quelques voitures au cas où.

Marasco se dirigea rapidement vers la porte. Il s'y arrêta pour se retourner, voulant dire quelque chose. Il changea d'avis et quitta la pièce en marmonnant :

— J'suppose que c'est tout ce qu'on peut faire.

Lou Pena sursauta et s'assit brusquement sur le lit où il reposait.

— Ça va, Lou, dit une voix rassurante. C'est moi, Willie.

La lampe de chevet s'alluma. Avec un sourire sinistre, Willie Walker se pencha sur le lit et mit une clef dans la serrure des menottes qui liaient Pena au dossier métallique.

— Depuis quand ont-ils mis les menottes ?

— D'puis hier soir, chuchota Pena. Merde ! il était temps que vous arriviez. J'ai fait signe hier après-midi.

Il libéra sa main et se massa le poignet, puis il ramassa rapidement ses vêtements.

— Ce mec a tout balancé et y'a les flics de Los Angeles qui en veulent à mon cul.

— Pas la peine de te taire, dit Walker. On a descendu le flic.

Pena grogna.

— Et sa vieille ?

— Avec. Mais faut te dépêcher. Ce Frankie Lucky risque d'arriver

d'une minute à l'autre.

Pena luttait avec son pantalon.

— Frankie ? Qui est-ce ?

— Oh ! y'a des tas de merdes depuis que t'es parti, dit Walker. Ce Frankie Lucky est un tueur de la côte Est. Il a un contrat sur toi, Lou.

Pena écarquilla les yeux.

— Ahhh ! non, fit-il incrédule. DeeJ n'irait pas jusque-là.

— J't'en fous.

Walker s'était agenouillé devant le vétéran mafioso grisonnant et lui passait ses chaussettes pendant que l'autre boutonnait sa chemise.

— DeeJ croit que t'as passé un marché avec les flics. Les hommes ont allumé des cierges toute la nuit. Ils font même des projets pour te veiller en secret.

Les doigts de Pena semblaient s'engourdir, impuissants à boutonner. Screwy Looey était abasourdi.

— Faut lui téléphoner, marmonna-t-il. Faut qu'il annule. J'ai presque terminé le boulot. Prends un téléphone, Willie, et dis-lui. Je suis sur les traces de Bolan maintenant. Dis à DeeJ que Bolan s'est fait refaire la gueule ici à Palm Village. Dis-lui que j'ai pris tout ce temps pour l'apprendre. Dis aussi que je connais le type qui l'a opéré et que je vais le voir maintenant pour savoir à quoi ressemble Bolan. Dis-lui tout ça, Willie, et dis-lui d'annuler ce contrat.

Walker acquiesça, la mine sérieuse.

— J'vais essayer, Lou. Mais tu sais comment se passent ces choses. Qu'est-ce que tu comptes faire ? Je veux dire...

— J'vais chercher ce chirurgien. Tu connais la clinique, tu sais, ce sana à l'est de la ville.

Walker semblait frappé.

— Bien sûr ! On aurait dû s'en douter. Ecoute, quatre gars sont dehors. T'inquiète pas, ils sont avec toi. Emmène-les. J'vais essayer de joindre DeeJ d'ici et je vous retrouverai là-bas plus tard. Mais fais vite. Si quelqu'un trouve ce flic et la vieille ça sera l'enfer.

Pena passa sa veste.

— Tu sais combien j'apprécie ce que tu fais, Willie.

— Ouais, d'accord, d'accord, fit Walker.

Il tendit un revolver à Pena et laissa tomber quelques balles dans la poche de sa veste.

— Allez, fous le camp !

Bolan roulait à travers l'animation matinale de Palm Village. Il dépassa la masse noircie de Lodetown et s'arrêta près d'une cabine téléphonique un plus loin. Il consulta l'annuaire pour connaître l'adresse de Robert Cann, reprit ensuite son chemin, roula encore quelques centaines de mètres, puis se gara dans une petite rue à

quelques maisons de chez Cann. Il ouvrit une caisse et en sortit un .38 à long canon, vérifia le chargement et fit tourner le barillet. Il y attacha un silencieux, enfonça l'arme dans sa ceinture, et monta l'allée entre les maisons.

Il trouva Genghis et Dolly Cann dans leur lit ensanglanté, la gorge tranchée, les corps déjà refroidis. Bolan marmonna un juron et fouilla rapidement le reste de la maison, cherchant un élément utile. Ne trouvant rien, il retourna auprès de sa voiture. Il démarra et fit pensivement le tour du pâté de maisons, réfléchissant à la tournure inattendue des événements. Puis il eut une pensée terrifiante. Il fit demi-tour et lança la Mercedes vers les New Horizons. Il se rangea derrière les bâtiments près d'une Plymouth sombre avec une radio et un émetteur sur le tableau de bord. Il entra doucement dans la clinique. Passé la porte, il s'immobilisa et leva la tête comme s'il humait l'air, puis il dégaina le .38, vérifia le .32 dans la gaine sous son aisselle, et se dirigea sans bruit vers les appartements de Jim Brantzen.

Big Tim Braddock se trouvait dans l'appartement, gisant près de la porte sur le flanc, tachant la moquette de son sang. Un pistolet se trouvait à quelques mètres par terre. Bolan s'agenouilla rapidement et tâta le front du policier. Il était moite. Bolan souffla et s'avança prudemment jusqu'à la cuisine.

Il trouva Jim Brantzen, allongé sur la table, la tête pendante, vêtu seulement du bas de son pyjama. Une pince et des tenailles sanguinolentes étaient posées sur la table près de lui. Bolan frissonna et eut un grognement rauque lorsqu'il examina le corps mutilé de son ami. Il en avait vu des horreurs dans les hameaux du Viêt-Nam mais jamais il n'avait eu connaissance d'un interrogatoire si cruel et féroce. Ils lui avaient arraché les mamelons, probablement avec les tenailles. Son torse n'était qu'un amas de viande à vif. Les côtes apparaissaient à divers endroits. Les doigts de sa main droite, les doigts habiles de chirurgien, avaient été dépecés de leur chair. Il lui manquait les lobes des oreilles, ses narines étaient tranchées, mettant à nu l'os du nez, et on lui avait fait des entailles profondes sous les yeux. Pire encore, se disait Bolan, le chirurgien mutilé était encore vivant... et s'en rendait compte.

Le souffle haché et pénible, des bulles de sang se formant à la place des narines, il émettait un continuels gémissement douloureux. Une bouteille rougie de whisky était posée sur un plan de travail, une serviette tachée trempait dans une bassine d'eau froide. Il était évident qu'on l'avait souvent forcé à reprendre connaissance.

Bolan mit doucement les mains sous la tête de son ami et le soutint avec une infinie tendresse.

— Qui a fait ça, Jim ? demanda-t-il d'une voix tremblante. Qui t'a

fait ça ?

Les yeux de Brantzen s'illuminèrent, devinrent ternes puis s'illuminèrent de nouveau. Ses lèvres bougèrent, dégageant une mousse rougeâtre :

— Ils... l'appelaient... Lou.

Bolan acquiesça.

— Je le connais. Je l'aurai, Jim.

— Il sait... l'esquisse... a vu... dessin.

— Je l'aurai, Jim.

— Il... il... sait...

La main droite se leva brusquement; les yeux ternes fixèrent les os des doigts dénudés; puis les yeux se fermèrent et Jim Brantzen mourut.

Des larmes forcèrent les paupières serrées de Bolan.

— Mon Dieu ! gémit-il.

Il reposa doucement la tête de son ami et se dirigea vers l'autre pièce d'un pas saccadé. Braddock avait ouvert les yeux et s'était mis sur le dos. Bolan se mit à genoux près de lui et ouvrit sa veste, trouvant la blessure. Le grand flic l'avait pris dans le ventre.

— Ça va ? lui demanda Bolan.

— Pas du tout, grinça péniblement Braddock.

— Ça fait combien de temps, Braddock ?

— Cinq minutes... peut-être dix.

— Tenez bon, j'appelle une ambulance.

Bolan quitta rapidement la pièce et alla dans la salle d'opération de Brantzen. Il y trouva des compresses et revint vers le policier couché. Bolan écarta les vêtements et appliqua les compresses à la blessure.

— Je parie que vous vous en sortez.

Le capitaine se contenta de le fixer, ayant apparemment trop mal pour parler.

— Du moins, je l'espère, ajouta Bolan.

Il revint dans le hall, appela une ambulance, et quitta rapidement les lieux. Quelques instants plus tard, une grosse Mercedes hurlait dans les virages de la route supérieure vers Palm Springs. Bolan savait où il pourrait intercepter l'homme qui avait torturé et tué son ami. Il en était si sûr qu'il allait mettre sa propre vie en jeu.

CHAPITRE XIX

Les six hommes étaient serrés dans la voiture qui filait à toute allure. Willie Walker était devant avec un tueur qui s'appelait Bonelli et un chauffeur plus jeune qu'on nommait Tommy Edsel parce que ce dernier avait appartenu à un club de propriétaires d'Edsels. Screwy Looey Pena occupait à lui tout seul presque toute la banquette arrière; il était de fort bonne humeur. Coincés près de lui se trouvaient un certain Mario Capistrano qui venait d'être libéré de la prison fédérale à Lompoc et Harold the Greaser (Le Rital) Schiaperelli, un Italien de cinquante-neuf ans qui avait été déporté trois fois mais qui n'avait jamais passé une nuit en prison.

Willie Walker dégagea un bras et se tortilla vers l'arrière.

— Laisse-moi regarder le dessin, hein, Lou ?

— Pas question !

Pena tapota la poche de son veston avec fierté.

— C'est DeeJ qui aura droit au premier regard, fit-il en souriant. Après tout, c'est mon passeport pour la vie, Willie. Ne le passons pas partout dans la voiture.

Walker était vexé.

— Tu n'oublies pas que c'est nous qui avons risqué nos têtes pour te sortir du pétrin.

— Je n'oublie rien, rassura Pena. Ne pense jamais une chose pareille, Willie. Et DeeJ t'en voudra quand je lui expliquerai que tout ça faisait partie du plan. Il gueulera peut-être un peu mais ça lui passera. Quand il verra le dessin, hein ? Il m'a bien dit de ne pas revenir sans la tête de Bolan. Eh ! ben, je l'ai !

Il tapota la poche.

— Je ramène la tête de Bolan.

— C'est même pas une photo, remarqua Tommy Edsel. C'est juste un dessin, non ?

— Ouais, mais quel dessin ! Le dessin d'une opération chirurgicale c'est pas qu'un dessin, c'est un plan, tu sais.

— C'qui s'est passé là-bas m'a donné la nausée, se plaignit Capistrano. J'ai jamais vu un mec transformé en côte de bœuf.

— Ouais, mais n'oublie pas, Mario, une côte de bœuf bavarde, dit Pena. Merde ! moi, ça m'amuse pas plus que toi. C'était de sa faute, c'est clair.

— Mais tu lui as fait ça aux doigts après.

— C'était la leçon, expliqua patiemment Pena. Il faut apprendre à ces mecs qu'ils peuvent pas nous mentir. Me fais pas des histoires, Mario. Aujourd'hui c'est mon jour, et j'vais m'amuser. Si tu veux rentrer à Palm Springs à pied, dis-le nous.

— J'me demande c'que devient Frankie Lucky, fit Bonelli qui voulait surtout changer la conversation.

— Qu'est-ce que c'est que ce Frankie Lucky, gronda Pena. Un rital doré ?

— Attention, fit Willie Walker à voix basse, jetant un regard oblique sur Harold the Greaser.

Pena s'esclaffa de rire.

— Tu parles ! Willie ! Harold n'est pas susceptible parce qu'il est né à l'étranger. Hein, Harold ?

Harold marmonna une phrase incompréhensible et se mit à rire. Pena se mit à rire aussi bien qu'il fût évident qu'il n'avait rien compris. Pena était expansif.

— Aujourd'hui tout le monde est content.

— Sauf Frankie Lucky, observa Willie Walker. Lou, ce type est froid comme un mort. Et tu avais raison, c'est le tueur doré de DeeJ. Et DeeJ a dit qu'il faudrait qu'on fasse de notre mieux pour l'éviter, parce qu'il tient le contrat, et ne s'arrêtera pas avant d'entrer ou de téléphoner. Et d'après c'que DeeJ m'a dit, ce gars va pas poser des questions avant, il va tirer d'abord et saluer ensuite.

— T'as pas dit qu'il travaillait seul ?

— C'est un solitaire, Lou, fit Bonelli. On m'a dit qu'il n'emmenait jamais personne.

— On est six, non ? fit Pena. En tout cas, il va pas nous descendre d'ici la maison, quand même ? Pourquoi vous en faire ?

Le chauffeur jeta un regard par-dessus son épaule.

— Il conduit pas une Mercedes bleue, vachement rapide, Frankie Lucky ?

— Si, un engin incroyable, répondit Walker. Pourquoi ?

La tête de Tommy Edsel tanguait de gauche à droite, ses yeux étant sur la route devant et fixant aussi une route qui descendait de la montagne à leur droite en serpentant.

— Je crois que c'est lui, dit-il d'une voix sinistre.

Les yeux de tous se braquèrent vers la route de montagne, distante de cinq cents mètres.

— T'as de meilleures yeux que moi, Tommy, fit Pena qui avait collé son front à la vitre.

— Continue à regarder, fit Tommy Edsel dont la tête continuait à tanguer. On le voit, on le voit plus. Cherche un éclair bleu. Là ! Tu l'as vu ? Merde ! c'est bien lui, c'est Frankie Lucky ! Et qu'est-ce qu'il roule !

Des sons effrayés s'élevèrent autour de lui et Pena aboya :

— Ça va ! ça va ! fermez-la ! Si c'est lui, et c'est probablement quelqu'un d'autre, souvenez-vous qu'on est six et il est tout seul. Il va nous suivre et attendre sa chance. Il va pas essayer de nous

descendre sur la route, c'est sûr.

— Avec Frankie Lucky, annonça Walker. Rien est sûr.

Pena s'humecta les lèvres, affecté par la panique de ses compagnons.

— Ces routes se rejoignent où ?

— Au-delà de la prochaine courbe, fit Tommy Edsel. Où la route vire vers la montagne.

— Eh ! ben, faut y arriver avant lui !

— C'est bien c'que j'essaye de faire, s'écria le chauffeur. Mais ce tas de ferraille c'est pas une Mercedes !

Pena et Walker tentaient de baisser les vitres, les autres essayaient d'apprêter leurs armes dans la confusion.

— Faites gaffe où vous tirez ! cria Pena. Vous de l'autre côté, faites gaffe !

Bolan avait reconnu le gros véhicule de la Mafia à l'instant où Tommy Edsel l'avait aperçu. Du haut de la montagne sa visibilité était parfaite. Il voyait les plaines de l'horizon nord à l'horizon sud. Il n'y avait aucune autre voiture en vue, il n'y avait que du vide aussi loin qu'on puisse regarder. Il fit rapidement une triangulation mentale des véhicules en mouvement et sourit sombrement en réalisant la précision de son pari. Il arriverait dix secondes avant eux au croisement; ces dix secondes suffiraient. Conduire dans ces conditions avait requis toute son attention, mentale et physique. Les virages sinueux de la montagne n'en finissaient pas. Il n'avait pas eu le loisir de penser à ce qu'il avait laissé derrière lui à Palm Village... et c'était aussi bien. Sous le calme extérieur de son être se gonflait une rage inconcevable, impensable chez cet homme sans émotions. Ses exécutions du passé s'étaient toujours déroulées avec une froideur détachée, ses instincts de soldat et de combattant agissant pendant la mission. Jamais Bolan n'avait tué avec la rage au cœur, même lorsqu'il avait vengé la mort de sa famille. Mais maintenant cette rage se tenait là, à fleur de peau. Cette rage allait jaillir... et avec elle toute la puissance et la férocité de l'Exécuteur.

CHAPITRE XX

La Mercedes pila au croisement avec des crissemments de pneus. Bolan en sortit avant même que la voiture ne se soit complètement immobilisée. Il lança ses pistolets sur le remblai, et se pencha de nouveau à l'intérieur du véhicule, appuyant d'une main sur la pédale d'embrayage, engageant la première de l'autre. Ensuite il arracha la pédale de l'accélérateur, mettant à nu la branche métallique qu'il coinça jusqu'au plancher. Le gros moteur hurlait à plein régime, rappelant pour Bolan les jets avant l'envol. Il se laissa tomber à genoux sur le macadam, changea la main qui tenait l'embrayage pour tenir la portière de la main gauche. Il savait qu'il ne pouvait compter que sur ses yeux; il ne pourrait entendre l'approche de l'autre véhicule avec le cri strident de son propre moteur. Il voyait à trois longueurs de voiture au-delà du croisement; il lui faudrait des réflexes parfaits et le bon choix du moment où il fallait tout lâcher.

Il y eut un éclair de mouvement dans son champ de vision, et il repoussa violemment son corps, la main droite lâchant l'embrayage. La grosse voiture fut projetée en avant comme une flèche quittant l'arc, la portière claqua, ratant la tête de Bolan de quelques centimètres. Bolan compléta son roulé-boulé ses armes aux poings.

— On l'a battu ! hurla triomphalement Pena.

— Vaut mieux ! cria Tommy Edsel. A cent quatre-vingt-cinq, j'peux pas m'arrêter pile !

Ensuite ils jaillirent dans le croisement et aperçurent la voiture de sport bleue cachée sur l'autre route. Un instant Pena se demanda ce que le type faisait à genoux près du véhicule; puis en une fraction de seconde son doigt se crispa sur la détente de son arme pendant que Tommy Edsel freinait instinctivement.

Mais l'éclair bleu se révéla plus rapide que les réflexes de Tommy Edsel. Son pied était encore sur l'accélérateur lorsque l'autre voiture se lança dans le croisement avec un grondement strident.

— Attention ! hurla Willie Walker.

Mais la Mercedes percutait déjà l'aile droite avant du véhicule avec un fracas de métal froissé et de verre brisé. L'élan de la grosse voiture fit tourbillonner la voiture de sport qui se lova contre elle avec un second choc effroyable. Willie Walker fut projeté par-dessus la tête de Bonelli, et s'écrasa contre le pare-brise devant Tommy Edsel. Harold the Greaser hurla en italien lorsque Pena et Capistrano lui tombèrent dessus.

Chauffeur extraordinaire, Tommy Edsel lutta vaillamment contre la force centrifuge qui entraînait les deux véhicules, puis la Mercedes se détacha, laissant plonger en avant la grosse voiture. Les roues arrière,

ouvrant la voie, passèrent par-dessus le remblai et s'enfoncèrent dans le sable alors que la voiture amorçait son premier tonneau.

Bolan avait eu un bref aperçu des visages horrifiés, de deux bras tenant des revolvers, puis les deux voitures se rejoignirent et partirent en tourbillonnant sur la route principale. Il courut derrière mais se trouvait déjà distancé lorsque la Mercedes dévia pour se fracasser dans le désert accidenté. Tout sembla se passer au ralenti, la grosse voiture fit une courbe lente et quitta la route à une centaine de mètres. Les roues arrière s'enfoncèrent gracieusement dans le sable, accrochèrent, et la voiture commença à faire des tonneaux, avec l'effet curieux de revenir vers le croisement, éjectant de tous côtés des corps disloqués. Bolan compta six tonneaux avant que la voiture ne s'immobilise, les roues en l'air, un amas de ferraille torturé.

Tommy Edsel était encore agrippé au volant écrasé lorsque Bolan s'approcha des débris. Le sang coulait de sa bouche, il était suspendu par la ceinture de sécurité. La banquette avant s'était déplacée entièrement; apparemment il avait eu la poitrine défoncée par le volant mais il tourna la tête vers Bolan et, à l'envers, le fixa avec ses yeux ternes. Bolan lui tira une balle entre les yeux et fit le tour du véhicule retourné.

Bonelli était coincé dans un recoin déformé du toit, à l'état de pulpe, indiscutablement mort. Bolan lui dégagea de force la tête et lui logea aussi une balle entre les yeux. Ensuite il suivit le chemin des corps éparpillés.

C'était Willie Walker le plus proche. Une partie de son crâne lui manquait et ses jambes étaient incroyablement repliées sous son dos; Bolan dut se contenter de lui placer une balle là où s'étaient trouvés ses yeux.

Après, il y eut Harold the Greaser Schiaperelli. Il était à moitié décapité et sa main droite était coupée. Bolan expédia une balle entre les yeux hagards.

Mario Capistrano était allongé sur le sable. Il pleurait en contemplant les côtes blanches qui avaient transpercé son flanc. Bolan le fit rouler sur le dos, visage relevé.

— Ferme les yeux.

Il lui fit cadeau d'un troisième œil qu'on ne pouvait fermer.

Lou Pena était à genoux, il regardait avancer Bolan. Il lui manquait le bras droit à partir du coude. Il avait le nez éclaté et deux dents étaient passées à travers sa lèvre inférieure.

— Je l'ai eue, dit-il avec une voix de canard. J'ai eue, la tête de Bolan...

— Sans blague ?

Bolan lui tira une balle entre les yeux. Il rattrapa le corps

déchiqueté lorsqu'il bascula en avant, et passa la main dans les poches, trouvant le dessin de Brantzen sur le cœur de Pena.

Bolan craqua une allumette et la tint sous l'esquisse, la retournant pour que le feu prenne bien. Il éparpilla les cendres fines sur le sable en revenant vers la route. Il revint près de la Mercedes, l'examina, et décida qu'elle était irrécupérable. Il ouvrit le réservoir et fit couler de l'essence sur le sable jusqu'à une distance prudente. Puis il craqua une seconde allumette et l'appliqua aux traces d'essence.

Les flammes parcoururent rapidement le chemin inflammable vers le réservoir. Bolan marchait déjà vers Palm Springs et ne se retourna même pas lorsqu'il entendit l'explosion. Un pays était mal parti, se disait-il, lorsqu'un homme comme Jim Brantzen pouvait être réduit à un monceau de viande sanguinolente par les détritiques qu'il laissait derrière lui.

Et il y en avait encore, comme ceux-là, devant lui, au-delà de l'horizon. A pied, la Mort se dirigeait vers Palm Springs.

CHAPITRE XXI

Le soleil était presque à son zénith lorsque Bolan débarqua en titubant à Palm Springs, héla un taxi et se fit déposer à son hôtel. Le concierge le fixa avec étonnement, voyant son état.

— Vous avez eu un accident, Mr Lambretta ?

— J'ai perdu ma voiture. Faites m'en venir une autre, exactement pareille.

Le concierge en restait bouche bée...

— Bien, monsieur.

— Faites monter de la glace.

— Oui, monsieur. Avec les liquides habituels ?

— Juste la glace, fit Bolan d'une voix lasse. J'aurai besoin de la voiture dans une heure.

Il se retourna et partit vers l'ascenseur.

— Heu... Mr Lambretta, ce sera peut-être un peu difficile pour la couleur de la Mercedes. Je veux dire...

— Exactement pareille, coupa sèchement Bolan.

Il monta jusqu'à sa chambre, ôta ses vêtements crasseux et partit dans la salle de bains. Surpris par son apparence poussiéreuse, il fixa inamicalement le masque Lambretta auquel il n'était pas encore habitué. Il passa sous la douche et s'y tint plusieurs minutes, levant fréquemment le visage pour avaler une partie du jet, hydratant ainsi ses muqueuses desséchées.

Il y avait deux petits seaux de glace pilée sur la table lorsqu'il sortit de la salle de bains. Les vêtements encrassés de transpiration et de poussière avaient été enlevés; ses revolvers étaient posés sur le lit près de son linge propre. Il passa son slip, prit un peu de glace qu'il se mit dans la bouche, puis composa le numéro privé de la bibliothèque chez DiGeorge. La voix de Phil Marasco répondit à la première sonnerie.

— Oui ?

— C'est Frank. Dis à DeeJ que c'est fait.

Il y eut une pause.

— D'accord, Frankie, je lui dirai. Où es-tu ?

— A l'hôtel. J'suis crevé. Je passerai tout à l'heure.

Bolan entendit bourdonner la voix de DiGeorge dans le fond mais ne put distinguer ses paroles. Marasco revint :

— DeeJ veut savoir si tu as le dessin ?

— Quel dessin ?

— Le sujet était porteur d'un dessin de chirurgien concernant un autre sujet intéressant. Tu l'as ?

— Bien sûr que non, coupa Bolan. J'passe pas mon temps à

prendre des souvenirs.

Il y eut encore du brouhaha dans le fond, puis :

— Il veut savoir où tu as laissé le contrat.

— Où la montagne rejoint le désert, annonça Bolan. Là où un sujet pourrait en attendre un autre.

— Bon, j'ai compris. DeeJ dit de rentrer dès que possible.

— Dis-lui que j'ai fait dix kilomètres à pied sous le soleil. Dis-lui que je rentrerai dès que j'aurai pu me reposer.

Marasco se mit à rire.

— D'accord, Frankie, je lui dirai. Repose-toi et arrive. Y'a des choses que tu devrais savoir.

— O.K.

Bolan raccrocha, regarda la moquette, ouvrit un paquet de cigarettes, en alluma une et s'allongea sur le lit.

— Oui, j'y serai, répéta-t-il d'une voix terne, se parlant à lui-même. Pour sonner le glas...

Les recherches s'effectuèrent sous les ordres de Philip Marasco qui mena ses hommes sur la route de Palm Village. Deux voitures, contenant chacune cinq hommes, firent le trajet jusqu'au croisement, et l'on retrouva sans peine le carnage qu'avait fait Frankie Lucky.

Les dix mafiosi couraient d'un point à l'autre de la scène, touchant, montrant du doigt, et reconstruisant les détails de l'action. Marasco fouilla chaque corps, passa le véhicule au peigne fin, puis plaça ses hommes en demi-cercle à longueur de bras les uns des autres pour scruter le chemin qu'avait emprunté la voiture pendant ses derniers soubresauts.

De retour à la villa, Marasco se présenta tristement à DiGeorge.

— Si Lou avait un dessin, il l'a bouffé. Et t'aurais dû voir le carnage qu'a fait ton Frankie Lucky. J'ai jamais vu une chose pareille.

— Ça n'a pas de sens qu'il n'ait pas eu ce dessin, s'écria le Capo. Il fallait bien qu'il ait quelque chose pour revenir ici. Y'avait plus rien de vivant, je suppose.

— Plutôt, fit Marasco en frissonnant. Y'avait même plus rien d'entier. J'ai jamais rien vu d'aussi effroyable. Ce Frankie Lucky est un contractuel dangereux. Et, j'avais te dire, DeeJ, il prend pas de risques inutiles. Rappelle-toi hier soir, on disait que c'était six contre un.

DiGeorge acquiesça sérieusement.

— Ça n'a pas fait une grande différence, hein ?

— Ça n'aurait pas fait de différence s'ils avaient été douze contre un, DeeJ ! Je te dis, si ce Frankie Lucky déniche Bolan, j'veux voir ce qui se passe.

Le regard absent, DiGeorge réfléchissait. Il s'éclaircit la voix.

— Je me demande si tu as pensé à une chose, Phil ? Je me

demande si tu te rends compte que quelqu'un fait des blagues à Deej ?

Marasco fixa son Capo qui restait sans expression.

— Quelles sortes de blagues, Deej ?

— Que me disait au juste ce Frankie Lucky ? Qu'il s'était battu avec Bolan ? Il a dit qu'il avait vu Bolan en dehors de la ville, qu'il l'avait reconnu et qu'ils s'étaient tiré dessus. Et ceci quelques jours après que Bolan nous a échappé à Palm Village. N'est-ce pas ?

— Heu... ouais, mais...

Marasco réfléchissait dur. Tout à coup il ouvrit grands les yeux.

— Holà ! Willie Walker a dit au téléphone que Bolan s'était fait refaire le visage le jour du massacre.

— C'est précisément ce à quoi je pensais, Philip Honey. Donc quelqu'un raconte des bobards. J'me demande qui.

— Pourquoi Frankie voudrait-il te mentir, Deej ?

— C'est ce que je me demande, Phil. Disons bien « si ». « Si » Screwy Looey disait la vérité. Dis, Phil, tu as déjà pris Lou dans un mensonge ? A aucun moment ? Un mensonge important ?

Marasco y pensait. Il secoua la tête.

— Je ne crois pas que Lou t'ait jamais menti, Deej. Mais il faut penser à un truc. Peut-être que Lou pensait qu'il avait quelque chose. Peut-être quelqu'un voulait qu'il le croit ?

— T'as connu des types qui s'étaient fait refaire le visage, Phil ?

— Ouais. C'était à la mode sur la côte Est à une époque.

— Combien de temps avant d'enlever les pansements ?

— Oh ! deux, trois semaines.

DiGeorge grogna.

— Ouais. Et les types que j'ai connus avaient des compresses et des sparadraps un mois de plus des fois. C'est un sale truc, se refaire le visage.

— On transplante bien les cœurs d'un type à l'autre aujourd'hui, Deej. Ils ont sûrement fait des progrès dans la chirurgie esthétique aussi.

— Eh bien ! je veux que quelqu'un se renseigne, ordonna DiGeorge.

— Bien sûr, Deej.

— En attendant, Frankie Lucky est de nouveau suspect. Si Bolan s'est fait retaper, Frankie ne l'a pas vu dans le désert quelques jours plus tard, même s'ils ont fait des progrès. Y'a deux possibilités si Bolan est refait. Ou il l'a vu avec des pansements, ou il l'a vu avec son nouveau visage. C'est clair, non ? Frankie Lucky n'aurait pas pu reconnaître Bolan trois jours après son intervention chirurgicale !

— C'est un fait, Deej.

Marasco en avait le souffle coupé.

— Disons que Lou racontait la vérité, alors Frankie Lucky ment.

DiGeorge soupira.

— Eh ! oui, Philip Honey. Tu dis que ce garçon est un tueur efficace ?

— Il aurait fallu que tu vois c'que j'ai vu pour t'en rendre compte, Deej.

— Ce serait quand même abominable, soupira DiGeorge d'une voix lasse. Ce serait abominable si Frankie Lucky s'avère être le nouveau visage de Bolan.

Marasco en eut le souffle complètement coupé. Il pâlit.

— N'allons pas jusque-là, Deej.

— Mais si, dit DiGeorge d'une voix neutre. C'est pour ça que j'suis Capo, Philip Honey. Je pense que si. Quand attends-tu Victor Poppy ?

— A Los Angeles International, à deux heures, fit Marasco d'une voix mécanique. Frankie t'a peut-être menti un peu, Deej. Pour attirer ton attention, il aurait pu inventer cette bagarre avec Bolan.

— J'y ai pensé aussi. Il faut que je pense à tout, Phil. Alors, t'inquiète pas, je pense. Mais j'ai hâte de voir le cadeau que nous apporte Victor.

— Moi, je parie que Frankie Lucky est correct, Deej.

Marasco avait offert son argument en des termes très osés pour lui. DiGeorge lui fit un sourire las.

— Fais des paris, Phil. Moi, je penserai.

Bolan s'arrêta devant une cabine téléphonique isolée et composa le numéro secret pour contacter Lyons. Il le trouva. Lyons lui demanda impatiemment :

— Que savez-vous des événements à Palm Village ce matin ?

— Suffisamment. Echangeons nos tuyaux.

— Pas d'échanges. Braddock est au seuil de la mort, et il y a eu les pires atrocités commises...

— Je le sais, Lyons. Braddock s'en sortira-t-il ?

— Les docteurs ont de l'espoir. Mais au mieux, il sera en dehors de la circulation un bon moment.

— C'est un bon flic, dit Bolan.

— Meilleur que certains que je connais, fit Lyons, se moquant de lui-même. Pourquoi avez-vous appelé, Pointer ?

— Ma couverture est en danger. J'ai besoin de tuyaux.

— Une seconde... Brognola est ici, il bave d'envie de vous dire quelque chose. Il faisait la liaison entre Braddock et nous, et... une seconde, Pointer.

Bolan entendit des murmures chuchotés puis le déclic d'un autre appareil qu'on décrochait.

— O.K., fit Lyons. Brognola est sur la ligne. Dites-nous d'abord ce

que vous savez. Qui a fait ça, ce matin, à part Pena ?

— Je ne connais pas leurs noms, mais vous pourrez identifier leurs corps. Vous les trouverez au croisement des routes qui vont à Palm Springs. Ils sont six, Pena inclus.

— Tous morts, suggéra la voix calme de Brognola.

— C'est ça, dit Bolan. Maintenant pouvons-nous parler de mon problème ?

— Qui les a tués ?

— C'était un contrat double. Julian DiGeorge a pensé que Pena le trahissait. Les autres ont pris parti pour Pena.

— Alors ces meurtres n'ont rien à avoir avec la mort des Cann et du chirurgien ? demanda Brognola.

— Je n'ai pas dit ça.

Lyons s'énervait.

— Ce type vous mène en bateau, Hal. Bolan, c'est vous qui avez exécuté ces hommes, non ?

— A qui parle-t-il ? demanda Bolan à Brognola.

— Ils ont su que Brantzen vous avait changé le visage et ils ont été le voir pour connaître les détails ! C'est évident, alors ne racontez pas des bobards. Vous êtes passé, vous avez vu ce qu'ils ont fait à votre copain chirurgien, et vous êtes parti les descendre. Alors, maintenant, vous dites que votre couverture est en danger. Quelle sorte d'information Pena a-t-il réussi à donner à l'organisation avant que vous ne le tuiez, Bolan ?

— Attendez un instant avant de répondre, Mr Pointer, dit Brognola. Ne quittez pas.

Une fois de plus il y eut un fond sonore chuchoté qui parvint aux oreilles de Bolan. Puis Brognola revint à l'appareil.

— Mr Pointer, nous apprécions le travail que vous avez fait pour nous et nous ne voulons en aucun cas vous compromettre. Vous n'êtes pas forcé de nous dire quoi que ce soit qui vous incrimine.

— C'est très équitable, dit Bolan.

— Bon, nous ne vous demandons pas votre identité. Mais dites-nous ceci : Est-ce que les meurtres à Palm Village ont été ordonnés par Julian DiGeorge ?

— Non. C'était l'initiative de Pena.

— Je vois. Et maintenant Pena et son équipe sont tous morts ?

— C'est exact.

— Sur les ordres de DiGeorge ?

— Il y avait un contrat sur Pena.

— Je vois, répondit Brognola d'une voix confuse.

Bolan soupira.

— Bon, Lyons, dit-il. Je ne veux pas que vous vous mettiez à douter de mes renseignements. Vous avez raison, ce n'est pas le

moment de jouer au plus fin. Et puis je suis déjà aussi incriminé qu'un être humain puisse le devenir. Je suis Bolan. J'ai infiltré la famille DiGeorge et j'ai descendu Pena ce matin. Mais je l'ai fait entièrement à mon compte. Vous avez vu ou entendu ce qu'ils ont fait à Brantzen ?

— Oui, dit doucement Lyons. Braddock a assez bien décrit le type qui lui a porté secours. La description semble être celle du type que j'ai rencontré à Redlands l'autre soir.

— Ouais, fit Bolan. Alors pour mon problème ?

— Que voulez-vous ?

— J'ai entendu dire que la Commission emploie une équipe spéciale de tueurs. Je veux savoir qui est leur chef.

— C'est votre département, Hal, dit Lyons.

— A présent il n'y a que dix Capos qui siègent, annonça Brognola.

Il énuméra les noms.

— Vous remarquerez que DiGeorge n'en fait pas partie. Il a filé en claquant la porte il y a deux ans à cause d'un malentendu sur les stupéfiants. Mais il siège de temps à autre lorsqu'un sujet qui l'intéresse est en cause. Techniquement, il a encore une voix au Conseil.

Bolan était vivement intéressé.

— Mais il y a des tensions ?

— Oui, il y a des tensions, rassura Brognola. Le Conseil voulait stabiliser les prix. DiGeorge n'a pas voulu en entendre parler. C'est lui qui contrôle un gros pourcentage du trafic de drogues. Il croit que l'établissement des prix le regarde, et il vend en gros aux autres Familles en faisant lui-même ses prix. Il y a des tensions.

— Merci, dit Bolan. Ça me donne de quoi réfléchir. Mais je m'intéresse surtout aux assassins de la Commission. Pouvez-vous m'en dire davantage ?

Brognola se mit à tousser, puis poursuivit :

— Il est dit que ce sont les frères Talifero qui ont l'équipe de tueurs les plus redoutés du pays. On appelle les frères Pat et Mike. Ils...

— Bon, j'ai entendu parler de Pat et Mike. C'est ce que vous dites est logique. Je peux peut-être sauver la mise...

— Soyez prudent, Pointer, supplia Brognola. Les frères Talifero sont extrêmement dangereux. On dit qu'une fois les ordres reçus, ils sont comme des missiles téléguidés, y'a aucun moyen de les arrêter ou d'annuler le contrat. Leurs hommes sont pareils à une élite de la Gestapo, et ne prennent leurs ordres que de Pat et de Mike. Les frères eux-mêmes prennent leurs instructions directement de la Commission.

— Exactement ce dont j'avais besoin, commenta Bolan. Je ferais mieux de vous quitter maintenant.

— Heu... Pointer, fit rapidement Brognola.

— Oui ?

— Je prends l'avion pour Washington ce soir et je voudrais faire une supplique en votre faveur.

— Quelle sorte de supplique ?

— Une espèce de pardon officiel. Vous me suivez ?

Bolan se mit à rire.

— Qui raconte des bobards maintenant ?

— Il est tout à fait sérieux, coupa Lyons.

Brognola poursuivit :

— Des personnalités plutôt heu... haut placées, sont au courant de vos efforts. Nous nous doutons de votre identité et à présent que vous nous l'avez confirmée... enfin, je ne peux rien promettre, mais... je crois que je peux vous obtenir une couverture officielle bien entendu, si vous persistez dans votre présent travail.

— Mon intention est de continuer, dit Bolan. A moins que je ne meure bientôt.

— Vous n'allez quand même pas mourir bientôt, non ? demanda en riant Lyons.

— Pas si je peux m'en passer.

— Pouvons-nous quelque chose ?

— J'en doute. C'est à moi de jouer, à Dieu vat ! Heu... vous pourriez vous renseigner sur la mort d'un Charles D'Agosta, environ vingt ans, accident maritime au large de San Pedro ?

— Un meurtre de la Mafia, Bolan ? demanda Lyons.

— Appelons-le Pointer, coupa nerveusement Brognola.

Bolan se mit à rire.

— L'idée de meurtre est vague. Renseignez-vous.

— Je n'y manquerai pas, fit Lyons. Autre chose ?

— La prière.

Lyons et Brognola se mirent à rire.

— Eh ! bien...

— Braddock vous remercie, ajouta rapidement Lyons.

— Bien sûr.

Bolan remonta dans la nouvelle Mercedes, vérifia le chargement de son arme et partit pour la villa. Ses relations avec la police n'avaient jamais été si bonnes. Il se demanda vaguement ce que lui donnerait une « couverture ».

— C'est peut-être une licence d'assassin, murmura-t-il à la Mercedes. Ou une licence pour mourir.

Il en demeura pensif. Mais, de toute façon, Mack Bolan n'était pas impressionné outre mesure par une licence. Sa haine froide lui suffisait.

CHAPITRE XXII

Le garde au portail sourit chaleureusement.

— Salut, Frankie. J'ai entendu parler du carnage ce matin. Ils ont dit que c'était le travail d'un boucher. J'aurais aimé y être avec toi.

Bolan demeura indéchiffrable.

— Tu en auras peut-être l'occasion, Andrew Hardy.

Il lui fit un clin d'œil sérieux et roula jusqu'à son emplacement habituel. Il remarqua que le garde était parti au trot et avait engagé une conversation animée avec un autre garde.

Benny Peaceful se montra lorsque Bolan quittait la Mercedes. Il lui fit le signe de la paix.

— Y'a quelqu'un qui t'attend depuis quelques heures près de la piscine. Y'a quelqu'un qui serait vachement déçu si tu ne passes pas par là en entrant.

Bolan acquiesça. Il s'arrêta pour allumer une cigarette.

— Que se passe-t-il, Benny ?

— La baraque est sens dessus dessous à cause de ton activité de ce matin, répondit le jeune homme qui tentait de garder une expression naturelle. Evidemment, moi, ça ne m'a pas surpris. Je savais de quoi tu étais capable, Frankie.

— J'ai besoin de ton aide, Benny Peaceful. Je crois savoir de quoi tu es capable aussi.

Benny sembla grandir de plusieurs centimètres. Suivant l'exemple de Bolan, il se mit à examiner distraitement le ciel.

— Dis-moi quoi, Frankie Lucky, dit-il sérieusement.

— Un garçon comme toi peut changer ses idées lorsqu'il le faut, suggéra Bolan.

— Ça, c'est vrai.

— Pat et Mike pourraient avoir besoin d'un garçon comme ça.

Le jeune homme en eut le souffle coupé : Il tressauta légèrement, reprit son équilibre et fondit en sourires.

— Ben, merde ! s'écria-t-il. J'savais bien que tu étais quelqu'un de spécial.

— Un gars qui sait se taire et puis qui sait arriver au pas de course au bon moment... il peut être très utile.

— Tu n'auras qu'à claquer les doigts, Frankie Lucky.

— D'accord. Tiens-toi prêt.

Bolan jeta sa cigarette et entra dans l'enclos du patio. Benny, quelques pas derrière, le suivit et prit son poste près du mur, le visage rayonnant. Bolan revint près de lui.

— Ecoute, je viens de prendre une décision. Tu es mon second. Tu comprends ?

La nouvelle était presque trop brutale pour Benny Peaceful. Ses lèvres se mirent à trembler et il prit un souffle haché avant de soupirer :

— J'suis ton homme, Frankie. Que se passe-t-il ?

Bolan s'approcha.

— J'te l'ai déjà dit, Benny. Un garçon utile doit changer ses idées au bon moment. DeeJ est fini. Tu saisis ?

Le jeune homme agita la tête.

— J'll'avais entendu, répondit-il. J'ai changé d'idées depuis un bon moment.

— Bien, j'veux que tu rassembles les autres qui ont changé d'idées. Faut pas mettre les bons avec les mauvais, hein, Benny ? C'est ton boulot Numéro Un tout de suite. Préviens ceux qu'il faut épargner. Tu vois ?

— Mon Dieu ! oui, je sais, Frankie.

— O.K., sépare ces types des autres. Ceux qui ont réfléchi devraient savoir que ce qui s'est passé dans le désert ce matin n'était qu'un exemple des choses à venir. Tu comprends bien ce que je dis ?

— Screwy Looey n'a eu que ce qu'il méritait, ajoutait Benny Peaceful. Y'en a encore pas mal qui méritent la même chose.

— Ils l'auront, t'inquiète pas, déclara sérieusement Bolan. C'est à toi de séparer les autres, qu'ils ne soient pas touchés. Moi, je n'en ai pas le temps, alors je compte sur toi, Benny. Trouve-les et dis-leur ce qu'il en est. Dis-leur d'attendre que tu claques les doigts.

Benny Peaceful lutta contre un autre immense sourire.

— Mes doigts ? Oui, bien sûr, Frankie.

— Organise ton équipe.

— Je m'y mets tout de suite, Frankie.

Le jeune homme partit d'un pas à la fois rapide et se voulant décontracté, disparaissant à l'angle du mur du parking. Bolan secoua la tête et se dirigea vers la piscine où se trouvait Andréa.

— Qu'avait le nigaud ? demanda-t-elle.

Bolan lui sourit.

— Je m'en suis débarrassé, non ?

— N'aie pas l'air si gai. Ça fait des heures que je t'attends. J'ai bien peur que ton heure soit arrivée, Mr Inconnu.

Bolan se pencha et lui effleura la joue de ses lèvres.

— Ah ! oui ?

— C'est pas le moment, fit Andréa, crispée. Victor Poppy est arrivé avec ce type de Floride. Ils sont tous dans le bureau de mon père en ce moment.

Bolan garda le sourire.

— As-tu entendu le nom de ce bonhomme ?

— J'ai entendu Victor l'appeler Tony. C'est tout ce que je sais. Il est

petit, pâlot, maigre. Il a peur. Quarante ans.

Bolan soupira.

— Merci.

— Ne me remercie pas, sors-moi d'ici.

— Tu es prête à partir tout de suite ?

Elle ouvrit de grands yeux.

— Tu es sérieux ?

— C'est peut-être maintenant ou jamais, dit-il.

Il la regarda fixement.

— Tu peux voyager habillée comme ça. Laisse le reste derrière toi.

Tu sais où tu vas aller ?

— Directement en Italie. J'irai voir maman.

— Et tu te fous de ce qui arrivera à ton père ?

Andréa le fixa avec curiosité.

— Papa ne m'a pas consultée lorsqu'il est entré en affaires.

Bolan accepta cette réponse.

— D'accord, allez viens. Je vais te faire partir. Ensuite je...

Il avait pris Andréa par le bras et l'aidait à quitter la chaise longue.

Phil Marasco apparut sur le seuil de la porte de l'autre côté du patio et l'appela. Bolan leva les yeux et lui fit un signe amical.

— Dee j t'attend, cria Marasco. Viens, il s'impatiente.

Bolan lâcha la fille.

— Reste là, je reviendrai.

Elle retomba dans le fauteuil en murmurant tristement :

— Je me le demande.

Bolan traversa d'un pas rapide le patio, rejoignant Marasco sur le palier.

— Que se passe-t-il ?

Marasco était nerveux.

— J'sais pas. Mais le vieux est dans tous ses états. Il veut te voir illico.

Côte à côte, ils se dirigèrent le long du couloir vers le bureau.

— Je lui ai dit que le travail était fait, gronda Bolan. Qu'est-ce qu'il lui prend ?

— Il aurait annulé le contrat s'il avait réussi à te joindre, Frankie, confia Marasco. Mais ne lui en parle pas, ça le rendrait encore plus nerveux.

— On n'annule pas un contrat, Philip Honey, cracha sèchement Bolan.

Marasco grogna son approbation.

— Maintenant tu parles comme un homme de la Famille.

Bolan ralentit le pas, Marasco en fit autant.

— J't'aime bien, Phil.

— C'est chouette, moi aussi, répondit Marasco sans la moindre

gêne.

— Tu sais, en Egypte, quand le pharaon mourait, son entourage devait mourir aussi. C'est con, hein ? Les domestiques, les esclaves, tout le monde.

— Ouais.

— C'est vrai, ces Egyptiens se disaient que quand le roi y passait, ses copains devaient l'accompagner. J'trouve ça con.

Marasco s'immobilisa.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Frankie ?

Bolan se tourna pour lui faire face.

— Pat et Mike disent qu'un roi va mourir, Philip Honey.

Le visage de Marasco devint blême.

— La vache ! Je savais que c'était quelque chose comme ça.

— J'espérais que tu ne serais pas un Egyptien, Philip Honey.

Marasco arracha une cigarette de sa poche et se la mit entre les lèvres. Bolan lui tendit du feu. Il tira une longue bouffée et resouffla la fumée par à-coups brusques. Il réfléchit un instant.

— J'suis pas un Egyptien, Frankie Lucky.

— Et moi, j'suis content de l'entendre.

Bolan se dirigea lentement vers le bureau de DiGeorge. Marasco tendit le bras pour le retenir.

— Attends un peu. Avant d'entrer, faut que tu saches, ils ont un informateur.

— Quelle sorte d'informateur ? demanda calmement Bolan.

— Un gars qui dit t'avoir connu dans le passé. Mais il dit aussi que t'es mort au Viêt-Nam. Il fait partie de ta couverture, Frankie ?

— Peut-être. Comment s'appelle-t-il ?

— Tony Avina. Paraît que vous avez grandi dans le même quartier. Il dit que t'as été incorporé et tué. Ça sera gênant pour toi devant DeeJ ?

— Est-ce que ce type fait partie de l'Organisation ?

— Non ! Un zéro. Un taulard minable.

— Ecoute, Phil, fit Bolan d'un ton confidentiel. Mon nom n'est pas Frank Lambretta.

— Ouais, c'est c'que j'me suis dit y'a une minute. Alors, qu'est-ce que tu vas faire de ce mec ?

— J'vais le faire chier, gronda Frankie Lucky-Bolan. Viens, on va voir de quelle couleur.

Enervé, Carl Lyons faisait les cent pas, fixant Harold Brognola d'un regard furieux.

— Hal, ce serait de la dynamite si on pouvait informer Bolan ! s'écria-t-il. Quelqu'un a acheté le juge d'instruction, c'est clair comme de l'eau de roche. L'enquête aurait dû établir un meurtre.

— Je sais, je sais, fit doucement Brognola. Mais il faut vous souvenir, Carl, que le nom de Lou Pena n'était pas aussi connu il y a deux ans. Il n'y avait rien pour suggérer que le Lou Pena qui pilotait le hors-bord était le redoutable Lou Pena des années trente, rien du tout. Le juge a sûrement agi en toute logique lorsqu'il a décidé que la mort était accidentelle. Les dommages ont été réglés en dehors d'un tribunal, sans procès, sans inculpation, sans rien. Et tout le monde sembla en être satisfait.

— Mais, bon Dieu ! Un petit voilier a la priorité sur un hors-bord. Le District Attorney aurait dû intenter un procès. Pena a coupé le voilier en deux, a patienté sur les lieux pour voir que le travail avait été bien fait, puis a plaidé un accident malheureux, et s'en est tiré avec tout le monde satisfait. Ça ne s'appelle pas la justice, et je me fous des circonstances. Prenez un...

— Maintenant, oui.

Brognola tentait de calmer le policier coléreux.

— Personne n'avait accès à ces dossiers il y a deux ans. Aujourd'hui non plus, d'ailleurs, en temps normal. Si je n'avais pas tiqué sur ce nom D'Agosta, vous n'auriez pas de motif pour ce meurtre.

— Eh bien ! Il faut que je joigne Bolan. J'ai un vilain pressentiment. Bolan se trouve dans un nid de vipères, il a besoin de toutes les ressources que nous avons. Est-ce que vous vous rendez-compte que nous n'avons jamais eu d'informateur à « l'intérieur » de la Mafia.

— Vous me dites ça à moi ? fit Brognola en riant.

— Bon, coupa Lyons. Ne déconnons pas; il y va de la vie de notre homme. Bolan nous a donné ce numéro. Je propose qu'on s'en serve.

Brognola eut une mine désapprobatrice.

— Décidez. Appelez-le si vous en ressentez la nécessité absolue, mais ne me demandez pas d'approuver.

Lyons déplia un petit morceau de papier et fixa le numéro qui s'y trouvait inscrit. Ça faisait partie du paquet que Bolan avait laissé lors de la dernière rencontre quand on ne le connaissait que sous le nom de Pointer.

« Pour Alerte Rouge seulement » était inscrit au-dessus du numéro et en dessous il y avait un nom : Lambretta; c'était un numéro à Palm Springs.

— Je me demande où se trouve ce téléphone, marmonna Lyons.

— Je suppose que vous ne le saurez jamais avant d'appeler.

— Je pourrais le faire tracer par les P et T.

— Oui, et le moment d'agir serait passé.

— C'est vrai, soupira Lyons.

Il fixa l'appareil d'un regard hésitant. Puis il rapprocha le téléphone, demanda une ligne extérieure, commença à composer le numéro, puis raccrocha brutalement.

— Et puis merde ! L'intrigue c'est pas mon fort !

De bonne humeur, Bolan et Marasco entrèrent dans le bureau du Capo. Marasco se tint près de la porte. Bolan continua, fit un signe amical à DiGeorge et se laissa choir dans un fauteuil en cuir.

— Un peu de repos, ça va, grommela DiGeorge. J't'ai pas dit de prendre toute la journée.

Deux autres hommes étaient présents. Bolan en connaissait l'un de vue; il pensa qu'il s'agissait de Victor Poppy. Il reconnut le second grâce à la description d'Andréa. Bolan observa l'homme un long moment. Il y eut un silence gêné, il attendait l'instant dramatique.

— Salut, Tony. J'ai entendu dire que tu viens de quitter la pension fédérale.

DiGeorge se remit à respirer. Victor Poppy sourit nerveusement et jeta un regard vers son patron. Le petit homme sur la sellette fixait Bolan avec des yeux terrifiés.

— Salut, Fr...

Sa voix se cassa. Il s'étrangla, toussa, s'éclaircit la voix et passa les doigts sur ses yeux brusquement humides. Il se frappa faiblement le torse, sourit avec gêne, et se laissa aller dans le fauteuil.

— Vous vous connaissez ? demanda DiGeorge, feignant la surprise.

— Les gens changent, fit doucement Bolan. Tony était une véritable terreur. Y'avait la moitié des gars du quartier qui en étaient terrifiés. Ouais... les gens changent.

— Oui, mais toi, t'as pas tellement dû changer, Frankie, lança Marasco. T'as encore la forme d'un poulain.

Bolan remarqua le regard de reproche que DiGeorge envoya à Marasco. Il sourit.

— Non, j'ai changé aussi. Par exemple, aujourd'hui. Regarde-moi, je suis crevé, mort. Tout ça pour un petit boulot de rien du tout. Y'a cinq ans j'aurais descendu six gars comme ça et j'aurais été tirer un coup au retour. Maintenant j'ai du mal à *tenir* le coup.

Marasco rit bruyamment. DiGeorge lui lança un regard sinistre et il se tut immédiatement.

Victor Poppy claironna :

— J'en ai entendu parler, Frankie. Tout le monde en parle. J'irais bien y jeter un coup d'œil.

— La ferme ! gronda DiGeorge.

Le panache de Bolan produisait déjà son effet sur l'informateur de DiGeorge. Le petit homme fixait Bolan avec un regard hagard en se tortillant les mains.

— C'est bon de te revoir, Frank, balbutia-t-il.

— Attends une minute ! Attends une minute ! s'écria DiGeorge.

Il montra Tony Avina d'un doigt accusateur.

— Tu m'as dit y'a pas dix minutes que ce Frank Lambretta est parti à la guerre et qu'il s'est fait tuer ! Alors, quoi ?

— Ben, j'sais pas, m'sieu DiGeorge, fit Avina en tremblant.

— Fous-lui la paix, Dee, hein ? dit doucement Bolan. Tu vois pas qu'il est malade ?

— Qu'est-ce qui t'prend de m'donner des ordres ? hurla DiGeorge. Tu te prends pour qui, Frankie Lucky-Faux cul !

— Et *toi*, tu me prends pour qui ?

DiGeorge le fixa, saisi d'une rage muette. Chaque mouvement, chaque mot, chaque geste depuis que Frankie Lucky avait franchi la porte était calculé pour l'irriter davantage. Et maintenant ! Parler comme ça, comme un Capo, comme le premier jour avec Andréa, comme si... Un nœud glacé se forma dans ses tripes, interrompant ses pensées. Il reprit son sang-froid.

— O.K. Tu viens de poser la question, Bonhomme. Alors, réponds-y.

Bolan regarda Tony Avina.

— Réponds-lui, Tony. Dis à Mr Julian DiGeorge qui je suis. Et dis-lui la vérité.

— Ben... J'sais pas, moi, qui tu es, Frankie, lança Avina.

Bolan se convulsa de rire. Phil Marasco commença aussi, suivi par Victor Poppy. Le menton de DiGeorge se mit à trembler, puis il se mit à rire avec eux. Bolan se leva, tapa sur le mur d'une main, se tenant l'estomac de l'autre dans un numéro d'hilarité hystérique extrêmement convaincant.

— Merde ! gloussa-t-il. Moi non plus, j'sais pas qui je suis !

Il se laissa retomber dans le fauteuil, reprenant son souffle, se tenant l'estomac à deux mains.

— Sortez cet informateur à la con ! cria DiGeorge entre deux rires. Dans une minute, j'saurais pas qui je suis non plus !

Marasco reprit subitement son sérieux.

— Attends une minute. J'suppose qu'il faut que j't'le dise, Dee. Après tant d'années ensemble, faut que j't'le dise.

— Me dire quoi ?

— J'peux, Frankie ? demanda Marasco à Bolan.

Bolan, gloussant encore, acquiesça.

— Au sujet de Frankie Lucky. Il fait partie de la Famille.

DiGeorge reprit aussi son sérieux et se tourna vers Marasco.

— Quelle Famille ?

— Vittorini, fit calmement Bolan.

Les rires se turent et un silence pesant régna. DiGeorge se tourna pour examiner son « gosse doré » Frankie Lucky dont il voulait être le parrain pour lui léguer un jour ses responsabilités.

- Je ne comprends pas, dit-il d'une voix épaisse.
- Je fais partie de la Famille Vittorini, expliqua Bolan.
- Il appartient à Pat et Mike, ajouta Marasco.

DiGeorge ouvrit la bouche, puis la referma brusquement. Il regarda Bolan, Marasco, puis de nouveau Bolan.

— Qu'est-ce qui s passe ? demanda-t-il doucement. Dis-moi c'qui s'passe, Philip Honey.

— Tu le sais très bien, DeeJ, fit Bolan.

— Non, je ne pense pas.

DiGeorge s'était levé et faisait prudemment le trajet vers son bureau.

— Tu sais ce que je veux, Phil, énonça Bolan.

Marasco arriva le premier au bureau et s'y appuya. Il mit la main dans sa veste et l'y laissa.

— Enfin ! que se passe-t-il ? fit DiGeorge d'une voix tremblante.

— Veux-tu que j'emmène DeeJ prendre le frais, Frankie ? demanda Marasco.

— J'ai l'impression que ça lui ferait du bien.

Bolan s'installa au plus profond du fauteuil.

— Ouais, il a besoin d'air, Phil.

— Vous pouvez pas me faire ça ! hurla le Capo.

— Mais on ne fait rien, DeeJ, dit Bolan qui souriait à Victor Poppy. Hé ! Victor. Emmène ton ami en Floride et restes-y un moment. Bronze-toi un peu. Tony en aurait un peu besoin aussi. Et tu...

— Qu'est-ce qui te prend de donner des ordres à mes hommes ? hurla DiGeorge.

— Ce type est encore là ? demanda Bolan sans détourner le regard de Victor Poppy. Je croyais que Phil l'emmenait prendre l'air. Non ? Il est encore là ?

Victor Poppy fila en ligne droite vers la porte, poussant devant lui Tony Avina.

— Quel type ? demanda-t-il nerveusement. J'vois personne que toi, moi, et Tony, Frankie.

— C'est bien c'qu'il me semblait, fit Bolan d'une voix satisfaite.

— Tu ne peux pas me faire ça ! hurla DiGeorge.

— A peine, annonça Frankie Lucky-Bolan.

CHAPITRE XXIII

Victor Poppy et Tony Avina faillirent renverser quelqu'un dans le couloir. Bolan les entendit s'excuser. Son .32 était braqué sur la porte lorsqu'Andréa entra. Elle tenait le petit 22 chromé qu'il lui avait enlevé quelques jours auparavant.

Elle comprit la situation dès qu'elle eut jeté un regard autour de la pièce, puis elle fixa l'arme de Bolan. Les narines frémissantes, elle énonça :

— Je veux mon papa.

— Quelqu'un s'en charge déjà, lui dit Bolan.

— Je reprends tout. Je le veux.

— Andréa, sors d'ici, gronda DiGeorge.

— Non, j'écoutais derrière la porte. Je sais ce qui se passe.

Elle fixa haineusement Mack Bolan.

— Vous êtes pire que les autres. Je ne voulais rien croire de ce que j'ai entendu aujourd'hui mais tout est vrai. Vous êtes un assassin sanguinaire et vous pensez que vous allez tuer mon papa.

— Allez, bambina, supplia DiGeorge. Laisse-nous nous arranger entre hommes. Tu te trompes.

— Elle ne se trompe pas, DeeJ, fit Bolan.

— Merde à la fin ! N'as-tu aucun sens moral pour...

Sa riposte fut abrégée par la petite détonation sèche du minuscule revolver. Un vase éclata derrière Bolan. Il se mit à sourire.

— Elle nous tient en joue, Phil.

— J peux vous descendre aussi, s'écria Andréa avec colère. Ne croyez pas que je ne puisse pas me servir d'une arme.

— Mais je ne le crois pas, fit Bolan avec son sourire.

— Viens, papa.

— Mais enfin, Andréa ! Ce type s'amuse avec toi. Il peut te faire sauter les deux yeux avant que tu ne le voies bouger. Fous-moi le camp !

— J'ai dit...

— Vas-y, DeeJ, coupa Bolan. Je ne tirerai pas sur ta fille.

— Evidemment, tu t'en sors facilement. Tu me laisses cavalier et tu te reposes en envoyant tes hommes pour tirer une balle dans le dos de DeeJ. Au coin d'une rue. Dans une voiture quelque part. Je ne pars pas. On s'arrange ici.

— J't'en prie, vas-y, DeeJ, supplia Marasco.

Andréa leva le revolver à hauteur d'épaule, le bras tendu, visant Bolan.

— Nous partons tout de suite, ensemble, ou je commence à tirer.

Bolan tenait toujours son .32. Il le dévia légèrement vers DiGeorge.

— Si j'y passe, papa aussi, dit-il avec simplicité.

— DeeJ, fous le camp ! insista Marasco.

— Toi, je ne t'oublierai pas, Mr Philip Honey le Traître. Je n'oublierai pas.

— Pars, dit Bolan.

DiGeorge sortit. Andréa le suivit, son arme toujours braquée sur Bolan. Lorsqu'elle ferma la porte, Marasco dit :

— Eh bien !

— Le contrat tient toujours, philosopha Bolan.

Marasco s'humecta nerveusement les lèvres.

— C'est pas un clown, DeeJ. Il n'ira pas plus loin que le premier groupe d'hommes, puis il reviendra avec eux.

— Mais je ne le laisse pas partir, dit Bolan.

Il alla jusqu'à la baie vitrée et défit le loquet.

— Je ne voulais pas que la même soit au milieu.

— J'espère qu'y'a pas d'erreur, Frankie, s'inquiéta Marasco. Descendre un Capo, ça se fait pas tous les jours. On ferait peut-être mieux de se renseigner d'abord. Pour en être sûr.

— T'es fou ? Tu vas te renseigner auprès de qui ?

Il repoussa les portes et sortit sur le gazon. Marasco le suivit de près.

— Eh ! qui a fait le contrat ? Frankie ?

— T'es dingue ? Qui crois-tu peut faire un contrat sur un Capo ? Tu vas leur demander s'ils n'ont pas changé d'avis ? Toi, Philip Honey ?

— Ah ! non, pas moi, Frankie, fit rapidement Marasco.

Bolan tira trois coups en l'air. Plusieurs hommes se retournèrent et accoururent.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria l'un d'eux.

— Vous connaissez Benny Peaceful ? cria Bolan.

— Ouais ! Il claque les doigts ?

— Y'a intérêt ! J'veux qu'on ferme les portes. Que personne ne sorte.

— Personne, d'accord ! cria l'homme.

Il partit en courant vers le portail, suivi par deux gardes. Un quatrième resta là, planté à regarder Bolan. Bolan leva le .32 et l'abattit sur place.

— Hé ! cria Marasco. Pourquoi ça !

Bolan se retourna avec un visage féroce.

— Y'a plus que deux sortes d'hommes ici. Ceux qui vivent, et ceux qui vont mourir. Et la ligne médiane c'est Benny Peaceful.

— Ce p'tit con ? hurla Marasco incrédule.

— Ouais. Justice poétique, non ? fit Bolan, laissant choir subitement la voix du masque Lambretta. Dans le chaos meurtrier qui va suivre, qu'y a-t-il de plus normal que ce soit Benny Peaceful qui

sépare les mauvais des pourris ?

— Hein ? Quoi ?

Marasco ne comprenait plus rien; mentalement, il vacillait.

— J'comprends pas... qu'est-ce... bon Dieu ! T'es Bolan !

Choqué, il titubait en cherchant son arme.

— Exact.

Bolan lui expédia une balle au sommet du nez. Marasco tomba à la renverse, la peur, l'angoisse et la trahison quittant son visage, au moment où le masque de la mort s'en emparait.

— J'suis navré, Philip Honey, dit Bolan.

Et il était sincère. Il rechargea le .32 et partit à la recherche d'autres cibles.

Mais tout le monde tirait sur tout le monde. Une équipe de gardes, brandissant des Thompsons, ratissait tout ce qui bougeait près du portail. Dans le parking deux voitures brûlaient. Des corps parsemaient le parc, allongés par la mort ou une mort prochaine. Bolan n'essaya plus de se trouver des victimes mais se concentra sur le sort d'Andréa. Il ne retrouva pas la fille dans les jardins mais il trébucha sur l'homme qui lui avait échappé sur les falaises de Balboa. Julian DiGeorge gisait comme un sac de sable éventré, ses tripes inondant la terre de son royaume, abattu par ses propres assassins aux Thompsons toujours prêtes. Les grosses balles de calibre .45 l'avaient déchiré, évidé, mais le Capo tentait encore de dominer la situation, essayant de remettre ses intestins dans son ventre avec ses doigts aux ongles bien soignés. Bolan pensait à Jim Brantzen, à Genghis et Dolly Cann, cette petite bonne femme au visage paisible qu'il n'avait vue qu'une fois morte. Il revit le visage surpris et endolori de Big Tim Braddock, et il se souvint des visages cireux de ses propres parents, et de sa petite sœur. Il eut la vision des restes grotesques de ses hommes de la Death Squad, et il pensa à tous les mafiosi qui étaient morts de sa main... Alors seulement il vit Julian DiGeorge, se tortillant sur la terre d'un royaume qui n'en avait pas valu le prix, et Bolan se demanda soudain si quoi que ce soit valait le prix qu'on devait y mettre. La guerre, la violence et la mort avaient été ses compagnes fidèles depuis presque toujours, et Bolan n'arrivait plus à y trouver un semblant de logique.

Julian DiGeorge le regarda et lui dit d'une voix qui n'en avait plus pour longtemps :

— Tue-moi.

— En aucun cas, marmonna Bolan.

Il recula, quitta le moribond, refit le trajet qu'il avait parcouru sur la pelouse mortelle, et entra dans le bureau du Capo par les baies vitrées.

Andréa D'Agosta s'y trouvait déjà, se tortillant entre les bras de Benny Peaceful, Numéro 2 du nouvel empire criminel de Frankie

Lucky-Bolan. Des larmes souillaient ses joues et elle hurla sa haine à l'homme qui était responsable de ces bouleversements.

Bolan l'écouta jusqu'à ce qu'elle s'essoufflât, puis il se tourna vers Benny Peaceful.

— T'as fait du bon travail. Maintenant va nettoyer les dégâts. Si jamais les flics se montrent, ce dont je doute, dis-leur que Bolan a attaqué la villa.

— D'accord, Frankie.

Benny se dirigea vers la porte, puis il se retourna comme s'il lui était venu une pensée sans véritable importance.

— Au fait, je viens m'installer dans la villa ?

— Bien sûr, dit Bolan d'une voix lasse. Prends les appartements de Philip Honey.

Benny sortit avec un immense sourire. Bolan fixa un instant la fille en sanglots, prit le téléphone et composa le numéro de Carl Lyons.

— Je suis content que vous ayez appelé, fit Lyons. J'envisageais même de vous contacter. Vous m'avez demandé d'enquêter sur la mort de Charles D'Agosta. Il y a plus d'une douzaine de lettres le concernant dans les dossiers d'un comité du Congrès contre le crime organisé, tous au sujet de ses rapports avec l'empire criminel de Julian DiGeorge. Lou Pena était l'homme qui...

— Attendez, fit Bolan d'une voix lasse. Dites-le à la personne intéressée.

Il porta le téléphone jusqu'à Andréa et tint le récepteur à son oreille.

— Dites au monsieur de recommencer.

— Recommencez, chuchota-t-elle.

Quelques secondes plus tard elle prit elle-même l'appareil. Bolan alluma une cigarette et fuma pendant qu'elle écoutait le récit du policier. Puis elle rendit le téléphone à Bolan, le remercia, tira sur ses vêtements, remit en place ses cheveux et sortit.

Bolan s'installa au bureau avec le téléphone, dans le fauteuil de DiGeorge.

— Que se passe-t-il là-bas ? lui demanda Lyons.

Bolan était encore épuisé.

— On fait un peu de nettoyage. Dites à... comment s'appelle-t-il... heu... Brognola ? Dites-lui d'oublier... J'ai fait le con.

— La couverture ?

Bolan soupira.

— Foutue ! Ainsi que tout le reste. DiGeorge est mort et sa Famille est en lambeaux. En ce moment, ils sont dans le jardin en train de s'entre-tuer. Je vous suggère d'envoyer une brigade d'infanterie pour surveiller les lieux. Ça va vraiment commencer quand ils sauront ce qu'ils ont fait. Vous pourrez peut-être ramasser quelque chose.

Le détective siffla d'étonnement puis il murmura :

— Je suppose qu'il n'y a pas moyen de « rapiécer » votre couverture. Je veux dire...

— Pas une chance au monde. On peut blouser les imbéciles de temps en temps mais... non, je vais prendre ce qu'il y a dans le bureau de DiGeorge et je vous l'envverrai. Mon dernier cadeau, puis je vais disparaître rapidement. Heu... Lyons, merci pour tout.

— Laissez le tout dans une consigne quelque part et envoyez-moi la clef. Y'en a parmi nous qui vous sont reconnaissants, Bolan. Pas tous, hélas !

— Je comprends, fit Bolan.

Il raccrocha, prit un attaché-case dans le tiroir du bas et commença à le remplir avec un assortiment d'objets et de dossiers qui avaient appartenu à feu Julian DiGeorge. Puis il alla jusqu'à la porte, se retourna pour regarder une dernière fois la tanière du Capo mort, et sortit dans le couloir familial.

Il trouva Andréa près de la piscine, fixant distraitemment un cadavre qui flottait entre deux eaux.

— Vous voulez partir avec moi ? lui demanda-t-il.

Elle lui fit un sourire figé.

— Où ça ?

Bolan haussa les épaules.

— Quelle importance ?

Elle acquiesça et mit sa main dans la sienne. Il la précéda jusqu'à la nouvelle Mercedes, l'installa, monta à son tour et mit en marche le moteur. Ils roulèrent jusqu'au portail. L'homme que Bolan avait surnommé Andrew Hardy la fixa puis eut un sourire complice pour Bolan. Un mouchoir sanglant était noué sur une de ses mains. Il se pencha contre la Mercedes, s'aidant de sa main valide.

— Beau boulot, hein, Frankie ?

— Ouais, fit Bolan. Dis à Benny Peaceful que je m'occupe de la gosse. Dis-lui que je veux qu'il surveille tout jusqu'à mon retour.

— T'as pas à t'inquiéter pour Benny Peaceful, lui répondit le garde.

Bolan agita la tête et embraya. Ils passèrent sous le portail avec des crissements de pneus et roulèrent rapidement dans l'allée vers la grande route. Bolan pensait que Benny Peaceful ignorait pour l'instant à quel point on devait s'inquiéter pour lui. Un jugement familial serait porté sur les événements d'aujourd'hui. Bolan ressentit une minuscule pointe de pitié pour les insurgés mais la réprima aussitôt, voyant les truands sous leur vrai jour, tous de futurs Lou Pena. Le monde s'en passerait.

Andréa jeta un regard bref par-dessus son épaule lorsqu'ils tournèrent sur la route. Elle frissonna, se redressa, puis se rapprocha de Bolan.

— Je ne sais pas qui vous êtes, dit-elle. Mais vous venez de me

libérer du purgatoire.

Bolan sourit.

— Vous savez, y'a deux façons de quitter le purgatoire.

— On prend quel chemin ? murmura Andréa.

Bolan ne pouvait pas répondre, mais il connaissait déjà le chemin qu'il prendrait probablement. Cela lui serait familier. Une vie à l'ombre dans un monde d'ombres. Une vie qui ne trouvait sa vraie dimension que lorsque le sang coulait. Bolan connaissait son chemin. Il redressa les épaules, entoura celles d'Andréa de son bras et l'attira près de lui.

— Levez les yeux et fixez l'horizon là-bas.

— Pour quoi faire ? lui demanda-t-elle.

— Ça vous rappellera que vous êtes vivante, que la vie continue et qu'il peut tout se passer dans le quart d'heure qui suit.

Andréa soupira et posa la tête sur son épaule. Ils arrivèrent au croisement est-ouest de la route principale. Bolan tourna son regard vers l'ouest et fixa le coucher de soleil rouge sang au fond du désert.

— Ah ! non !

Il tourna la voiture à l'est.

— Je ne vais pas me fourrer dans ça !

Mais l'Exécuteur n'avait pas besoin d'un ciel rouge pour lui rappeler son éventuel avenir. Son ombre même était de la couleur du sang. S'il y avait eu de bonnes raisons pour que la Mafia déteste et craigne Mack Bolan, le moment approchait où il leur faudrait se dresser avec toute leur puissance pour écraser cette menace constante qui les narguait. Pat et Mike se trouvaient de l'autre côté du prochain horizon. Dans le monde des ombres de l'Exécuteur, tous les ciels étaient rouges.

Mais pour l'instant, il tenait encore une victoire qui n'en était pas une véritable. Il roulait dans une belle voiture, la route était longue, et il avait une superbe femme dans ses bras.

Andréa soupira.

— Où que tu ailles, emmène-moi.

— Tu ne m'en veux pas ?

— Mon papa est mort bien avant ma naissance, Mack.

— Comment m'as-tu appelé ?

— Je t'appellerai comme tu voudras, chuchota-t-elle.

Bolan soupira.

— Du moment que tu ne m'appelles pas Lucky !

Il l'embrassa et se rendit compte que son masque n'était pas fait que pour tuer.